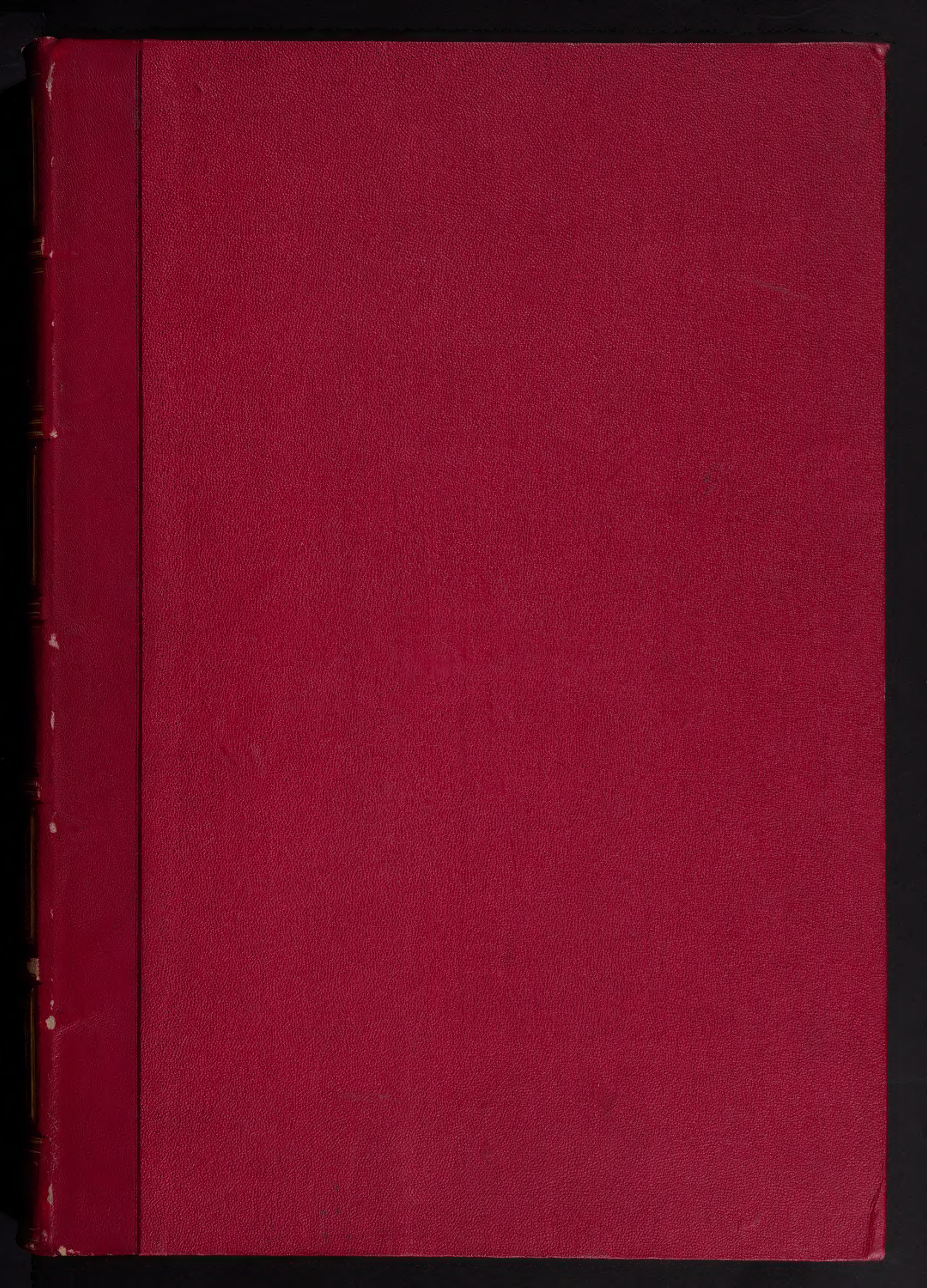
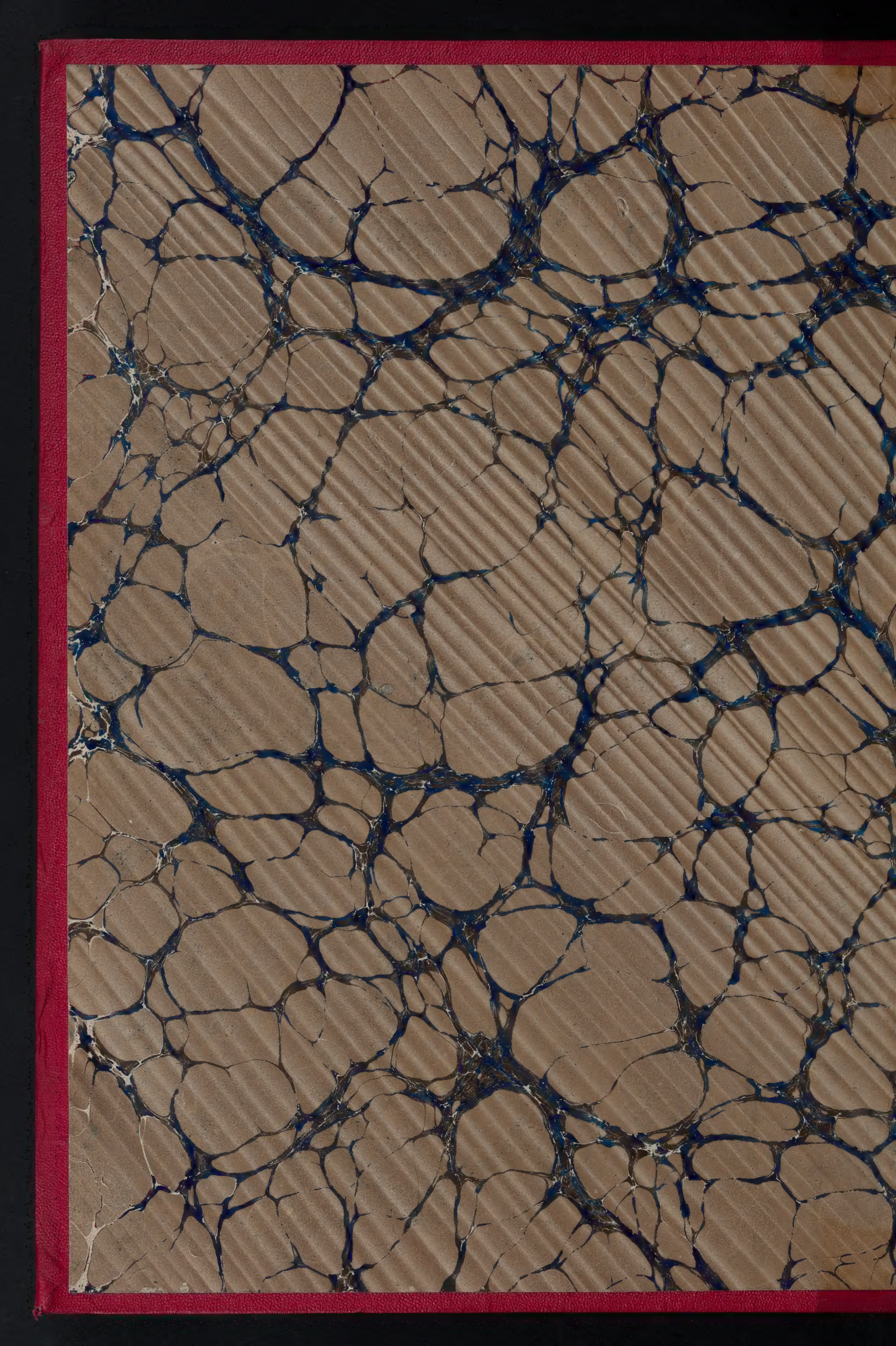
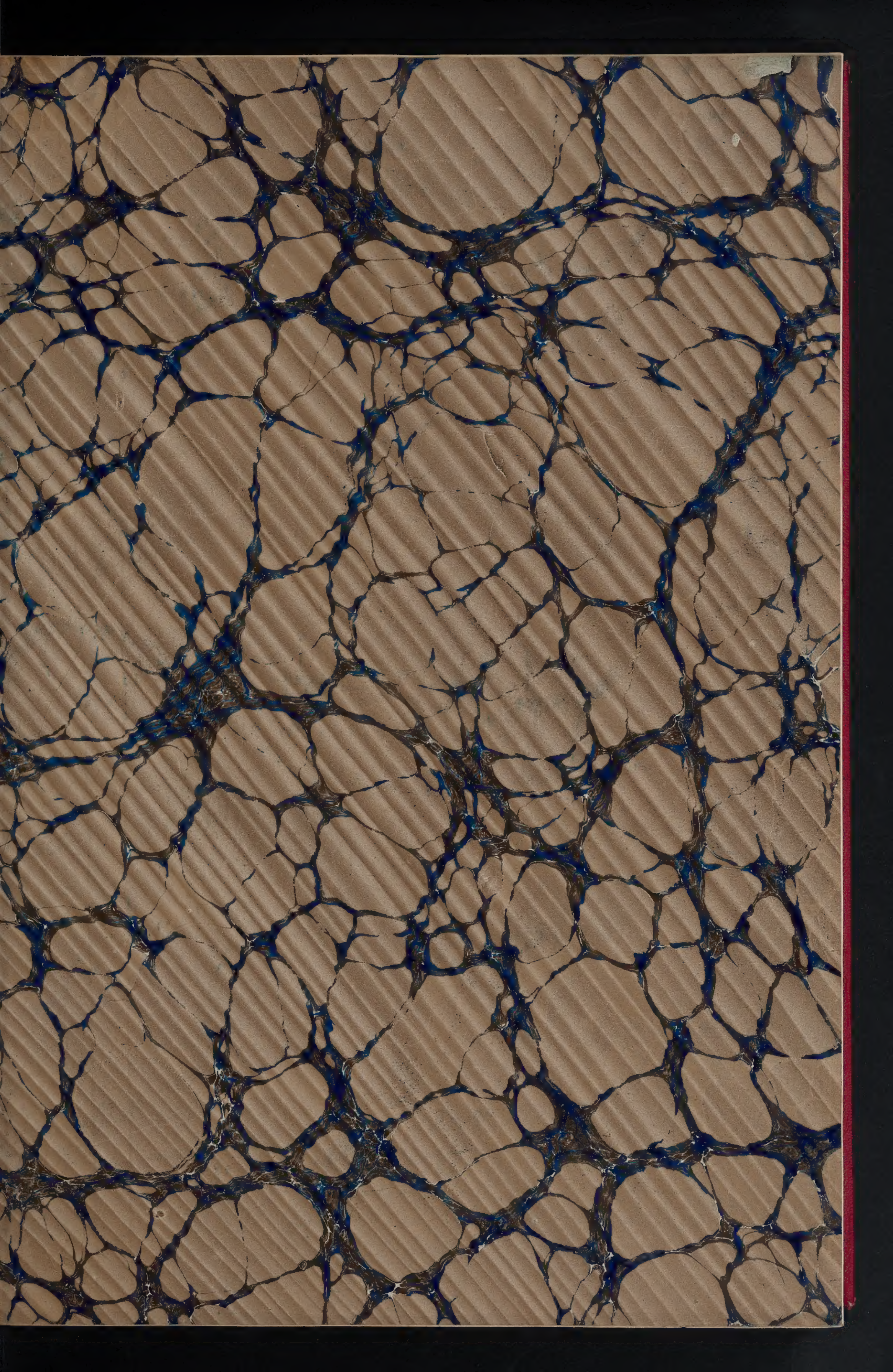






GALERIES

DE VERSAILLES



SECTION II

CAMPAGNE DE PRUSSE

GALERIES

HISTORIQUES

DE VERSAILLES



SÉRIE VII

EMPIRE

SECTION II

CAMPAGNE DE PRUSSE

DU 1er OCTOBRE 1806 AU 31 OCTOBRE 1808

ENTREVUE
DE NAPOLÉON ET DU PRINCE PRIMAT
A ASCHAFFENBOURG,

1er octobre 1806.

Peint par Constant Bourgeois en 1812, gravé par Aubert père.

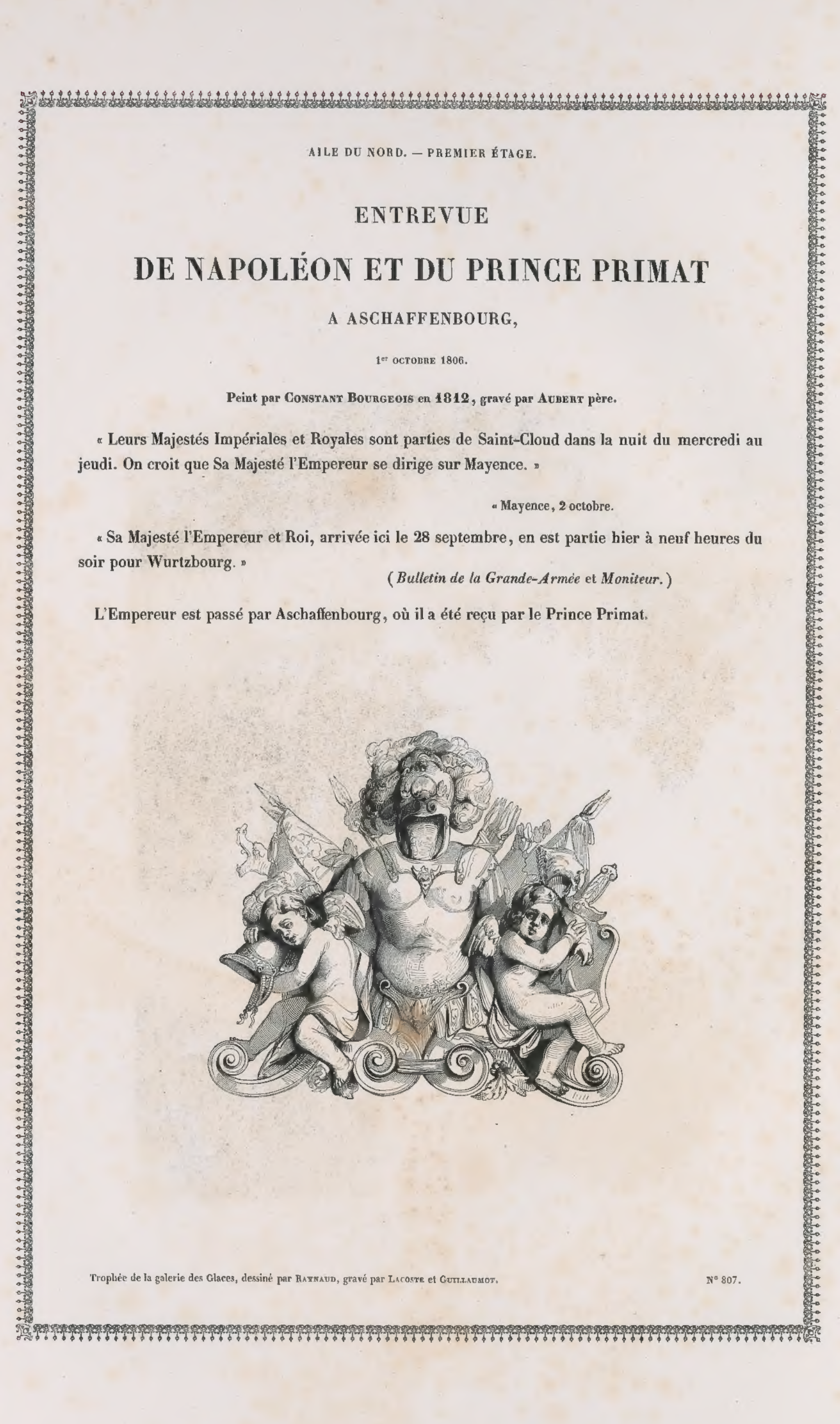
« Leurs Majestés Impériales et Royales sont parties de Saint-Cloud dans la nuit du mercredi au jeudi. On croit que Sa Majesté l'Empereur se dirige sur Mayence. »

« Mayence, 2 octobre.

« Sa Majesté l'Empereur et Roi, arrivée ici le 28 septembre, en est partie hier à neuf heures du soir pour Wurtzbourg. »

(*Bulletin de la Grande-Armée* et *Moniteur.*)

L'Empereur est passé par Aschaffenbourg, où il a été reçu par le Prince Primat.



Trophée de la galerie des Glaces, dessiné par Raynaud, gravé par Lacoste et Guillaumot.



ENTREVUE DE NAPOLÉON ET DU GRAND-DUC

DANS LES JARDINS DU PALAIS A WURTZBOURG.

2 OCTOBRE 1806.

Peint par H. LECOMTE en 1812.

L'Empereur parti de Mayence le 1[er] octobre 1806, se dirigeait vers Bamberg. A son arrivée à Wurtzbourg, Napoléon a été reçu par le grand-duc; il a eu avec lui une entrevue dans le jardin du palais.

ATTAQUE ET PRISE DU PONT DE PLAISANCE.

6 Juin 1800.

ATTAQUE ET PRISE

DU PONT DE PLAISANCE,

6 JUIN 1800.

Peint par ALAUX et VICTOR ADAM en 1835.

Dans le temps où le général Lecchi se portait sur Leno, les quinze mille hommes que conduisait le général Moncey arrivèrent; le premier Consul en passa la revue le 6 et le 7; le 9 il s'était dirigé sur Pavie dans le dessein d'agir au-delà du Pô. Le 6 juin le général Murat s'était porté devant Plaisance, l'ennemi y avait un pont et une tête de pont; Murat eut le bonheur de surprendre la tête de pont et de s'emparer de la presque totalité des bateaux.

(*Extrait des Mémoires de Napoléon, écrits à Sainte-Hélène*, par le général Gourgaud, t. 1[er], p. 275.)

Ornement dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE aîné. N[os] 808, 696.



COMBAT DE SAALFELD,

10 OCTOBRE 1806.

Peint par DESMOULINS, gravé par ROUARGUE.

Napoléon quitta Vürtzbourg le 30 septembre pour se rendre à Bamberg. Le 7 octobre il écrivit de son quartier-général la lettre suivante au Sénat :

« Sénateurs,

« Nous avons quitté notre capitale pour nous rendre au milieu de notre armée d'Allemagne dès l'instant que nous avons su avec certitude qu'elle était menacée sur ses flancs par des mouvements inopinés. A peine arrivé sur les frontières de nos Etats, nous avons eu lieu de reconnaître combien notre présence y était nécessaire et de nous applaudir des mesures défensives que nous avions prises avant de quitter le centre de notre empire. Déjà les armées prussiennes, portées au grand complet de guerre, s'étaient ébranlées de toutes parts; elles avaient dépassé leurs frontières; la Saxe était envahie, et le sage prince qui la gouverne était forcé d'agir contre sa volonté, contre l'intérêt de nos troupes. Les armées prussiennes étaient arrivées devant le cantonnement de nos troupes.

« Notre premier devoir a été de passer le Rhin nous-même, de former nos camps et de faire entendre le cri de guerre.

« Aucun sacrifice personnel ne nous sera pénible, aucun danger ne nous arrêtera toutes les fois qu'il s'agira d'assurer les droits, l'honneur et la prospérité de nos peuples. »

Le 10 d'octobre le corps du maréchal Lannes était à Saalfeld, où il attaqua l'avant-garde du prince de Hohenlohe, commandée par le prince Louis de Prusse. La canonnade n'a duré que deux heures; la moitié de la division Suchet a donné. La cavalerie prussienne a été repoussée par les neuvième et dixième régiments de hussards. On a fait mille prisonniers; six cents hommes sont restés sur le champ de bataille; trente pièces de canon sont tombées au pouvoir de l'armée.

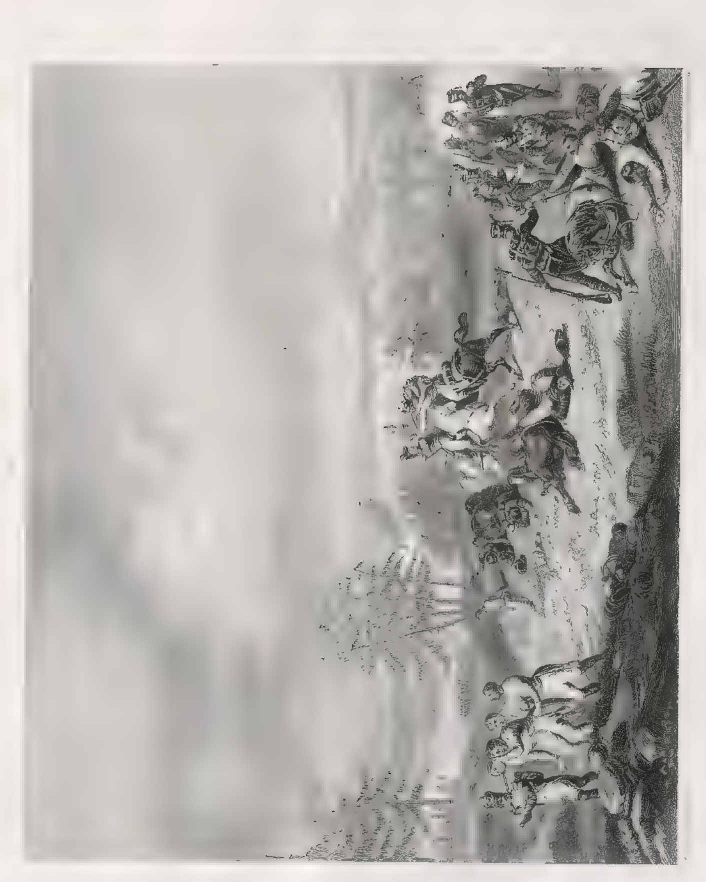
(*Campagnes de Prusse et de Pologne, second Bulletin.*)

Le prince Louis de Prusse, au milieu de la mêlée, cherchait à rallier ses soldats. Prêt de tomber dans les mains des troupes françaises, « il s'aperçut que ses décorations et le plumet très élevé qu'il portait à son chapeau le faisaient remarquer et poursuivre personnellement; il couvrit ses ordres avec son chapeau, et voulut sortir de la mêlée en franchissant une haie. Son cheval s'entrava; il fut atteint d'un coup de sabre à la tête; le maréchal-des-logis Guindet* qui le joignit, combattant corps à corps et le reconnaissant à ses décorations, le somma plusieurs fois et inutilement de se rendre. Le prince, s'obstinant à combattre avec son épée, et forçant le maréchal-des-logis à défendre sa vie, reçut dans la poitrine un coup mortel; il tomba en brave sur le champ de bataille, dans les bras de ses aides-de-camp, qui accouraient à son secours et ne purent enlever son corps aux Français. Ainsi périt glorieusement, victime de sa témérité, ce prince, l'espoir et l'idole de l'armée prussienne.

(*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. XVI, p. 54.)

(*) Guindet a été tué depuis à la bataille de Hanau.

N° 809.
(Série VII, Section 2.)



BATAILLE D'IÉNA,

14 OCTOBRE 1806, MIDI.

Aquarelle par SIMÉON FORT en 1835, gravure par CHAVANNE.



« Le 13 octobre, le grand-duc de Berg et le maréchal Davoust, avec leurs corps d'armée, étaient à Naumbourg; le corps du maréchal prince de Ponte-Corvo était en marche pour se rendre à Dornbourg; le maréchal Lannes arrivait à Iéna; le maréchal Augereau était en position à Kala; le maréchal Ney était à Roda; le quartier-général à Géra; l'Empereur, en marche pour se rendre à Iéna; le corps du maréchal Soult, à l'embranchement des routes de Naumbourg et d'Iéna.

« Le Roi de Prusse voulait commencer les hostilités au 9 octobre, mais son armée, tournée par une habile manœuvre des Français, fut obligée d'employer les journées des 9, 10, 11 et 12 à rappeler tous ses détachements, et le 13 elle se présenta en bataille entre Capeldorf et Auerstaedt, forte de près de cent cinquante mille hommes.

« Le 13, à deux heures après midi, l'Empereur arriva à Iéna; et, sur un petit plateau qu'occupait notre avant-garde, il aperçut les dispositions de l'ennemi.

« Vers les quatre heures du matin, l'Empereur, après avoir donné au maréchal Lannes ses dernières instructions, se rendit devant le front des régiments et leur dit : « Soldats, l'armée prussienne « est coupée et ne combat plus que pour regagner ses communications. Le corps qui se laisserait « percer se déshonorerait. Ne redoutez pas cette célèbre cavalerie; opposez-lui des carrés fermés à la « baïonnette. » Cette courte harangue électrisa les troupes : on se battit toute la journée; à une heure l'affaire était générale sur toute la ligne; à la fin du jour l'Empereur écrivait : « La bataille « d'Iéna a lavé l'affront de Rosbach. »

(*Cinquième Bulletin de la Grande-Armée.*)

REDDITION D'ERFURT,

16 OCTOBRE 1806, MIDI.

Aquarelle par SIMÉON FORT en 1837, gravure par CHAVANNE.

« Le grand-duc de Berg a cerné Erfurt le 15 dans la matinée. Le 16 la place a capitulé. Par ce moyen quatorze mille hommes sont devenus prisonniers de guerre. »

(*Septième Bulletin de la Grande-Armée.*)

« L'Empereur a nommé le général Clarke gouverneur de la ville et citadelle d'Erfurt et du pays environnant. La citadelle d'Erfurt est un bel octogone bastionné, avec casemates, et bien armé. »

(*Neuvième Bulletin de la Grande-Armée.*)

Ornement tiré du cabinet des Ministres, dessiné par RAYNAUD.

Nos 811, 813.



Bataille de Iena … 1806



Reddition d'Erfurt …

BATAILLE D'IÉNA,

14 OCTOBRE 1806.

Peint par HORACE VERNET en **1836**,
gravé par FRILLEY.

« Le Bulletin rapporte qu'au fort de la mêlée l'Empereur, voyant ses ailes menacées par la cavalerie, se portait au galop pour ordonner des manœuvres et des changements de front en carrés; il était interrompu à chaque instant par les cris de *vive l'Empereur!* La garde impériale à pied voyait avec un dépit qu'elle ne pouvait dissimuler tout le monde aux mains et elle dans l'inaction. Plusieurs voix firent entendre ces mots: *En avant!* « Qu'est-« ce? dit l'Empereur; ce ne peut être qu'un jeune homme qui n'a « pas de barbe qui peut vouloir préjuger ce que je dois faire; qu'il « attende qu'il ait commandé dans trente batailles rangées avant « de prétendre me donner des avis. » C'étaient effectivement des vélites dont le jeune courage était impatient de se signaler. »



Bataille de Mondovi, 22 avril 1796.

Ornement tiré des galeries de l'Empire, peint par ALAUX, dessiné par RAYNAUD, gravé par ROUX-JOURDAIN.



LA COLONNE DE ROSBACH

RENVERSÉE PAR L'ARMÉE FRANÇAISE,

18 OCTOBRE 1806.



Peint par VAFFLARD, gravé par GOWLAND.

Le *onzième Bulletin de la Grande-Armée*, daté de Mersebourg du 19 octobre 1806, rapporte : « L'Empereur a traversé le champ de bataille de Rosbach ; il a ordonné que la colonne qui y avait été élevée fût transportée à Paris. »



ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A LEIPSICK,

18 OCTOBRE 1806.

Aquarelle par SIMÉON FORT, gravure de CHAVANE.

Quatre jours après la bataille d'Iéna, le maréchal Davoust, marchant sur Berlin à la tête du troisième corps de la Grande-Armée, entra dans Leipsick.



Pendule tirée des Petits-Appartements de Louis XVI, salle du Conseil, dessinée par RAYNAUD (École de gravure de Bruxelles). N° 816.

(Série VII, Section 2.)



Entrée de l'armée française à Erfurt.

NAPOLÉON

AU TOMBEAU DU GRAND FRÉDÉRIC,

25 OCTOBRE 1806.

Peint par PONCE CAMUS, gravé par J.-M. FONTAINE.

L'Empereur a été voir le tombeau du grand Frédéric. Les restes de ce grand homme sont renfermés dans un cercueil de bois recouvert en cuivre, et déposés dans un des caveaux de Postdam.

ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A BERLIN,

27 OCTOBRE 1806.

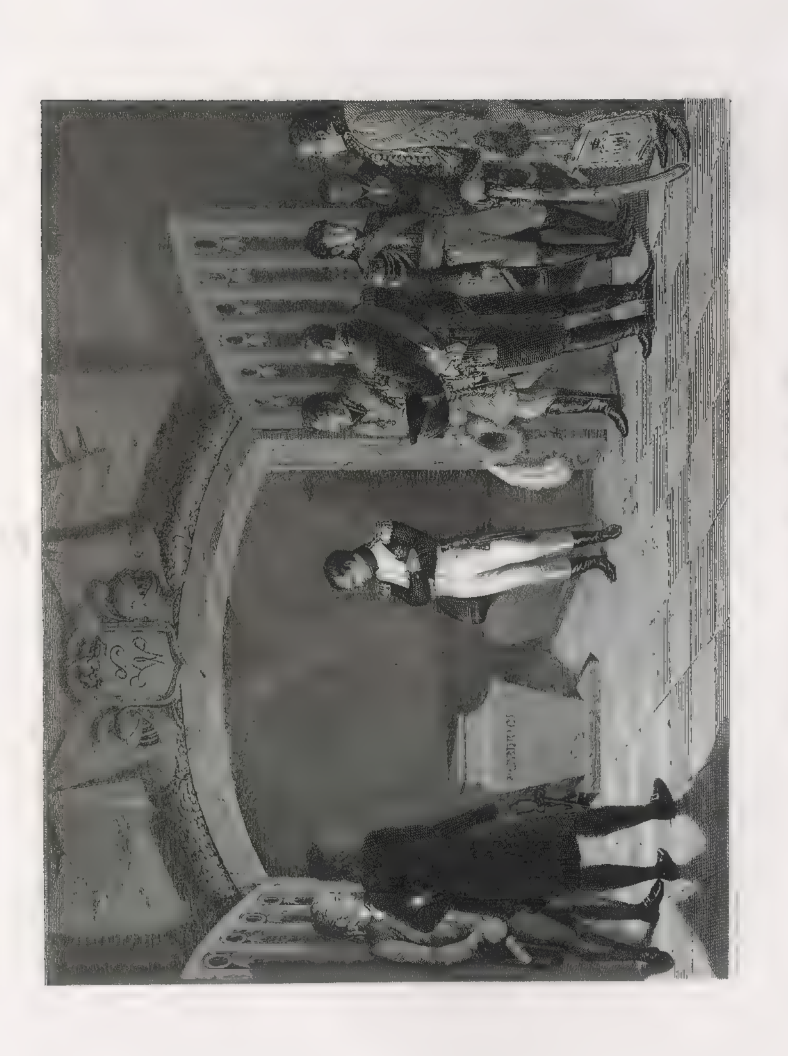
Peint par MEYNIER, gravé par POURVOYEUR.

De Postdam Napoléon se dirigea sur Charlottembourg, où il séjourna le 26 octobre.

Il visita en passant la forteresse de Spandaw, et « le 27 octobre il fit une entrée solennelle à Berlin. Il était environné du prince de Neufchâtel, des maréchaux Davoust et Augereau, de son grand-maréchal du palais, de son grand-écuyer et de ses aides-de-camp. Le maréchal Lefebvre ouvrait la marche à la tête de la garde impériale à pied; les cuirassiers de la division Nansouty étaient en bataille sur le chemin. L'Empereur marchait entre les grenadiers et les chasseurs à cheval de sa garde. Il est descendu au palais à trois heures après midi. Il a été reçu par le grand-maréchal du palais Duroc. Une foule immense était accourue sur son passage. L'avenue de Charlottembourg à Berlin est très belle; l'entrée par cette porte est magnifique. La journée était superbe. Tout le corps de la ville, présenté par le général Hullin, commandant de la place, est venu à la porte offrir les clefs de la ville à l'Empereur. Ce corps s'est rendu ensuite chez Sa Majesté; le général, prince d'Hatzfeld, était à la tête.

« L'Empereur a ordonné que les deux mille bourgeois, les plus riches, se réunissent à l'Hôtel-de-Ville, pour nommer soixante d'entre eux qui formeront le corps municipal. Les vingt cantons fourniront une garde de soixante hommes chacun, ce qui fera douze cents des plus riches bourgeois pour garder la ville et en faire la police. »

(*Vingt-unième Bulletin de la Grande-Armée.*)





NAPOLÉON

ACCORDE

A LA PRINCESSE DE HATZFELD

LA GRACE DE SON MARI,

28 OCTOBRE 1806.

Peint par DE BOISFREMONT, gravé par LEGRIS.

Le prince de Hatzfeld avait été chargé par Sa Majesté l'Empereur du gouvernement civil de Berlin. Des lettres interceptées aux avant-postes firent connaître qu'il instruisait le prince Hohenlohe des mouvements des Français; en conséquence, il fut arrêté et allait être jugé devant une commission militaire quand la princesse de Hatzfeld vint se jeter aux pieds de Sa Majesté, protestant de l'innocence de son mari, dont elle était elle-même persuadée.

« Vous connaissez l'écriture de votre mari, lui dit l'Empereur; je vais vous faire juge. » Et il lui remit la lettre interceptée. La princesse, grosse de plus de huit mois, pâlissait à chaque mot qui lui découvrait la trahison de son mari, et elle était au moment de s'évanouir. L'Empereur fut touché de son état. « Eh bien! lui dit-il, vous tenez cette lettre, jetez-la au feu; cette pièce anéantie, je ne pourrai plus faire condamner votre mari. »

(*Extrait du vingt-deuxième bulletin de la Grande-Armée.*)



Ornement ... de la Chapelle, dessiné par RAYNAUD, gravé par GOWLAND



CAPITULATION DE PRENTZLOW,

28 OCTOBRE 1806.



Aquarelle de SIMÉON FORT, gravure de CHAVANE.

« Il n'y a rien de fait tant qu'il reste à faire, » écrivait, le 29 octobre 1806, Napoléon au grand-duc de Berg en le félicitant sur l'affaire de Prentzlow.

« Le grand-duc de Berg, qui avait marché pendant toute la nuit du 28 octobre avec les divisions de dragons Grouchy et Beaumont, précédées et éclairées par la cavalerie légère du général Lasalle, arrivé à huit heures du matin devant Prentzlow, en couronna les hauteurs, et à la faveur du brouillard les premiers hussards de son avant-garde ayant pénétré sans obstacle dans les faubourgs de la ville, etc.

« Le grand-duc de Berg ordonna au général Lasalle de pénétrer dans les faubourgs et de charger tout ce qui se trouverait devant lui; il le fit soutenir par les généraux Grouchy et Beaumont, et fit avancer une batterie d'artillerie à cheval. Cette batterie, avantageusement placée, foudroyait l'avant-garde prussienne qui protégeait le mouvement de la colonne d'infanterie; en même temps trois régiments de dragons traversèrent la rivière à Golnitz pour attaquer par le flanc, tandis qu'une autre brigade tournait la ville.

« Les Prussiens firent aussi de leur côté avancer une batterie sous la protection de quelques escadrons et d'un bataillon de grenadiers pour répondre au feu des Français, et la canonnade s'engagea vivement pendant que l'infanterie continuait sa marche à travers la ville. Mais l'attaque de flanc, conduite par le général Grouchy, ayant complétement réussi, la batterie prussienne fut enlevée; les trois escadrons du régiment de Prittwitz, après une courte et honorable résistance, furent chargés, rompus, poursuivis dans le faubourg et jetés pêle-mêle sur un régiment d'infanterie qui, coupé de la colonne, fut mis en désordre et forcé de mettre bas les armes.

« La position était tournée, et de tous côtés les troupes prussiennes furent repoussées.

« Le grand-duc de Berg fit alors sommer le général prussien qui y commandait de se rendre.

« Seize mille hommes infanterie et soixante-quatre pièces d'artillerie sont tombés en notre pouvoir. »

(*Vingt-deuxième Bulletin de la Grande-Armée.*)



Ornement tiré du Salon du Repos du Roi, dessiné par GIRARDET, gravé par BUDZILOWICZ.



Capitulation de [illegible]

[illegible]

CAPITULATION DE MAGDEBOURG,

8 NOVEMBRE 1806.

Peint par **Vauchelet**, gravé par **Aubert**.

« La ville de Magdebourg avait été investie le 22 octobre. Le maréchal Ney, chargé du siége de cette place, a fait bombarder la ville; plusieurs maisons ont été brûlées... Le commandant a demandé à capituler. »

(*Vingt-unième Bulletin de la Grande-Armée.*)

« La garnison de Magdebourg a défilé le 11, à neuf heures du matin, devant le corps d'armée du maréchal Ney. Nous avons pris vingt généraux, huit cents officiers, vingt-deux mille prisonniers, parmi lesquels deux mille artilleurs, cinquante-quatre drapeaux, cinq étendards, huit cents pièces de canon, un million de poudre, un grand équipage de pont et un matériel immense. »

(*Trente-unième Bulletin de la Grande-Armée.*)



Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par Bourguignon, gravé par Budzilowicz.



Capitulation de Magdebourg

Novembre 1806

NAPOLÉON

REÇOIT A BERLIN LES DÉPUTÉS DU SÉNAT

(19 NOVEMBRE 1806)

Peint par M. BERTHON.

« Le Sénat conservateur ayant délibéré, le 14 octobre 1806, qu'une députation de trois de ses membres se rendrait auprès de l'Empereur à Berlin, pour lui offrir l'hommage du dévouement du Sénat et du peuple français, le 18 novembre, les sénateurs d'Aremberg, François de Neufchâteau et Colchen arrivèrent à Berlin pour remplir cette mission. Le 19, l'Empereur les reçut au retour de la parade; M. François de Neufchâteau porta la parole au nom du Sénat. L'Empereur, en répondant qu'il remerciait le Sénat de sa démarche, chargea la députation de rapporter à Paris les trois cent quarante drapeaux et étendards pris dans cette campagne sur l'armée prussienne, désirant que ces drapeaux demeurassent déposés au Sénat jusqu'à ce que le monument qu'il avait ordonné d'élever fût terminé et en état de les recevoir. L'Empereur fit aussi remettre à la députation l'épée, l'écharpe, le hausse-col et le cordon du grand Frédéric, pour être transportés aux Invalides, remis au gouverneur et gardés à l'Hôtel.

« Les députés du Sénat se retirèrent et furent accompagnés à leurs demeures par trois cent quarante grenadiers de la garde impériale, qui portaient les trois cent quarante drapeaux et étendards. » (*Moniteur* du 29 novembre 1806.)

REDDITION DE GLOGAU

(2 DÉCEMBRE 1806)

Une suspension d'armes avait été signée à Charlottembourg entre les plénipotentiaires français et prussiens; mais le roi de Prusse avait fait connaître qu'il ne pouvait la ratifier, parce qu'il en trouvait les stipulations inexécutables. Napoléon marcha sur Kœnigsberg. « L'Empereur, dit le *trente-cinquième Bulletin*, est parti de Berlin le 25, à deux heures du matin.

« Le grand-duc de Berg, avec une partie de sa réserve de cavalerie et les corps des maréchaux Davoust, Lannes et Augereau, est entré à Varsovie. Le général russe Beningsen, qui avait occupé la ville avant l'approche des Français, l'a évacuée, apprenant que l'armée française venait à lui et voulait tenter un engagement.

« Pendant que l'Empereur dirigeait toute l'armée sur la Pologne et faisait attaquer les places de la Silésie, les troupes alliées arrivèrent devant Glogau dans les derniers jours de novembre.

« Le prince Jérôme commandant ce corps d'armée, après avoir resserré le blocus de Glogau et fait construire des batteries autour de cette place, se porta, avec les divisions bavaroises de Wrède et Deroi, du côté de Kalisch, à la rencontre des Russes, et laissa le général Vandamme et le corps wurtembergeois continuer le siége de Glogau. Des mortiers et plusieurs pièces de canon arrivèrent le 29 novembre; ils furent sur-le-champ mis en batterie, et après quelques heures de bombardement la place s'est rendue, et la capitulation a été signée le 2 décembre. »





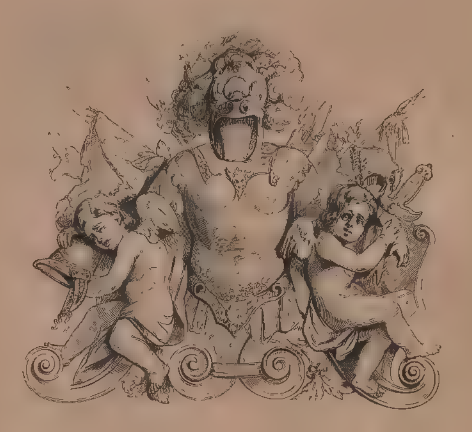
PASSAGE DE LA VISTULE A THORN,

6 DÉCEMBRE 1806.

Aquarelle de **Siméon Fort**, gravure de **Chavane** jeune.

Pendant que l'armée française passait la Vistule à Varsovie et au-dessus de cette ville, le maréchal Ney exécutait dans la matinée du 6 décembre un passage de vive force au-dessus de Thorn; il fit aussitôt réparer le pont sous la protection de l'Isle qu'il avait occupée la veille. « Cette affaire, rapporte le *quarantième Bulletin de la Grande-Armée*, offrit un trait remarquable.

« La rivière, large de quatre cents toises, charriait des glaçons; le bateau qui portait notre avant-garde, retenu par les glaces, ne pouvait avancer; de l'autre rive, des bateliers polonais s'élancèrent au milieu d'une grêle de balles pour les dégager. Les bateliers prussiens voulurent s'y opposer; une lutte à coups de poing s'engagea entre eux. Les bateliers polonais jetèrent les Prussiens à l'eau, et guidèrent nos bateaux jusqu'à la rive droite. L'Empereur a demandé le nom de ces braves gens pour les récompenser. »



N 828
(Série VII, Section 2.)



COMBAT D'EYLAU

ATTAQUE DU CIMETIÈRE,

7 FÉVRIER 1807.

Peint par Siméon Fort, gravé par Skelton.

Le 6 février, au matin, l'armée se mit en marche pour suivre l'armée russe et l'armée prussienne combinées.

Le 7, à la pointe du jour, l'avant-garde française rencontra l'arrière-garde de l'armée combinée entre le bois et la petite ville d'Eylau. Plusieurs régiments de chasseurs à pied ennemis qui la défendaient furent chargés et en partie pris. On ne tarda pas à arriver à Eylau et à reconnaître que l'ennemi était en position derrière cette ville à un quart de lieue de la petite ville de Preussich-Eylau.

BATAILLE D'EYLAU,

8 FÉVRIER 1807.

Peint par Siméon Fort, gravé par Skelton.

« Le 8, à la pointe du jour, les armées combinées, russe et prussienne, commencèrent l'attaque par une vive canonnade sur la ville d'Eylau et sur la division Saint-Hilaire. L'Empereur se porta à la position de l'église que l'ennemi avait tant défendue la veille. Il fit avancer le corps du maréchal Augereau et fit canonner le monticule par quarante pièces d'artillerie de sa garde. Une épouvantable canonnade s'engagea de part et d'autre.

« Trois cents bouches à feu ont vomi la mort pendant douze heures. La neige, qui plusieurs fois dans la journée obscurcissait le temps, retardait aussi la marche et l'ensemble des colonnes.... La victoire, longtemps incertaine, fut décidée et gagnée lorsque le maréchal Davoust déboucha sur le plateau et déborda l'ennemi qui, après avoir fait de vains efforts pour le reprendre, battit en retraite. Au même moment le corps du maréchal Ney débouchait par Altorff sur la gauche, et poussait devant lui le reste de la colonne prussienne échappée au combat de Deppen.

« Le maréchal Augereau a été blessé d'une balle. Les généraux Desjardins, Hendel et Lochet ont été blessés. Le général Corbineau a été enlevé par un boulet. Le colonel Lacuée, du soixante-troisième, et le colonel Lemarrois, du quarante-troisième, ont été tués par des boulets. Le colonel Bouvières, du onzième régiment de dragons, n'a pas survécu à ses blessures. Tous sont morts avec gloire. Notre perte se monte exactement à dix-neuf cents morts et à cinq mille sept cents blessés, parmi lesquels un millier qui le sont grièvement, seront hors de service.

« Ainsi l'expédition offensive des armées combinées, qui avait pour but de se porter sur Thorn, en débordant la gauche de la grande-armée, leur a été funeste. Douze à quinze mille prisonniers, autant d'hommes hors de combat, dix-huit drapeaux, quarante-cinq pièces de canon sont les trophées trop chèrement payés sans doute par le sang de tant de braves. »

(Cinquante-huitième Bulletin de la Grande-Armée.)

Nos 829, 830.
(Série VII, Section 2.)







BIVOUAC
D'OSTERODE

MARS 1807

BIVOUAC D'OSTERODE,

MARS 1807.

Peint par H. **Lecomte**, gravé par **Lacoste** père et fils.

Immédiatement après la bataille d'Eylau, l'armée rentra dans ses cantonnements. Le quartier-général était à Osterode; l'Empereur y séjourna jusqu'au commencement d'avril.

NAPOLÉON A OSTERODE

ACCORDE DES GRACES AUX HABITANTS.

Peint par **Ponce Camus**, gravé par **Chaillot**.

Napoléon accueillit les familles polonaises qui vinrent se mettre sous sa protection et accorda des grâces aux habitants dont les biens avaient été ravagés par les armées ennemies.



Ornement tiré des Galeries de l'Empire, dessiné par Raynaud, gravé par Lacoste père et fils aîné.





apoléon à [illegible] accorde des grâces aux habitans

[illegible]

SIÉGE DE DANTZICK,

AVRIL 1807

Gravé par SKELTON

Pendant que les différents corps réparaient leurs pertes et recevaient des renforts, dit l'auteur du *Précis des événements militaires*, Napoléon s'occupa sérieusement du siége de Dantzick, et de son quartier-général d'Osterode il en dirigea les opérations.

« La ville de Dantzick, autrefois l'une des anséatiques, était échue en partage au Roi de Prusse en 1795, époque du dernier démembrement de la Pologne. Elle avait beaucoup perdu de son commerce et de sa population par ce changement de domination; située sur la mer Baltique, à l'embouchure de la Vistule, cette place est traversée du sud au nord par la Moltau, petite rivière qui vient se jeter dans la Vistule, et qui sert de canal pour la communication des bateaux marchands. Un bras de cette rivière forme l'île appelée Speicherstadt, et ses eaux servent beaucoup à la défense de la place. Avant la guerre de 1807, la position de Dantzick ne pouvant laisser présumer qu'elle dût avoir à soutenir un siége, l'entretien de ses fortifications avait été fort négligé; mais depuis que les batailles d'Iéna et d'Auerstaëdt avait entraîné la destruction de l'armée prussienne et ouvert le royaume, le général Manstein, qui commandait à Dantzick en l'absence du feld-maréchal Kalkreuth, gouverneur titulaire, avait fait travailler avec activité au perfectionnement des ouvrages extérieurs; il s'était surtout appliqué à les faire fortement palissader.

« Le 12 mars, le maréchal Lefebvre se trouva en mesure de resserrer la place; et les troupes de la garnison ayant reculé, il distribua les siennes dans les positions suivantes : Un bataillon d'infanterie légère française fut placé à Ohra, un bataillon saxon à Saint-Halbrecht, dans le Burgfeld, et deux autres à Tiefensée et Kemlade.

« Le corps polonais occupa Shonfeld, Kowald et Zunkendin. Des bataillons prirent poste à Wonnenberg, Neukau, Schudelkau, Sniekau; les cuirassiers saxons et les chevau-légers à Guirsehkens et Saint-Halbrecht;

« Le dix-neuvième régiment de chasseurs français à Burgfeld, et le vingt-troisième à Shudelkau;

« Les dragons et les hussards badois à Wonnenberg;

« Les lanciers polonais à Langenfurt.

« Le front de cette ligne était couvert en partie par la rivière de Radanne. Le grand parc d'artillerie fut établi à Langenau. Le général Dupas, qui commandait dans cette partie, fit retrancher la tête de ce faubourg de Dantzick, et lia ses postes avec ceux de Neuschottland et de Schelmühl. »

(*Précis des événem. militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. XVIII, p. 125 à 152.)

Le général Chasseloup commandait le génie, le général Drouet remplissait les fonctions de chef de l'état-major général; le général Kirgener, directeur des attaques, avait dirigé les opérations du génie jusqu'à l'arrivée du général Chasseloup. Le général Lariboissière était à la tête de l'artillerie; il avait sous ses ordres les généraux Danthouard et Lamartinière.

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 1er au 2 avril; le général Kalkreuth qui avait repris le commandement de la place, recevant des secours du côté de la mer, opposa longtemps la plus vive résistance aux attaques sans cesse renouvelées des troupes françaises.





NAPOLÉON

REÇOIT A FINKENSTEIN L'AMBASSADEUR DE PERSE,

27 AVRIL 1807

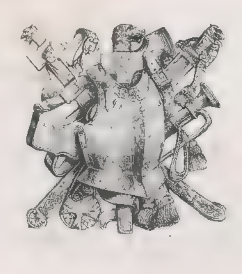
Peint par Mulard, gravé par Leclerc.

« Les ambassadeurs de Constantinople et de Perse sont entrés en Pologne et arrivent à Varsovie. »

(*Soixante-quatrième Bulletin de la Grande-Armée.*)

La saison commençant à s'avancer, Napoléon voulut rapprocher son quartier-général de ses possessions, et il le transporta à Finkenstein. « Le château de Finkenstein, rapporte le *soixante-onzième Bulletin de la Grande-Armée*, a été construit par M. de Finkenstein, gouverneur de Frédéric II; il appartient maintenant à M. Dohna, grand-maréchal de la cour de Prusse. »

C'est dans cette résidence que Napoléon reçut l'ambassadeur de Perse, et qu'il lui donna son audience de congé. Il a apporté, rapporte le *soixante-treizième Bulletin*, « de très beaux présents à l'Empereur de la part de son maître, et a reçu en échange le portrait de Sa Majesté enrichi de très belles pierreries. Il retourne en Perse directement. C'est un personnage très considérable de son pays, et un homme d'esprit et de beaucoup de sagacité; son retour dans sa patrie est nécessaire. Il a été réglé qu'il y aurait désormais une légation nombreuse de Persans à Paris et de Français à Téhéran. »



N° 835.
Serie VII, Section 2.



Napoléon reçoit à Finkenstein l'Ambassadeur de Perse.

ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A DANTZICK,

27 MAI 1807.

Peint par Adolphe Roehn, gravé par Aubert fils.

Le maréchal Lefebvre étant enfin parvenu à se rendre maître de toutes les positions autour de Dantzick, et ayant enlevé à l'ennemi toutes ses communications du côté de la mer, ordonna un assaut le 21 mai du côté de Hagelsberg.

« On se battait corps à corps sur les derniers débris des défenses de l'ennemi : tout était prêt pour la descente des fossés; les assiégés se préparaient de leur côté à soutenir et repousser l'assaut. Ils avaient disposé trois fortes pièces de bois retenues par des cordes sur le talus extérieur de l'escarpe, afin de renverser les colonnes d'attaque. Un instant avant l'heure fixée, François Vattet, soldat du douzième d'infanterie légère, qui avait déjà arraché des palissades dans le fossé, alla seul couper les cordes qui retenaient les poutres. Il fut blessé d'un coup de feu après avoir exécuté ce coup d'audace. Cependant le maréchal Lefebvre, avant de donner le signal de l'assaut, crut devoir faire au brave gouverneur de Dantzick une dernière sommation et lui offrir une honorable capitulation. Le feld-maréchal Kalkreuth, n'ayant plus aucun espoir d'être secouru, et reconnaissant que les assiégeants pouvaient se rendre maîtres du fort de Hagelsberg, à la glorieuse défense duquel il avait presque épuisé ses dernières ressources, se montra disposé à capituler.

« Enfin, le 24 mai, après trois jours de négociations, la capitulation fut arrêtée, et il fut convenu que la garnison sortirait avec armes et bagages, drapeaux déployés, tambour battant, mèche allumée, avec deux pièces d'artillerie légère et leurs caissons attelés de six chevaux. Le 27 mai à midi le maréchal Lefebvre fit son entrée à la tête de son corps d'armée. »

(*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. XVIII, p. 186 et 189.)

Ornement tiré de la Salle des Marines, dessiné par Girardet, gravé par Lacoste père et fils aîné.



Entrée de l'Armée française à Dantzick

27 Mai 1807

COMBAT DE HEILSBERG,

11 JUIN 1807

Gravé par OUTHWAITE.

« Des négociations de paix avaient eu lieu pendant tout l'hiver, » rapporte le *soixante-dix-huitième Bulletin de la Grande-Armée;* mais ces négociations n'ayant amené aucun résultat, le 5 juin l'armée russe se mit en mouvement. Après les combats de Spanden, de Lomitten et de Deppen, eut lieu l'affaire de Heilsberg. On commença à se battre le 10 juin pendant toute la journée. « L'Empereur passa la journée du 11 sur le champ de bataille. Il y plaça les corps d'armée et les divisions pour donner une bataille qui fût décisive, et telle qu'elle pût mettre fin à la guerre. Toute l'armée russe était réunie. Elle avait à Heilsberg tous ses magasins; elle occupait une superbe position que la nature avait rendue très forte, et que l'ennemi avait encore fortifiée par un travail de quatre mois.

« A quatre heures après midi, l'Empereur ordonna au maréchal Davoust de faire un changement de front par son extrémité de droite, la gauche en avant; ce mouvement le porta sur la basse Alle et intercepta complétement le chemin d'Eylau. Chaque corps d'armée avait ses postes assignés; ils étaient tous réunis, hormis le premier corps qui continuait à manœuvrer sur la basse Passarge. Ainsi les Russes, qui avaient les premiers recommencé les hostilités, se trouvaient comme bloqués dans leur camp retranché; on venait leur présenter la bataille dans la position qu'ils avaient eux-mêmes choisie. On crut longtemps qu'ils attaqueraient dans la journée du 11.

« Mais le 12, à la pointe du jour, tous les corps d'armée s'ébranlèrent et prirent différentes directions.

« Le résultat de ces différentes journées, depuis le 5 jusqu'au 12, a été de priver l'armée russe d'environ trente mille combattants. Elle a laissé dans nos mains trois ou quatre mille hommes, sept à huit drapeaux et neuf pièces de canon. Au dire des paysans et des prisonniers, plusieurs des généraux russes les plus marquants ont été tués ou blessés.

« Notre perte se monte à six ou sept cents hommes, deux mille ou deux mille deux cents blessés, deux ou trois cents prisonniers. Le général de division Espagne a été blessé. Le général Roussel, chef de l'état-major de la garde, qui se trouvait au milieu des fusiliers, a eu la tête emportée par un boulet de canon; c'était un officier très distingué. »

(*Soixante-dix-huitième Bulletin de la Grande-Armée.*)



Dessiné par GIRARDET, gravé par CZECHOWICZ.

N° 639.
Série VII, section 2)





BATAILLE DE FRIEDLAND,

14 JUIN 1807.

Peint par SIMÉON FORT, gravé par SKELTON.

« Le 12, l'Empereur marcha en personne sur Friedland. Le 14, l'ennemi déboucha sur le pont de cette ville. A trois heures du matin des coups de canon s'étant fait entendre : « C'est jour de bonheur, dit l'Empereur; c'est l'anniversaire de Marengo. »

« Les maréchaux Lannes et Mortier furent les premiers engagés : ils étaient soutenus par la division de dragons du général Groucby et par les cuirassiers du général Nansouty. L'ennemi fut contenu et ne put dépasser le village de Posthenem. Il déployait sa gauche à la ville de Friedland et sa droite se prolongeait à une lieue et demie.

« L'Empereur décida d'enlever sur-le-champ la ville de Friedland et fit commencer l'attaque par l'extrémité de sa droite. »

L'engagement étant devenu bientôt général sur toute la ligne, on se battit partout avec un acharnement sans égal. « Friedland fut forcé et ses rues jonchées de morts. Tous les efforts de la bravoure des Russes furent inutiles. Ils ne purent rien entamer et vinrent trouver la mort sur nos baïonnettes. Le champ de bataille est un des plus horribles qu'on puisse voir. Ce n'est pas exagérer que de porter le nombre des morts, du côté des Russes, de quinze à dix-huit mille hommes. Du côté des Français, la perte ne se monte pas à cinq cents morts, ni à plus de trois mille blessés. Nous avons pris quatre-vingts pièces de canon et une grande quantité de caissons. Plusieurs drapeaux sont restés en notre pouvoir. Les Russes ont eu vingt-cinq généraux tués, pris ou blessés. Leur cavalerie a fait des pertes immenses. »

(*Soixante-dix-neuvième Bulletin de la Grande-Armée.*)

N° 841.
(Série VII, Section 2.)



BATAILLE DE FRIEDLAND,

14 JUIN 1807.

Peint par H. Vernet en 1836, gravé par Frilley.

Les maréchaux Ney, Lannes et Mortier, les généraux qui eurent la plus grande part au succès de cette journée, prennent les ordres de l'Empereur et marchent à la poursuite de l'armée russe. « On l'a suivie, dit le *soixante-dix-neuvième Bulletin*, jusqu'à onze heures du soir. Le reste de la nuit les colonnes qui avaient été coupées ont essayé de passer l'Alle à plusieurs gués. Partout, le lendemain, à plusieurs lieues, nous avons trouvé des caissons, des canons et des voitures perdus dans la rivière.

« La bataille de Friedland est digne d'être mise à côté de celle de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna. L'ennemi était nombreux, avait une belle et forte cavalerie, et s'est battu avec courage. »



Trophée de la Chapelle, dessiné par Raynaud, gravé par Gowland.



PRISE DE KŒNIGSBERG,

14 ET 15 JUIN 1807

Aquarelle de Simeon Fort, gravure de Chavane jeune.

« Pendant qu'on se battait à Friedland, le grand-duc de Berg, arrivé devant Kœnigsberg, prenait en flanc le corps d'armée du général Lestoscq.

« Le 13, le maréchal Soult eut à Creutzbourg un engagement avec l'arrière-garde prussienne.

« Le 14, l'ennemi fut obligé de s'enfermer dans la place de Kœnigsberg. Vers le milieu de la journée, deux colonnes ennemies coupées se présentèrent pour entrer dans la place. Six pièces de canon et trois ou quatre mille hommes qui composaient cette troupe furent pris. Tous les faubourgs de Kœnigsberg furent enlevés.

« Le 15 et le 16, le corps d'armée du maréchal Soult fut contenu devant les retranchements de Kœnigsberg; mais la marche du gros de l'armée sur Wehlau obligea l'ennemi à évacuer Kœnigsberg, et cette place tomba en notre pouvoir.

« Ce qu'on a trouvé à Kœnigsberg en subsistances est immense. Deux cents gros bâtiments, venant de Russie, sont encore tout chargés dans le port. »

(*Quatre-vingtième Bulletin de la Grande-Armée.*)



Dessiné par Raynaud, gravé par Lacoste



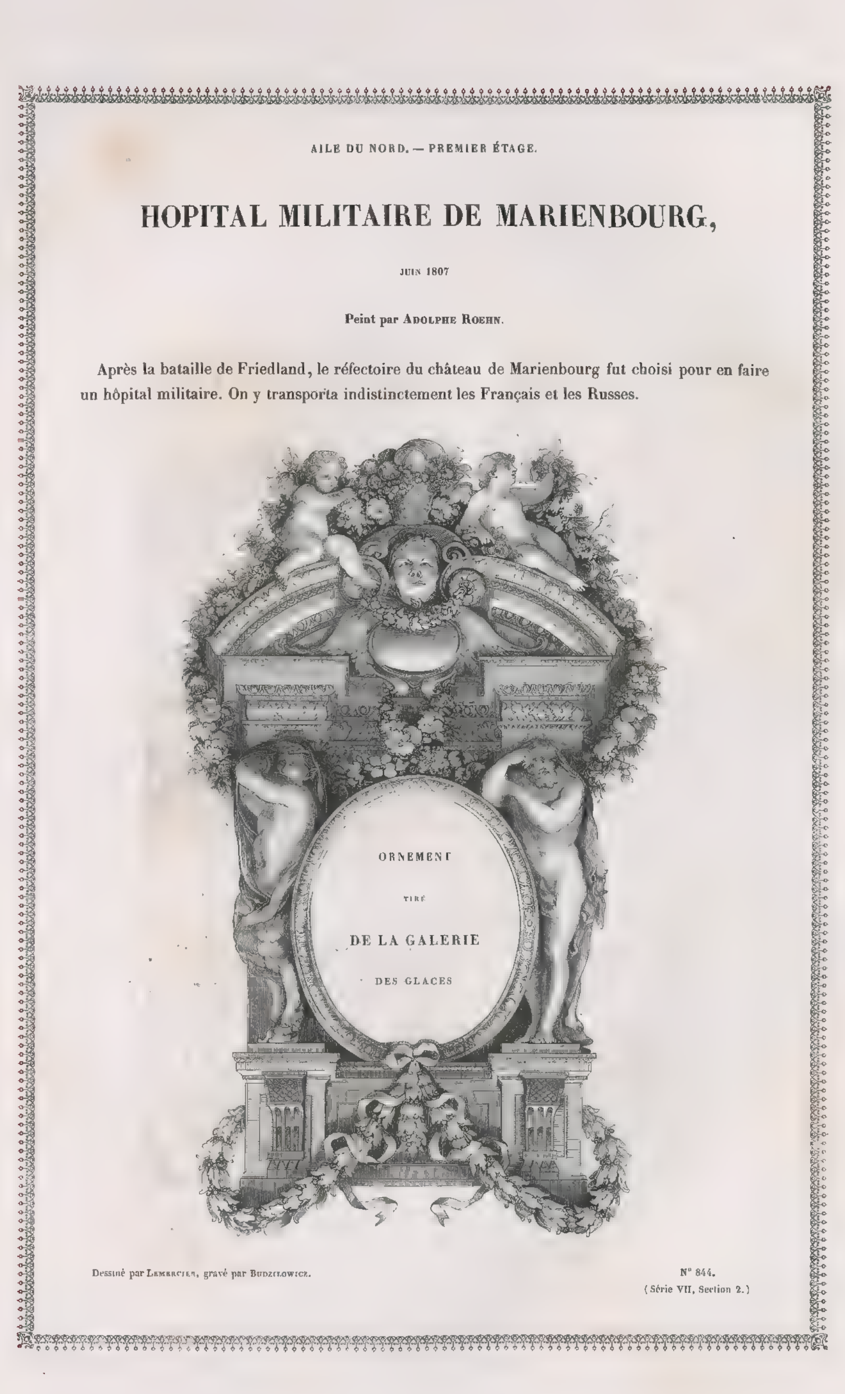
AILE DU NORD. — PREMIER ÉTAGE.

HOPITAL MILITAIRE DE MARIENBOURG,

JUIN 1807

Peint par ADOLPHE ROEHN.

Après la bataille de Friedland, le réfectoire du château de Marienbourg fut choisi pour en faire un hôpital militaire. On y transporta indistinctement les Français et les Russes.



Dessiné par LEMERCIER, gravé par BUDZILOWICZ.

N° 844.
(Série VII, Section 2.)



Hôpital militaire des français et des russes à Marienbourg

Juin 1807

SIÉGE DE GRAUDENTZ,

JUIN 1807.

Aquarelle par SIMÉON FORT, gravure de CHAVANE.

BATAILLE DE CASSEL.

11 AVRIL 1677.

Au mois de juin 1807, pendant que la Grande-Armée marchait sur le Niémen, l'Empereur ordonnait de commencer le siége de Graudentz, dernière forteresse de la Russie, située sur la rive gauche de la Vistule. Des batteries, placées sur la rive droite du fleuve et sur les collines de Vendorf, tirèrent contre la forteresse, qui répondit à leur feu. La place tenait encore lorsque la paix fut signée à Tilsitt.





Siège de Graudent.

NAPOLÉON REÇOIT LA REINE DE PRUSSE

A TILSITT,

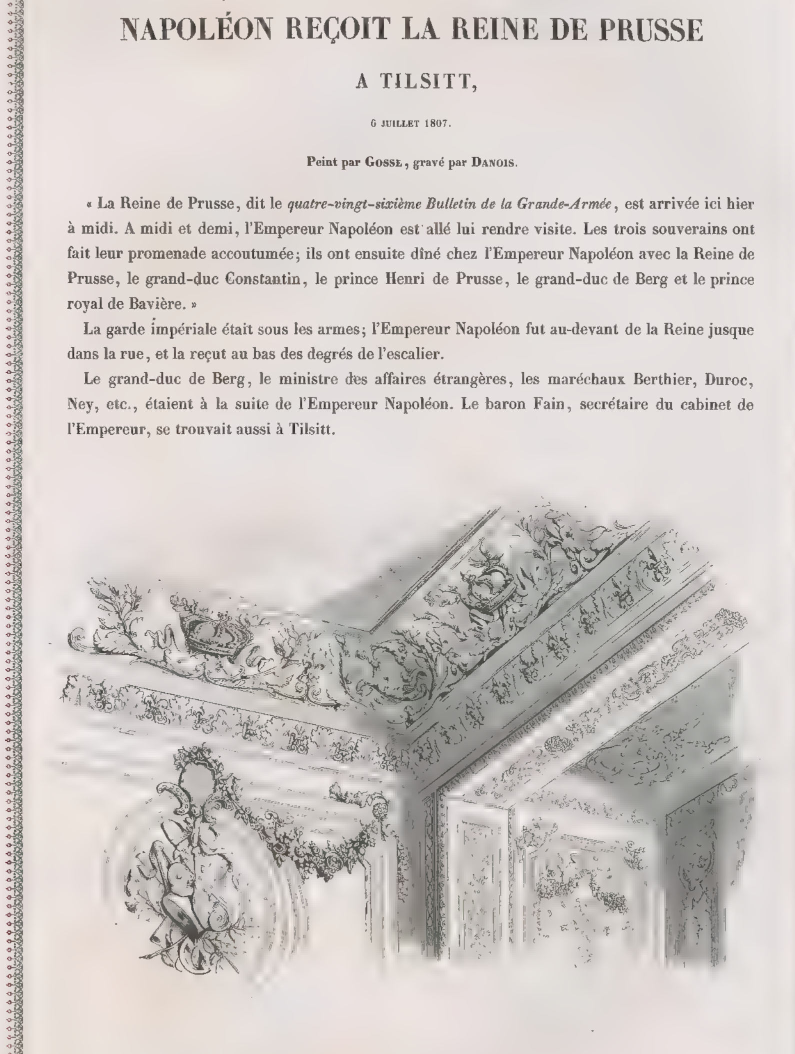
6 JUILLET 1807.

Peint par Gosse, gravé par Danois.

« La Reine de Prusse, dit le *quatre-vingt-sixième Bulletin de la Grande-Armée*, est arrivée ici hier à midi. A midi et demi, l'Empereur Napoléon est allé lui rendre visite. Les trois souverains ont fait leur promenade accoutumée; ils ont ensuite dîné chez l'Empereur Napoléon avec la Reine de Prusse, le grand-duc Constantin, le prince Henri de Prusse, le grand-duc de Berg et le prince royal de Bavière. »

La garde impériale était sous les armes; l'Empereur Napoléon fut au-devant de la Reine jusque dans la rue, et la reçut au bas des degrés de l'escalier.

Le grand-duc de Berg, le ministre des affaires étrangères, les maréchaux Berthier, Duroc, Ney, etc., étaient à la suite de l'Empereur Napoléon. Le baron Fain, secrétaire du cabinet de l'Empereur, se trouvait aussi à Tilsitt.



Ornement tiré du Cabinet des Ministres, dessiné par Raynaud, gravé par Budzilowicz,



Napoléon reçoit la reine de Prusse à Tilsitt.

ALEXANDRE

PRÉSENTE A NAPOLÉON LES COSAQUES, LES BASKIRS ET LES KALMOUCKS

DE L'ARMÉE RUSSE.

8 JUILLET 1807.

Peint par BERGERET, gravé par OUDAILLE.

« Hier, 8 juillet, l'Empereur Alexandre a donné le grand ordre de Saint-André au prince Jérôme Napoléon, Roi de Westphalie, au grand-duc de Berg et de Clèves, au prince de Neufchâtel et au prince de Bénévent.

« A trois heures de l'après-midi, le Roi de Prusse est venu voir l'Empereur Napoléon. Ces deux souverains se sont entretenus pendant une demi-heure. Immédiatement après, l'Empereur Napoléon a rendu au Roi de Prusse sa visite. Il est ensuite parti pour Kœnigsberg.

« Ainsi les trois souverains ont séjourné pendant vingt jours à Tilsitt. Cette petite ville était le point de réunion des deux armées. Ces soldats, qui naguère étaient ennemis, se donnaient des témoignages réciproques d'amitié, qui n'ont pas été troublés par le plus léger désordre.

« Hier l'Empereur Alexandre avait fait passer le Niémen à une dizaine de Baskirs qui ont donné à l'Empereur Napoléon un concert à la manière de leur pays. L'Empereur, en témoignage de son estime pour le général Platow, hetman des Cosaques, lui a fait présent de son portrait. »

(*Quatre-vingt-sixième Bulletin de la Grande-Armée.*)



Ornement tiré de la Chambre à coucher de Louis XV, dessiné par RAYNAUD, gravé par GOWLAND.



PRISE DE STRALSUND,

20 AOUT 1807.

Peint par **Alaux** et **Hipp. Lecomte**, gravé par **Massard**.

La rupture de l'armistice conclu à Schulshow le 13 avril 1807, entre le maréchal Mortier et le général suédois Essen, avait été dénoncée le 3 juillet au nom du Roi de Suède, Gustave IV. En conséquence des ordres de Napoléon, le maréchal Brune, rapporte l'auteur du *Précis des événements militaires*, proclama de son quartier-général de Stettin la reprise des hostilités pour le 13 juillet. Son corps d'armée formait un total de trente-six bataillons et douze escadrons, dont la force effective s'élevait à peu près à trente mille hommes. Le Roi de Suède avait sous ses ordres quinze mille Suédois, les troupes prussiennes commandées par le général Blücher ayant dû, par suite des conférences de Tilsitt, quitter le quartier-général de l'armée suédoise pour rentrer en Prusse.

Dès le 11, le corps d'armée du maréchal Brune s'était mis en mouvement, en se dirigeant sur Stralsund où les troupes suédoises, après avoir opposé quelque résistance, avaient été dans la nécessité de se retirer. La place fut aussitôt investie.

« L'Empereur Napoléon, qui avait à cœur la prompte reddition de Stralsund, ordonna au général Chasseloup, commandant en chef le génie de la Grande-Armée, de se rendre devant cette place, de prendre le commandement du siége et de le pousser avec la plus grande vigueur : il arriva le 6 août. Ses instructions lui prescrivaient de former en même temps trois attaques et de ne rien négliger pour que la place fût promptement enlevée. Le général Songis, commandant en chef l'artillerie de la Grande-Armée, reçut l'ordre de tirer de Magdebourg, de Stettin et d'autres places, tout le personnel et matériel d'artillerie qui seraient jugés nécessaires. Le major-général prince de Neufchâtel se rendit de Berlin à Stralsund pour passer la revue de l'armée de siége et faire la reconnaissance de la place pour en rendre compte à l'Empereur. L'ouverture de la tranchée fut fixée au 15 août.

« Le colonel du génie Montfort dirigeait les travaux à l'attaque de droite, le colonel Lacoste à celle du centre, et le major Rogniat à celle de gauche. Le commandement des troupes pour l'importante opération de l'ouverture de la tranchée avait été confié à la droite au général Sévérolli, au centre au général Fririon, et à la gauche au général Leguay. »

Les travaux entrepris sous le feu de l'ennemi furent poussés avec une persévérance extraordinaire, et les ordres de l'Empereur furent exécutés par le général Chasseloup avec une si grande activité, que le 20 août le bombardement était déjà commencé. « Il n'y a pas d'exemples, ajoute l'auteur du *Précis*, d'approcher sur trois fronts d'attaque à la fois, poussés en quatre jours avec tant de vigueur.

« La ville était menacée d'une entière destruction; les magistrats se jetèrent aux pieds du Roi et le supplièrent de ne pas prolonger une défense inutile. Il se rendit à leurs instances, et passa avec ses troupes sur l'île de Rugen, ne laissant dans Stralsund qu'une faible garnison sous les ordres du général Peyron, l'un de ses aides-de-camp. »

Le général Peyron se présenta lui-même aux avant-postes, accompagné de deux magistrats, et demanda à parlementer. Le 20 août les portes de Stralsund furent ouvertes à l'armée française.

(*Précis des événements milit.*, par le général Mathieu Dumas, t. XIX, p. 147 à 157.)

N° 852.
(Série VII, Section 2.)



MARIAGE

DU

PRINCE JÉROME BONAPARTE

AVEC LA PRINCESSE

FRÉDÉRIQUE-CATHERINE DE WURTEMBERG.

22 AOUT 1807.

Jérôme Bonaparte n'était encore qu'un général de division à la paix de Tilsitt; un mois après il épousait la princesse Catherine, fille du Roi de Wurtemberg, et l'empereur créait pour lui le royaume de Westphalie et le faisait Roi. Les diverses puissances de l'Europe reconnurent le nouveau souverain et l'Empereur Alexandre lui envoya la décoration de l'ordre de Saint-André de Russie.

(*Histoire de Napoléon.*)

Le samedi 22 août 1807, à huit heures du soir, le mariage civil du prince Jérôme eut lieu aux Tuileries, dans la galerie de Diane, où l'Empereur et l'Impératrice se rendirent suivis des grands de l'empire et des dames et officiers de leur maison.

Les témoins de la cour de France étaient le prince Borghèse, le grand-duc de Berg et le prince de Neufchâtel; ceux de la cour de Wurtemberg, le prince de Bade, le prince de Nassau, le comte de Wintzingerode, ministre d'état du Roi de Wurtemberg.

Le dimanche 23, la cérémonie religieuse du mariage fut célébrée avec pompe dans la chapelle du palais des Tuileries.

(*Moniteur* du 24 août 1807.)

La gravure que nous donnons ici doit, selon nous, plutôt représenter le moment où Jérôme Bonaparte présente sa fiancée à Napoléon, puisque le peintre n'y a fait entrer que des portraits de la famille de l'Empereur.

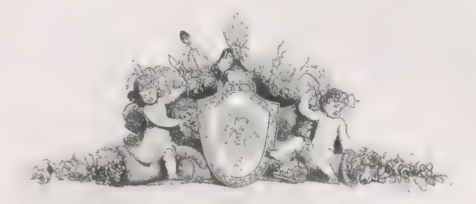


Pendule tirée du salon du Meridien, dessinée par RAYNAUD, gravée par ADOLPHE BEST.

N° 853
(Série VII, Section 2.)



ECHELLE



ENTRÉE
DE LA GARDE IMPÉRIALE A PARIS
APRÈS LA CAMPAGNE DE PRUSSE,

25 NOVEMBRE 1807.

Peint par TAUNAY, gravé par SCHROEDER.

La garde impériale, ayant à sa tête le maréchal Bessières, fit son entrée solennelle à Paris le 25 novembre 1807, et fut reçue par le corps municipal, que présidait M. le conseiller d'état, préfet du département de la Seine, sous un arc de triomphe que la Ville de Paris avait fait élever au dehors de la barrière de La Villette.

Après que le maréchal Bessières eut répondu au discours du préfet de la Seine, « les couronnes d'or votées par la Ville de Paris furent apposées aux aigles de la garde impériale, au milieu du cercle formé par son état-major.

« Les fusiliers de la garde, les chasseurs à pied, les grenadiers à pied, les chasseurs à cheval, les mameloucks, les dragons, les grenadiers à cheval, la gendarmerie d'élite, chaque régiment était précédé des officiers généraux et supérieurs chargés de son commandement.

« A la suite de la garde impériale marchait, accompagné de l'état-major de la place, M. le général Hullin, commandant d'armes, suivi du corps municipal et de son cortége.

« C'est dans cet ordre, et en traversant les haies formées par une innombrable population, que la garde est parvenue au palais des Tuileries, en passant sous le grand arc de la porte triomphale qui sert aujourd'hui d'entrée principale au palais, où elle a déposé ses aigles. De là traversant le jardin des Tuileries, où elle a posé les armes, elle s'est rendue aux Champs-Élysées, où tous les corps qui la composaient et un détachement de la garde de Paris ont pris place au banquet qui lui était préparé. Dix mille couverts étaient servis : le corps municipal faisait les honneurs. »

(*Moniteur*, 26 novembre 1807.)





PRISE DE DIRSCHAU

(23 FÉVRIER 1807)

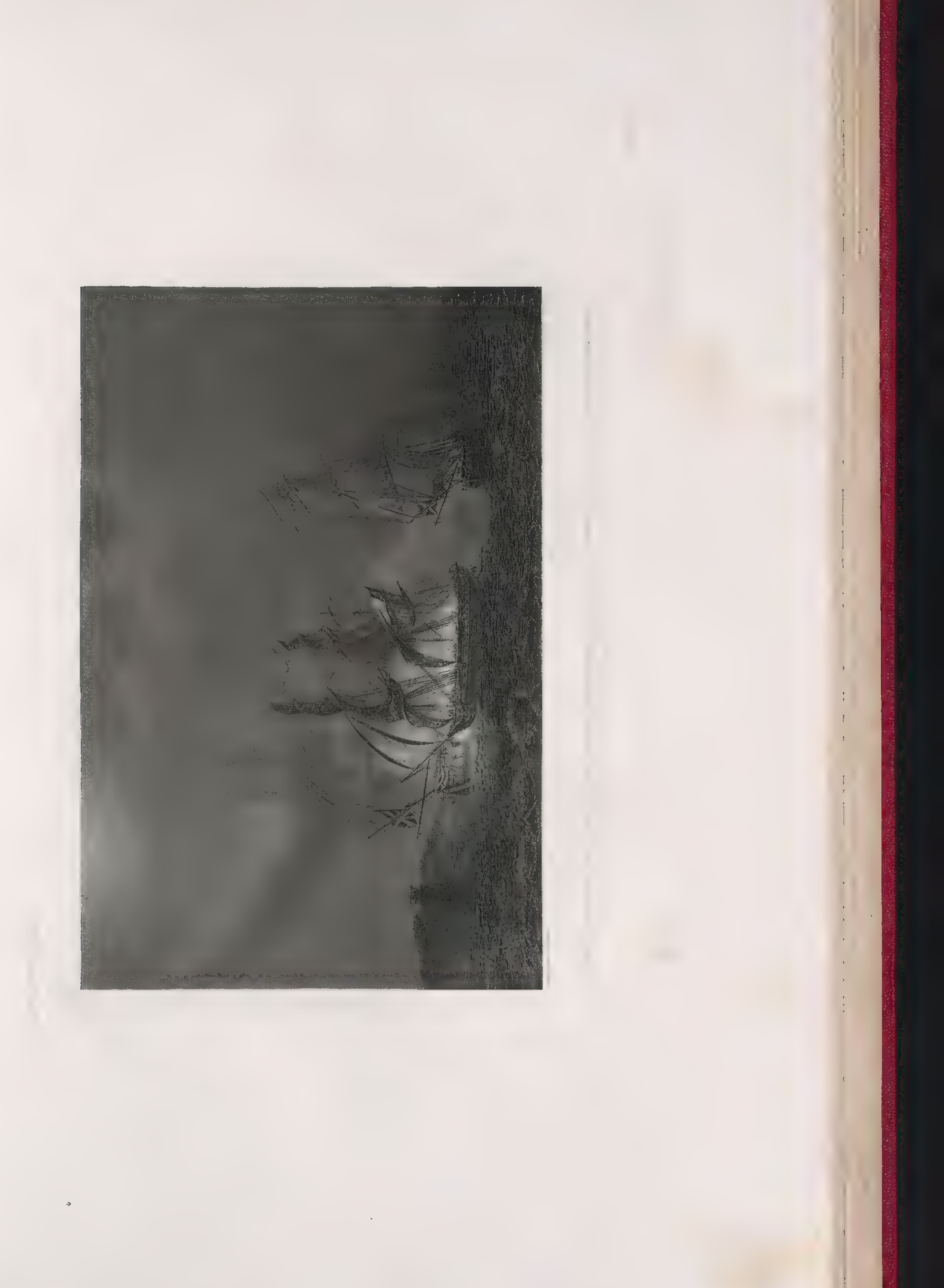
COMBAT

LIVRÉ SOUS LES COTES DE L'ILE DE GROIX

(22 MARS 1808)

Peint par M. GILBERT.

La frégate *la Sirène*, capitaine Duperré, après avoir rempli une mission aux Antilles, vint, de concert avec *l'Italienne*, attérir sur les côtes de Bretagne. Elles faisaient route vers le port de Lorient, lorsque, le 22 mars 1808, elles se virent chassées par une division de deux vaisseaux et trois frégates, qui leur coupaient le chemin. Obligées l'une et l'autre de chercher protection sous les forts de Groix, *l'Italienne* y parvint facilement; mais il n'en fut pas de même de *la Sirène*, qui ne put rallier la côte qu'en se battant des deux bords, pendant cinq quarts d'heure, contre un vaisseau et une frégate. Sommé, à trois reprises différentes, de se rendre, par ces mots : « Amène, ou je te coule, » Duperré répondit : « Coule, mais je n'amène pas; feu partout. » Forcé enfin de s'échouer pour ne pas tomber au pouvoir de ses adversaires, Duperré mit tant d'habileté dans sa manœuvre que, trois jours après, il avait renfloué sa frégate, et rentrait à Lorient, en passant à travers les nombreux croiseurs anglais qui bloquaient ce port.



CONFÉRENCES
DES EMPEREURS NAPOLÉON ET ALEXANDRE
A ERFURT

27 SEPTEMBRE AU 14 OCTOBRE 1808.

NAPOLÉON REÇOIT A ERFURT LE BARON DE VINCENT, AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE DE L'EMPEREUR D'AUTRICHE.

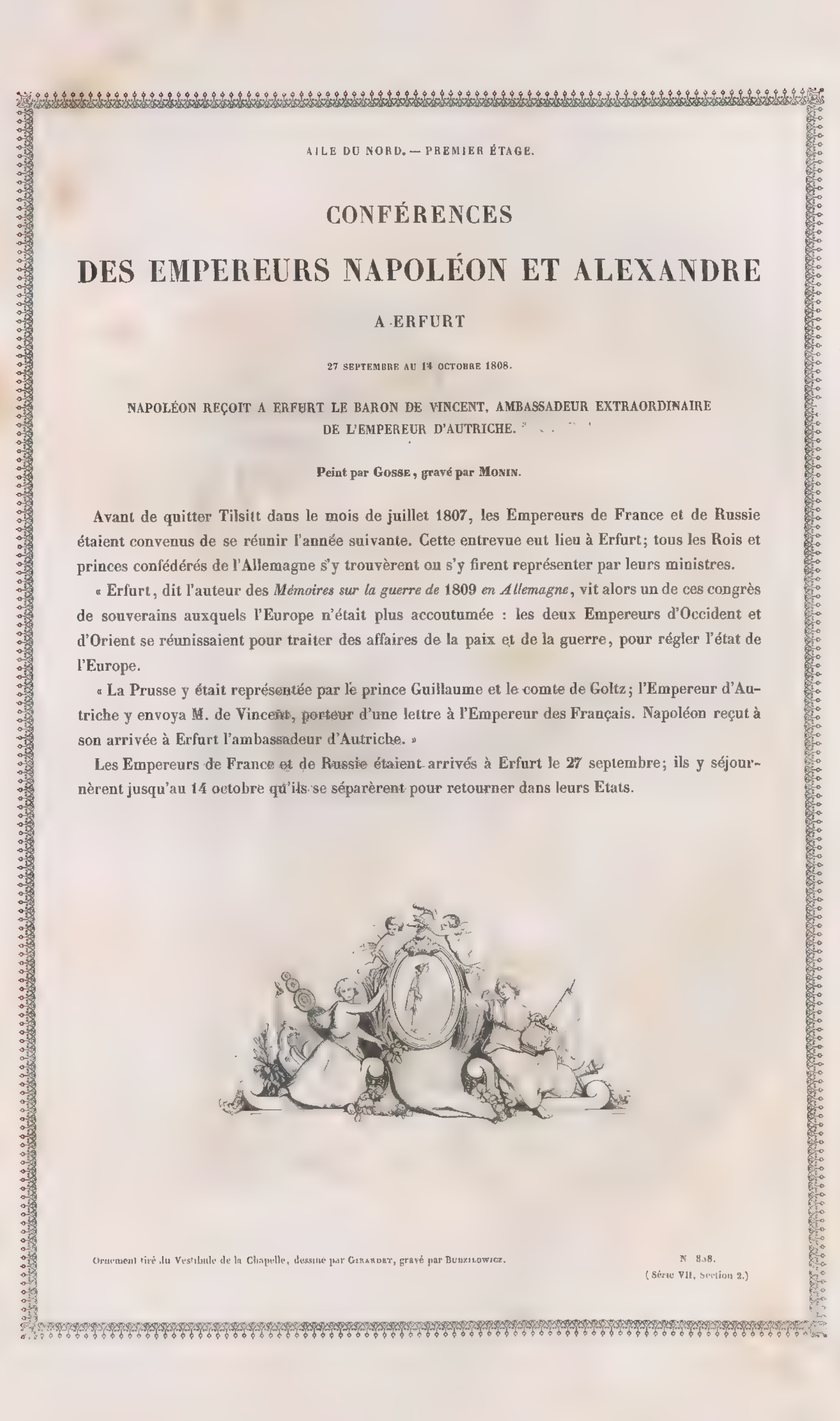
Peint par Gosse, gravé par Monin.

Avant de quitter Tilsitt dans le mois de juillet 1807, les Empereurs de France et de Russie étaient convenus de se réunir l'année suivante. Cette entrevue eut lieu à Erfurt; tous les Rois et princes confédérés de l'Allemagne s'y trouvèrent ou s'y firent représenter par leurs ministres.

« Erfurt, dit l'auteur des *Mémoires sur la guerre de* 1809 *en Allemagne*, vit alors un de ces congrès de souverains auxquels l'Europe n'était plus accoutumée : les deux Empereurs d'Occident et d'Orient se réunissaient pour traiter des affaires de la paix et de la guerre, pour régler l'état de l'Europe.

« La Prusse y était représentée par le prince Guillaume et le comte de Goltz; l'Empereur d'Autriche y envoya M. de Vincent, porteur d'une lettre à l'Empereur des Français. Napoléon reçut à son arrivée à Erfurt l'ambassadeur d'Autriche. »

Les Empereurs de France et de Russie étaient arrivés à Erfurt le 27 septembre; ils y séjournèrent jusqu'au 14 octobre qu'ils se séparèrent pour retourner dans leurs Etats.



Ornement tiré du Vestibule de la Chapelle, dessiné par Girardet, gravé par Budzilowicz.



Entrevue des Empereurs Napoléon et Alexandre à Erfurth (27 Sept. au 14 oct. 1808.)

GALERIES

HISTORIQUES

DE VERSAILLES



Prise de Saragosse. E. Duverger, typ

SÉRIE VII — SECTION III

EMPIRE

DU 30 NOVEMBRE 1808 AU 2 MAI 1810

CAMPAGNES

D'ESPAGNE ET D'AUTRICHE

COMBAT DE SOMO-SIERRA

(30 NOVEMBRE 1808)

Peint par Horace VERNET

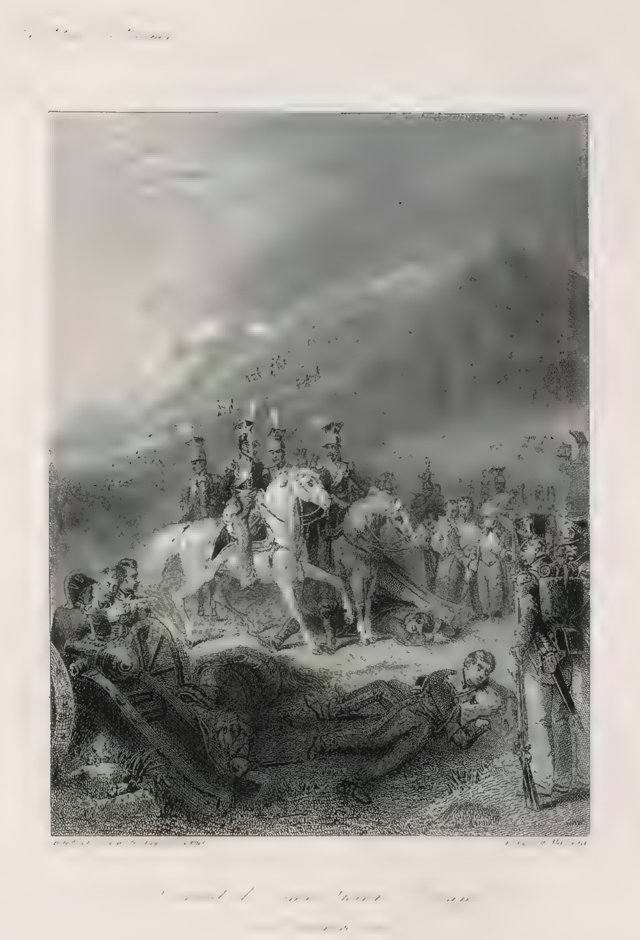
L'arrivée du roi Charles IV à Bayonne suivit de quelques jours celle de son fils (30 avril 1808). Dès lors Napoléon démasqua ses plans et s'achemina ouvertement à la conquête de l'Espagne, qu'il préparait sous main depuis plusieurs mois. Un traité secret, conclu le 27 octobre 1807 entre la cour de Madrid et le cabinet impérial des Tuileries, avait permis à quarante mille Français de traverser la péninsule pour aller attaquer la puissance anglaise à Gibraltar et en Portugal. Sous ce prétexte Pampelune, Barcelone, Figuières, Saint-Sébastien avaient été occupés, et les avant-postes de Murat poussés jusqu'à cinquante lieues de Madrid, à l'extrémité de la Vieille-Castille. Tout était donc prêt pour l'invasion, lorsque les deux abdications imposées à Charles IV et à son fils vinrent lui prêter une apparence de légitimité. « J'ai vu vos maux, je vais y porter remède, s'écriait Napoléon dans son manifeste adressé à la nation espagnole; votre grandeur, votre puissance fait partie de la mienne. Vos princes m'ont cédé leurs droits à la couronne des Espagnes... Soyez pleins d'espérance... (24 mai 1808). » Mais l'Espagne refusa d'entendre ces décevantes promesses; le jour de la fête de Saint-Ferdinand fut le signal d'une vaste insurrection sur divers points de la péninsule. Le marquis de la Romana ramena au sein de sa patrie toute une armée espagnole exilée sur les rivages de la Baltique; une armée anglaise débarqua en Portugal; enfin la malheureuse capitulation de Baylen vint interrompre par un revers la longue suite de victoires qui depuis huit ans avaient partout accompagné les armes françaises. Napoléon s'aperçut alors que la possession de l'Espagne ne pouvait être l'effet d'une surprise, et que pour rétablir à Madrid son frère Joseph, qui n'avait pu y régner que huit jours, il fallait tout l'effort, tout le déploiement de puissance avec lequel on fait les grandes conquêtes.

« Il fut contraint, dit le maréchal Suchet dans ses Mémoires, de détacher de la grande armée, qui était en Prusse et en Pologne, une partie de ses vieilles bandes. Lui-même, avec la garde impériale, vint se mettre, au mois de novembre, à la tête des forces qu'il avait rassemblées sur le haut Èbre. »

Le 12, il avait son quartier général à Burgos et marchait sur la capitale de l'Espagne.

Le 29, le quartier général de l'Empereur a été porté au village de Bozeguillas.

Le 30, à la pointe du jour, le duc de Bellune s'est présenté au pied du Somo-Sierra. Une division de treize mille hommes de l'armée de réserve espagnole défendait le passage de cette montagne. L'ennemi se croyait inexpugnable dans cette position. La fusillade et la canonnade s'engagèrent. Une charge brillante que fit le général Montbrun à la tête des chevau-légers polonais décida l'affaire. Canons, drapeaux, fusils, soldats, tout fut enlevé, coupé ou pris; huit chevau-légers polonais ont été tués sur les pièces, et seize ont été blessés : parmi ces derniers le capitaine Drievanoski l'a été grièvement. Le major Ségur, maréchal des logis de la maison de l'Empereur, chargeant parmi les Polonais, a reçu plusieurs blessures dont une assez grave. Les seize pièces de canon, dix drapeaux, une trentaine de caissons, deux cents chariots de toute espèce de bagage, les caisses des régiments sont les fruits de cette brillante affaire.



NAPOLÉON

PRESCRIT AUX DÉPUTÉS DE MADRID DE LUI APPORTER LA SOUMISSION DU PEUPLE.

3 DÉCEMBRE 1808

Peint par CARLE VERNET, gravé par BLANCHARD.

« Le 1er décembre, le quartier-général de l'empereur était à Saint-Augustin, et le 2 le duc d'Istrie avec la cavalerie est venu couronner les hauteurs de Madrid. Le 2 à midi Sa Majesté arriva de sa personne. Le maréchal duc d'Istrie envoya sommer la ville où s'était formée une junte militaire.

« Prendre Madrid d'assaut pouvait être une opération militaire de peu de difficulté; mais amener cette grande ville à se soumettre en employant tour à tour la force et la persuasion, et en arrachant les propriétaires et les véritables hommes de bien à l'oppression sous laquelle ils gémissaient, c'est là ce qui était difficile. Tous les efforts de l'Empereur dans ces deux journées n'eurent pas d'autre but.

« Dans la journée du 2 décembre l'Empereur ordonna au général de brigade Maison de s'emparer des faubourgs, et chargea le général de division Lauriston de protéger cette occupation par le feu de quatre pièces d'artillerie de la garde. Les voltigeurs du seizième régiment s'emparèrent des maisons et notamment d'un grand cimetière.... » Les attaques furent conduites avec la plus grande activité.

Dans la matinée du 3 le palais du Retiro, les postes importants de l'Observatoire, de la manufacture de porcelaine, de la grande caserne, de l'hôtel de Medina-Celi, et tous les débouchés qui avaient été mis en état de défense, étaient emportés par les troupes françaises.

« On se serait difficilement peint le désordre qui régnait dans Madrid, ajoute le *Bulletin*, si un grand nombre de prisonniers, arrivant successivement, n'avaient rendu compte des scènes épouvantables et de tout genre dont cette capitale offrait le spectacle.

« A cinq heures le général Morla, l'un des membres de la junte militaire, et Don Bernardo Yriarte, envoyés de la ville, se rendirent dans la tente de S. A. S. le major général et demandèrent la journée du 4 pour faire entendre raison au peuple. Le Prince major général les présenta à Sa Majesté l'Empereur et Roi, qui à la fin de son allocution leur dit : « Retournez à Madrid; je vous donne jusqu'à demain six heures du matin. Revenez alors, si vous n'avez à me parler du peuple que pour m'apprendre qu'il s'est soumis; sinon vous et vos troupes, vous serez tous passés par les armes. »

(*Treizième et quatorzième Bulletins de l'Espagne.*)



N° 860.
(Série VII, Section 3.)



Napoleon reçoit aux [illegible] apporter la soumission aux [illegible]



L'ARMÉE FRANÇAISE

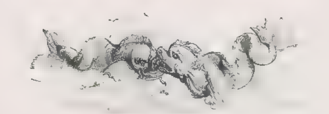
TRAVERSE LES DÉFILÉS DU GUADARRAMA

22 AU 24 DÉCEMBRE 1808.

Peint par TAUNAY, gravé par HUOT.

Dans les premiers jours du mois de décembre, rapporte le *vingt-unième Bulletin de l'armée d'Espagne*, on apprit que les colonnes de l'armée anglaise étaient en retraite et se dirigeaient vers la Corogne, où elles devaient se rembarquer. De nouvelles informations firent ensuite connaître qu'elles s'étaient arrêtées, et que le 16 elles étaient parties de Salamanque pour entrer en campagne. Dès le 15, la cavalerie légère avait paru à Valladolid; toute l'armée anglaise passa le Duero et arriva le 23 devant le duc de Dalmatie à Saldagna.

Aussitôt que l'Empereur en fut instruit à Madrid, il quitta cette capitale le 22 décembre pour marcher contre les Anglais afin de leur couper la retraite et se porter sur leur derrière. Le quartier-général était le 23 à Villa-Castin, le 25 à Tordesillas et le 27 à Medina de Rio-Secco. Mais quelque diligence que fissent les troupes françaises, le passage de la montagne du Guadarrama, qui était couverte de neige, les pluies continuelles et le débordement des torrents retardèrent leur marche de deux jours.



Ornement tiré des galeries de l'Empire (combat d'Anghiari), dessiné par RAYNAUD, gravé par GOWLAND.



NAPOLÉON A ASTORGA,

JANVIER 1809

Peint par HYPP. LECOMTE, gravé par SAM. CHOLET.

Depuis l'arrivée de l'Empereur au quartier-général d'Astorga, les troupes françaises avaient eu plusieurs engagements avec l'armée anglo-espagnole qui se retirait du côté de la Corogne.

« L'Empereur, dit le *vingt-quatrième Bulletin de l'armée d'Espagne*, est arrivé à Astorga le 1er janvier.

« La route de Benavente à Astorga est couverte de chevaux anglais morts, de voitures, d'équipages, de caissons d'artillerie et de munitions de guerre. On a trouvé à Astorga des magasins de draps, de couvertures et d'outils de pionniers.

« L'Empereur a chargé le duc de Dalmatie de la mission glorieuse de poursuivre les Anglais jusqu'au lieu de leur embarquement.

« Il y a deux routes d'Astorga à Villa-Franca. Les Anglais passaient par celle de droite, les Espagnols suivaient celle de gauche; ils marchaient sans ordre. Ils ont été coupés et cernés par les chasseurs hanovriens. Un général de brigade et une division entière, officiers et soldats, ont mis bas les armes; on lui a pris ses équipages, dix drapeaux et six pièces de canon.

« Depuis le 27, nous avons déjà fait à l'ennemi plus de dix mille prisonniers, parmi lesquels sont quinze cents Anglais. Nous lui avons pris plus de quatre cents voitures de bagages et de munitions, quinze voitures de fusils, ses magasins et ses hôpitaux de Benavente, d'Astorga et de Bembibre. Dans ce dernier endroit, le magasin à poudre qu'il avait établi dans une église a sauté.

« Sa Majesté a ordonné de traiter les prisonniers anglais avec les égards dus à des soldats qui, dans toutes les circonstances, ont manifesté des idées libérales et des sentiments d'honneur. Informée que dans les lieux où les prisonniers sont rassemblés, et où se trouvent dix Espagnols contre un Anglais, les Espagnols maltraitent les Anglais et les dépouillent, elle a ordonné de séparer les uns des autres, et elle a prescrit pour les Anglais un traitement tout particulier. »

(*Vingt-cinquième Bulletin de l'armée d'Espagne.*)



Ornement dessiné par RAYNAUD, gravé par BUDZILOWICZ.



Napoléon à Astorga, Janvier 1809.

L'Empereur se fait présenter les prisonniers anglais et ordonne de les traiter avec des soins particuliers.



COMBAT DE LA COROGNE,

16 JANVIER 1809

Peint par H. Lecomte, gravé par Aubert.

En conséquence des ordres qu'il avait reçus de l'Empereur, le duc de Dalmatie marchait à la poursuite de l'armée anglaise qui se dirigeait sur le Ferrol et la Corogne.

« Le 12 janvier (*Trentième Bulletin de l'armée d'Espagne*) il partit de Betanzos... Le 15 au matin les divisions Merle et Mermet occupèrent les hauteurs de Villaboa, où se trouvait l'avant-garde ennemie, qui fut attaquée et culbutée.

« Notre droite fut appuyée au point d'intersection de la route de la Corogne à Lugo et de la Corogne à Sant-Yago; elle était placée en arrière du village d'Elvina. L'ennemi occupait en face de très belles hauteurs.

« Le reste de la journée du 15 fut employé à placer une batterie de douze pièces de canon, et ce ne fut que le 16, à trois heures après midi, que le duc de Dalmatie donna l'ordre de l'attaque. On se battit jusqu'au soir. Les Anglais, reprend le *Bulletin*, ayant été abordés franchement par la première brigade de la division Mermet, furent repoussés du village d'Elvina et se retirèrent dans les jardins qui sont autour de la Corogne. La nuit devenant très obscure, on fut obligé de suspendre l'attaque. L'ennemi en a profité pour s'embarquer; sa perte a été immense; deux batteries de notre artillerie l'ont foudroyé pendant la durée du combat. On a compté sur le champ de bataille plus de huit cents cadavres anglais, parmi lesquels on a trouvé le corps du général Hamilton et ceux de deux autres officiers généraux dont on ignore les noms. Nous avons pris vingt officiers, trois cents soldats et quatre pièces de canon. Les Anglais ont laissé plus de quinze cents chevaux qu'ils avaient tués. Notre perte s'élève à cent hommes tués; on ne compte pas plus de cent cinquante blessés.

« Nous n'avons eu qu'environ six mille hommes d'engagés pendant le combat. »

Le bulletin suivant ajoute : « Les régiments anglais portant les numéros quarante-deux, cinquante et cinquante-deux ont été entièrement détruits au combat du 16 près la Corogne. Il ne s'est pas embarqué soixante hommes de chacun de ces corps. Le général en chef Moore a été tué en voulant charger à la tête de cette brigade. »

(*Trente-unième Bulletin de l'armée d'Espagne.*)



Ornement tiré de la Chambre à coucher de Louis XV, dessiné par Massard, gravé par Lacoste père et fils aîné.



Combat de la Corogne



BATAILLE D'OPORTO,

29 MARS 1809

Peint par BEAUME, gravé par AUBERT.

Après le combat de la Corogne, le maréchal Soult se vit bientôt maître de cette province et de toute cette partie du nord de l'Espagne; il se dirigea ensuite sur le Portugal, et, après avoir passé le Minho, il marcha sur Oporto. Le 27 mars il était devant cette ville. « Quand il fut arrivé devant la place, le 28, et qu'il vit l'étendue et la faiblesse des ouvrages, il demanda de nouveau au prélat (l'évêque d'Oporto, qui commandait dans la ville) qu'il épargnât à cette cité grande et commerçante les horreurs d'un siége. Le prisonnier qu'on envoya porter ce message n'évita la mort qu'en prétendant que Soult faisait offrir de rendre son armée...

« La négociation étant rompue, Soult fit ses dispositions pour attaquer dès le lendemain. Le combat s'engagea sur les ailes... Les Français chargèrent avec impétuosité, pénétrèrent au-delà des retranchements et s'emparèrent de deux forts principaux, où ils entrèrent par les embrasures, tuant ou dispersant tout ce qu'ils y trouvèrent.

« La victoire était certaine... mais le combat se continuait dans Oporto. Les deux bataillons que le maréchal avait fait marcher sur la ville avaient brisé les barricades qui étaient à l'entrée des rues et étaient arrivés au pont en combattant toujours. Alors tous les désastres possibles, toutes les horreurs de la guerre s'accumulèrent en une heure sur cette malheureuse ville.

« Plus de quatre mille personnes de tout sexe et de tout âge s'enfuirent dans le plus grand tumulte et comme éperdues vers le pont, qu'elles s'efforçaient inutilement de traverser, tant l'affluence était grande. Les batteries de la rive opposée ouvrirent leur feu quand les Français parurent, et, au même instant, un détachement de cavalerie portugaise qui fuyait traversa au grand galop cette foule épouvantée et se fraya un chemin sanglant jusqu'au fleuve. Les barques encombrées ne purent soutenir le poids des nouveaux arrivants, et bientôt toute cette partie du fleuve fut couverte de cadavres sur lesquels venait échouer tout ce qui tentait encore le passage.

« Les premiers Français qui arrivèrent oublièrent à cet affreux spectacle et le combat et les ennemis; ils ne virent que des malheureux qu'il fallait sauver...

« On dit que dix mille Portugais périrent dans ce jour malheureux; la perte des Français n'excéda pas cinq cents hommes. »

(*Hist. des guerres de la Péninsule*, *de* 1807 *à* 1814, par le lieut.-col. Napier, t. III, p. 247 à 252.)

On lit dans le *Moniteur* du 29 juin 1809 :

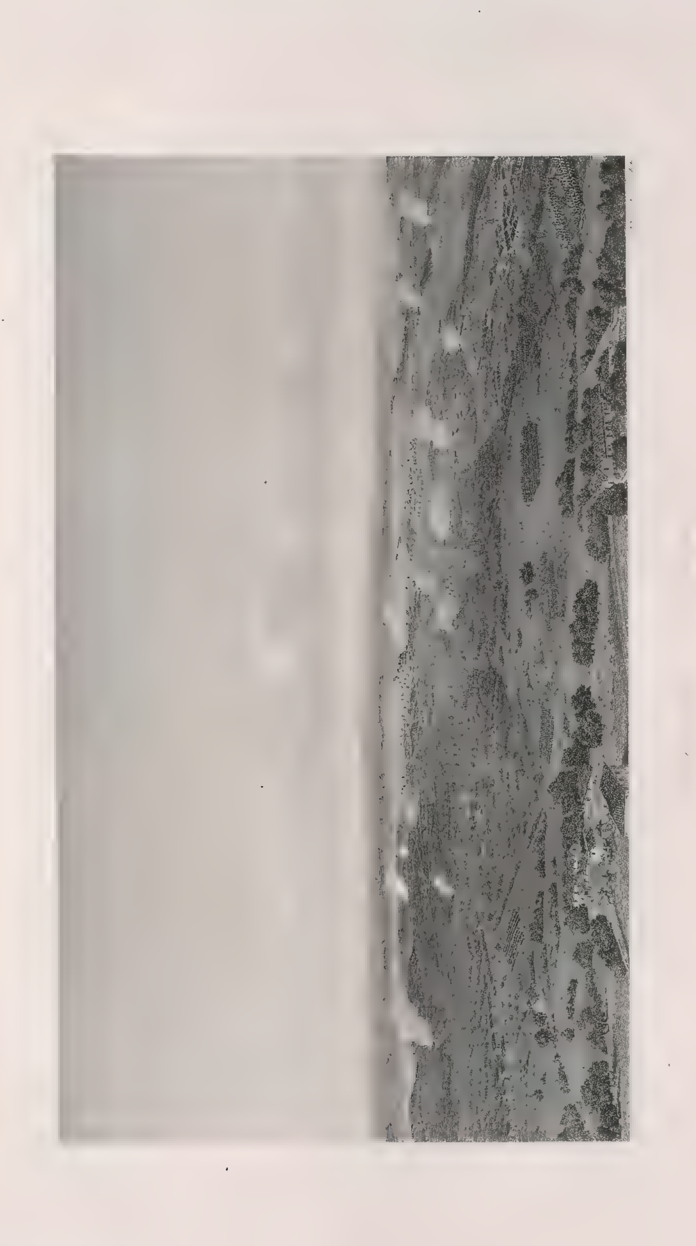
« Le 29 mars, le duc de Dalmatie livra une bataille aussi glorieuse que mémorable, et dans laquelle l'ardeur des troupes françaises fut extrême. Plus de dix mille hommes furent tués ou pris, et l'ennemi perdit non-seulement toute l'artillerie qu'il avait en position, mais toute celle qui était attelée. Cette journée mit à la disposition du deuxième corps plus de deux cents pièces de canon. »

N° 870.
(Série VII, Section 3.)



Bataille d'Eylau





[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

COMBAT DE TANN

(BAVIÈRE)

19 AVRIL 1809.

Aquarelle de SIMÉON FORT, gravure de CHAVANE.

Le premier Bulletin de la campagne de 1809 en Allemagne rapporte :

« L'armée autrichienne a passé l'Inn le 9 avril. Par là les hostilités ont commencé. Voici quelle était la position des corps français et alliés :

« Le corps du duc d'Auerstaedt à Ratisbonne;

« Le corps du duc de Rivoli à Ulm;

« Le corps du général Oudinot à Augsbourg;

« Le quartier-général à Strasbourg.

« Les trois divisions bavaroises sous les ordres du duc de Dantzick placées : la première, commandée par le Prince-Royal, à Munich; la deuxième, commandée par le général Deroy, à Landshut; et la troisième, commandée par le général de Wrede, à Straubing;

« La division wurtembergeoise à Heidenheim;

« Les troupes saxonnes campées sous les murs de Dresde;

« Le corps du duché de Varsovie, commandé par le prince Poniatowsky, sous Varsovie. »

L'Empereur apprit par le télégraphe, dans la soirée du 12 avril, le passage de l'Inn par l'armée autrichienne; il partit de Paris un instant après. Le 16 il était à Louisbourg, le 17 à Donawerth, et le 18 à Ingolstadt, où il établit son quartier-général.

Les troupes autrichiennes se dirigèrent sur Ratisbonne en débouchant par Landshut. Le duc d'Auerstaedt reçut l'ordre de quitter Ratisbonne le 19 et de se rapprocher d'Ingolstadt en se portant sur Neustadt.

Il se mit en marche à la pointe du jour sur deux colonnes; les divisions Morand et Gudin formaient sa droite; les divisions Saint-Hilaire et Friant formaient sa gauche. Le général Saint-Hilaire, arrivé au village de Peissing (sur les hauteurs de Busch, en avant de Tann), rencontra le corps autrichien de Hohenzollern, accompagné par la réserve des grenadiers et par le corps de Rosenberg. Le général Saint-Hilaire, quoique inférieur en nombre, soutenu par le général Friant, n'hésita pas à charger; « il attaqua les troupes autrichiennes, enleva ses positions, tua une grande quantité de monde et fit six à sept cents prisonniers. »

(*Campagne d'Autriche, premier Bulletin.*)



Ornement tiré du bosquet des Dômes, dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE père et fils aîné.



Combat de [illegible]

[illegible]

NAPOLÉON

HARANGUE LES TROUPES BAVAROISES ET WURTEMBERGEOISES

A ABENSBERG,

20 AVRIL 1809.

Peint par DEBRET, gravé par J.-M. FONTAINE.

Le 20 l'Empereur se porta à Abensberg, où il se trouva bientôt en présence des troupes autrichiennes. Il y rencontra le corps des Bavarois et des Wurtembergeois, et voulut combattre à leur tête.

Il fit réunir en cercle les officiers de ces deux armées (on distinguait au milieu d'eux le général de Wrede, le comte Deroy, etc.) et leur parla longtemps. Le prince royal de Bavière traduisait en allemand le discours de l'Empereur, qui fut ensuite répété aux compagnies par les capitaines.

« Après son discours l'Empereur donna le signal du combat et mesura les manœuvres sur le caractère particulier de ses troupes. Le général de Wrede, officier bavarois d'un grand mérite, placé au-devant du pont de Siegenburg, attaqua une division autrichienne qui lui était opposée. Le général Vandamme, qui commandait les Wurtembergeois, la déborda sur son flanc droit. Le duc de Dantzick, avec la division du prince royal et celle du général Deroy, marcha sur le village de Renhausen pour arriver sur la grand'route d'Abensberg à Landshut. Le duc de Montebello, avec ses deux divisions françaises, força l'extrême gauche, culbuta tout ce qui était devant lui, et se porta sur Rohr et Rothemburg. Sur tous les points la canonnade était engagée avec succès... Huit drapeaux, douze pièces de canon, dix-huit mille prisonniers furent le résultat de la bataille d'Abensberg. »

(*Campagne d'Autriche*, premier bulletin.)



Tiré du maître-autel de la Chapelle, dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE.



Napoléon harangue les troupes bavaroises et wurtembergeoises à Abensberg,

BATAILLE D'ECKMUHL,

22 AVRIL 1809.

Aquarelle par SIMÉON FORT, gravé par SKELTON.

La bataille d'Abensberg ayant découvert le flanc de l'armée autrichienne et tous les magasins de l'ennemi, le 21 l'Empereur, dès la pointe du jour, marcha sur Landshut, qui, après un vif combat soutenu par le général de division Mouton et par le duc de Rivoli, tomba en notre pouvoir; trente pièces de canon, neuf mille prisonniers, six cents caissons, etc., furent le fruit de cette journée.

« Le 22, à 2 deux heures après-midi, l'Empereur arriva vis-à-vis Eckmühl, où les quatre corps de l'armée autrichienne formant 110,000 hommes, étaient en position sous le commandement de l'archiduc Charles. Le duc de Montebello déborda l'ennemi par la gauche avec la division Gudin. Au premier signal, les ducs d'Auerstaedt et de Dantzick et la division de cavalerie légère du général Montbrun débouchèrent. On vit alors un des plus beaux spectacles qu'ait offerts la guerre : cent dix mille ennemis attaqués sur tous les points, tournés par leur gauche et successivement dépostés de toutes leurs positions. Le détail des événements militaires serait trop long : il suffit de dire que l'ennemi a perdu la plus grande partie de ses canons et un grand nombre de prisonniers, que le 10e d'infanterie légère de la division Saint-Hilaire se couvrit de gloire, et que les Autrichiens, débusqués du bois qui couvre Ratisbonne, furent jetés dans la plaine et coupés par la cavalerie. Le sénateur, général de division Demont, eut un cheval tué sous lui. La cavalerie autrichienne, forte et nombreuse, se présenta pour protéger la retraite de son infanterie; la division Saint-Sulpice sur la droite, la division Nansouty sur la gauche, l'abordèrent; la ligne de hussards et de cuirassiers ennemis fut repoussée. Plus de 300 cuirassiers autrichiens furent faits prisonniers. La nuit commençait, nos cuirassiers continuèrent leur marche sur Ratisbonne....

« Les blessés, la plus grande partie de l'artillerie, quinze drapeaux et vingt mille prisonniers sont tombés en notre pouvoir. ».

(*Campagne d'Autriche, premier Bulletin.*)



Dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE.

N° 876.
(Série VII, Section 3.)



COMBAT ET PRISE DE RATISBONNE.

23 Avril 1809.

Peint par THEVENIN, gravé par ADAM.

« Le 23, à la pointe du jour, on s'avança sur Ratisbonne. L'avant-garde, formée par la division Gudin, et par les cuirassiers des divisions Nansouty et Saint-Sulpice, ne tarda pas à rencontrer la cavalerie autrichienne en avant de la ville. Trois charges successives s'engagèrent, toutes furent à notre avantage : huit mille hommes de cavalerie autrichienne repassèrent le Danube.

» L'artillerie arriva ; on mit en batterie des pièces de douze, on reconnut une issue par laquelle, au moyen d'une échelle, on pouvait descendre dans le fossé et remonter ensuite par une brèche faite à la muraille.

» Le duc de Montebello fit passer par cette ouverture un bataillon qui gagna une poterne et l'ouvrit : on s'introduisit alors dans la ville. Le duc de Montebello, qui avait désigné le lieu du passage, a fait porter les échelles par ses aides-de-camp ; tout ce qui fit résistance fut sabré : le nombre des prisonniers passa huit mille. Cette malheureuse ville a beaucoup souffert : le feu y a été une partie de la nuit ; mais par les soins du général Morand et de sa division, on parvint à l'éteindre. »

(Campagne d'Autriche, premier Bulletin.)

NAPOLÉON BLESSÉ DEVANT RATISBONNE.

23 Avril 1809

Peint par GAUTHEROT.



Dessiné par GIRARDET, gravé par LACOSTE.

On lit dans *le deuxième Bulletin* :

« On a fait courir le bruit que l'Empereur avait eu la jambe cassée ; le fait est qu'une balle morte a effleuré le talon de la botte de Sa Majesté. Napoléon fut pansé sur le champ de bataille en avant de Ratisbonne, par le docteur Ivan, chirurgien-major des grenadiers de la garde impériale. »

Nos 879, 881.
(Série VII, Section 3.)



Combat et Prise de Ratisbonne,

23 Avril 1809

COMBAT D'EBERSBERG,

3 MAI 1809.

Peint par SIMÉON FORT, gravé par CHAVANE.



Après l'occupation de Ratisbonne les troupes françaises ne tardèrent pas à entrer dans la Haute-Autriche. Le quartier-général fut successivement transporté à Mulhdorf, Burghausen et Braunau. Le 2 mai l'Empereur était à Ried.

Le duc de Rivoli continuait sa marche et arrivait le 3 à Lintz. Un corps de troupes autrichien, fort de trente-cinq mille hommes, était en avant de la Traun; menacé d'être tourné par le duc de Montebello, il se porta sur Ebersberg pour y passer la rivière.

« Le 3 le duc d'Istrie et le général Oudinot se dirigèrent sur Ebersberg et firent leur jonction avec le duc de Rivoli; ils rencontrèrent en avant d'Ebersberg l'arrière-garde des Autrichiens.... » Le général Claparède s'engagea sur le pont à la tête des tirailleurs du Pô et des tirailleurs corses, et déboucha sur la ville, où il trouva trente mille Autrichiens occupant une superbe position. Le maréchal duc d'Istrie passait le pont avec sa cavalerie pour soutenir la division, et le duc de Rivoli ordonnait d'appuyer son avant-garde par le corps d'armée. Les troupes autrichiennes étaient perdues sans ressources. Dans cet extrême danger elles mirent le feu à la ville, qui est construite en bois. Le feu s'étendit en un instant partout; le pont fut bientôt encombré, et l'incendie gagna même jusqu'aux premières travées qu'on fut obligé de couper pour le conserver. Cavalerie, infanterie, rien ne put déboucher, et la division Claparède seule, et n'ayant que quatre pièces de canon, lutta pendant trois heures contre trente mille hommes.

« L'ennemi voyant que cette division était sans communication avança trois fois sur elle et fut toujours arrêté et reçu par les baïonnettes. Enfin, après un travail de trois heures, on parvint à détourner les flammes et à ouvrir un passage.

« Cette division, qui fait partie des grenadiers d'Oudinot, s'est couverte de gloire; elle a eu trois cents hommes tués et six cents blessés. L'intrépidité des tirailleurs du Pô et des tirailleurs corses a fixé l'attention de toute l'armée. »

(*Campagne d'Autriche, cinquième bulletin.*)

Ornement tiré du vestibule de la Chapelle, dessiné par RAYNAUD, gravé par BRÉVAL.



Combat d'Ebersberg

3 Mai 1809





ATTAQUE DE VIENNE

(NUIT DU 11 AU 12 MAI 1809)

Le 10 mai, à neuf heures du matin, l'Empereur parut aux portes de Vienne avec le corps du maréchal duc de Montebello. Le bruit était général dans le pays que tous les retranchements qui environnent la capitale étaient armés, qu'on avait construit des redoutes, qu'on travaillait à des camps retranchés, et que la ville était résolue à se défendre.

Le général Conroux traversa les faubourgs, et le général Tharreau se rendit sur l'esplanade qui les sépare de la cité. Au moment où il débouchait, il fut reçu par une fusillade et par des coups de canon, et légèrement blessé. À neuf heures du soir, une batterie de vingt obusiers, construite par les généraux Bertrand et Navelet, à cent toises de la place, commença le bombardement; dix-huit cents obus furent lancés en moins de quatre heures, et bientôt toute la ville parut en flammes...

La ville ayant été évacuée pendant la nuit, le général O'Reilly, qui se trouvait investi du commandement de la place après le départ des troupes autrichiennes, fit prévenir les avant-postes français qu'on allait cesser le feu et qu'une députation se rendait auprès de l'Empereur.

La capitulation fut signée dans la soirée, et le 13, à six heures du matin, les grenadiers d'Oudinot ont pris possession de la ville.

PASSAGE DU TAGLIAMENTO

(11 MAI 1809)

Peint par MM. Jean Alaux et Ricaud.

En déclarant la guerre à Napoléon, l'empereur d'Autriche avait commencé les hostilités sur tous les points où ses frontières touchaient à celles de l'empire français, et pendant que ses troupes passaient l'Inn et envahissaient la Bavière, une autre armée descendait des montagnes du Tyrol et envahissait les anciens États de la république vénitienne, cédés à la France par les derniers traités. Mais le vice-roi, commandant en chef de l'armée d'Italie, eut bientôt réuni ses troupes et marché au-devant des Autrichiens. Le 16 avril, on se battait déjà entre Pordedone et Sacile. Les villes de Vicence, Trévise, Padoue, dont l'armée autrichienne s'était emparée, ne tardèrent pas à être reprises. On passa la Piave le 8 mai, et le quartier général de l'armée d'Italie était le 9 à Conegliano. De là le prince vice-roi marcha sur le Tagliamento.

Le 11 toute l'armée a passé le Tagliamento; elle a joint les troupes autrichiennes vers trois heures de l'après-midi à Saint-Daniel. Le général Giulay occupait les hauteurs avec plusieurs régiments d'infanterie, plusieurs escadrons de cavalerie et cinq pièces d'artillerie.

La position ayant été aussitôt attaquée, les Autrichiens furent repoussés sur tous les points. A minuit notre avant-garde avait pris position sur la Ledra. Ils ont perdu au combat de Saint-Daniel deux pièces de canon, six cents hommes tués ou blessés; le drapeau et quinze cents hommes du régiment de Rieski ont été pris. Nous avons eu deux cents hommes tués ou blessés.









BATAILLE D'ESSLING,

22 MAI 1809

Aquarelle de PASQUIERI, gravure de SKELTON

« Vis-à-vis Ebersdorf le Danube est divisé en trois bras séparés par deux îles. De la rive droite à la première île il y a deux cent quarante toises; cette île a à peu près mille toises de tour. De cette île à la grande île, où est le principal courant, le canal est de cent vingt toises. La grande île, appelée In-der-Lobau, a sept mille toises de tour, et le canal qui la sépare du continent a soixante-dix toises. Les premiers villages que l'on rencontre ensuite sont Gross-Aspern, Essling et Enzersdorf. Le passage d'une rivière comme le Danube, devant un ennemi connaissant parfaitement les localités et ayant les habitants pour lui, est une des plus grandes opérations de guerre qu'il soit possible de concevoir.

« Le pont de la rive droite à la première île et celui de la première île à celle de In-der-Lobau ont été faits dans la journée du 19, et dès le 18 la division Molitor avait été jetée par des bateaux à rames dans la grande île.

« Le 20 l'Empereur passa dans cette île, et fit établir un pont sur le dernier bras, entre Gross-Aspern et Essling. Ce bras n'ayant que soixante-dix toises, le pont n'exigea que quinze pontons et fut jeté en trois heures par le colonel d'artillerie Aubry.

« Le 21 l'Empereur, accompagné du prince de Neufchâtel et des maréchaux ducs de Rivoli et de Montebello, reconnut la position de la rive gauche, et établit son champ de bataille, la droite au village d'Essling et la gauche à celui de Gross-Aspern, qui furent sur-le-champ occupés, Gross-Aspern par le duc de Rivoli, Essling par le duc de Montebello. Ils furent aussitôt attaqués dans ces positions par l'armée autrichienne : on se battit jusqu'à la fin de la journée.

« Le lendemain 22, à quatre heures du matin, les attaques furent renouvelées. Le général de division Boudet, placé au village d'Essling, était chargé de défendre ce poste important.

« Voyant que l'ennemi occupait un grand espace de la droite à la gauche, on conçut le projet de le percer par le centre. Le duc de Montebello se mit à la tête de l'attaque, ayant le général Oudinot à la gauche, la division Saint-Hilaire au centre et la division Boudet à la droite. Le centre de l'armée autrichienne fut repoussé et obligé de se retirer. C'en était fait de l'armée autrichienne, reprend le *Bulletin*, lorsque, à sept heures du matin, un aide-de-camp vint annoncer à l'Empereur que la crue subite du Danube ayant mis à flot un grand nombre de gros arbres et de radeaux, coupés et jetés sur les rives, dans les événements qui ont eu lieu lors de la prise de Vienne, les ponts qui communiquaient de la rive droite à la petite île, et de celle-ci à l'île de In-der-Lobau, venaient d'être rompus. Tous les parcs qui défilaient se trouvèrent retenus sur la rive droite par la rupture des ponts, ainsi qu'une partie de notre grosse cavalerie et le corps entier du maréchal duc d'Auerstaedt. Ce terrible contre-temps décida l'Empereur à arrêter le mouvement en avant. Il ordonna au duc de Montebello de garder le champ de bataille qui avait été reconnu et de prendre position, la gauche appuyée à un rideau qui couvrit le duc de Rivoli, et la droite à Essling.

« Les cartouches à canon et d'infanterie, que portait notre parc de réserve, ne pouvaient plus passer. L'armée autrichienne faisait son mouvement de retraite lorsqu'elle apprit que nos ponts étaient rompus. Le ralentissement de notre feu et le mouvement concentré que faisait notre armée

ne lui laissaient aucun doute sur cet événement imprévu. Tous ses canons et ses équipages d'artillerie, qui étaient en retraite, se représentèrent sur la ligne, et depuis neuf heures du matin jusqu'à sept heures du soir il fit des efforts inouïs, secondé par le feu de deux cents pièces de canon, pour culbuter l'armée française.

« Les troupes autrichiennes ont tiré quarante mille coups de canon, tandis que, privés de nos parcs de réserve, nous étions dans la nécessité de ménager nos munitions pour quelques circonstances imprévues.

« Le soir elles reprirent les anciennes positions qu'elles avaient quittées pour l'attaque, et nous restâmes maîtres du champ de bataille. »

Le *Bulletin* rapporte que la perte de l'armée autrichienne à la bataille d'Essling fut immense, et qu'on évaluait à douze mille le nombre des morts qu'elle laissa sur le champ de bataille.

« Selon le rapport des prisonniers, il y a eu vingt-trois généraux et soixante officiers supérieurs tués ou blessés. Le feld-maréchal lieutenant Weber, quinze cents hommes et quatre drapeaux sont restés en notre pouvoir.

« La perte de notre côté a été considérable : nous avons eu onze cents tués et trois mille blessés. Le duc de Montebello a eu la cuisse emportée par un boulet, le **22**, sur les six heures du soir, l'amputation a été faite; au premier moment on le crut mort : transporté sur un brancard auprès de l'Empereur, ses adieux furent touchants. Au milieu des sollicitudes de cette journée, l'Empereur se livra à la tendre amitié qu'il porte depuis tant d'années à ce brave compagnon d'armes. Quelques larmes coulèrent de ses yeux, et se tournant vers ceux qui l'environnaient : « Il fallait, dit-il, que dans cette journée mon cœur fût frappé par un coup aussi sensible, pour que je pusse m'abandonner à d'autres soins qu'à ceux de mon armée. » Le duc de Montebello avait perdu connaissance : la présence de l'Empereur le fit revenir; il se jeta à son cou en lui disant : « Dans une heure vous aurez perdu celui qui meurt avec la gloire et la conviction d'avoir été et d'être votre meilleur ami. »

(*Campagne d'Autriche, dixième Bulletin.*)



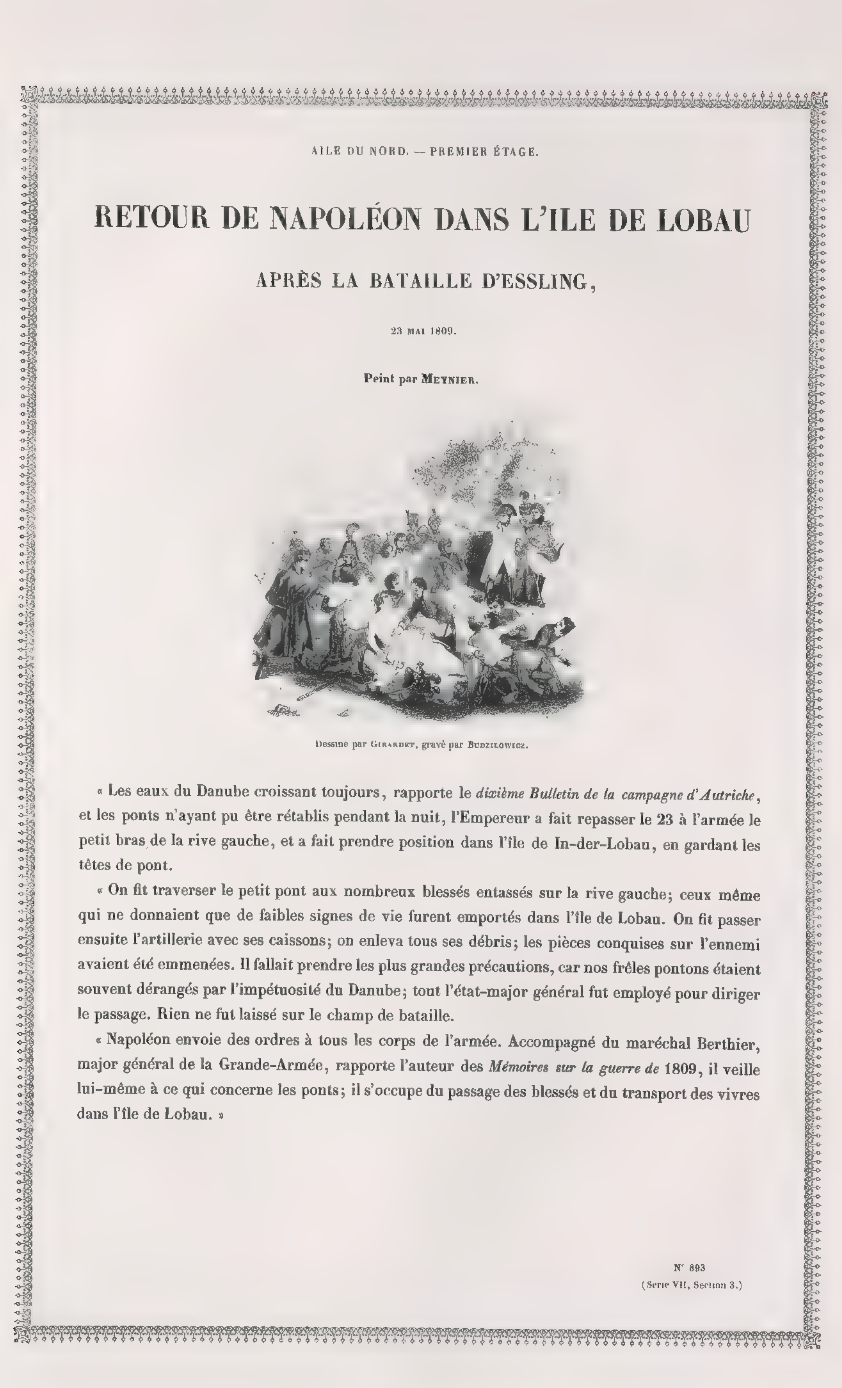
Dessiné par Girardet, gravé par Lacoste.

RETOUR DE NAPOLÉON DANS L'ILE DE LOBAU

APRÈS LA BATAILLE D'ESSLING,

23 MAI 1809.

Peint par **Meynier.**



Dessiné par Girardet, gravé par Budzilowicz.

« Les eaux du Danube croissant toujours, rapporte le *dixième Bulletin de la campagne d'Autriche*, et les ponts n'ayant pu être rétablis pendant la nuit, l'Empereur a fait repasser le 23 à l'armée le petit bras de la rive gauche, et a fait prendre position dans l'île de In-der-Lobau, en gardant les têtes de pont.

« On fit traverser le petit pont aux nombreux blessés entassés sur la rive gauche; ceux même qui ne donnaient que de faibles signes de vie furent emportés dans l'île de Lobau. On fit passer ensuite l'artillerie avec ses caissons; on enleva tous ses débris; les pièces conquises sur l'ennemi avaient été emmenées. Il fallait prendre les plus grandes précautions, car nos frêles pontons étaient souvent dérangés par l'impétuosité du Danube; tout l'état-major général fut employé pour diriger le passage. Rien ne fut laissé sur le champ de bataille.

« Napoléon envoie des ordres à tous les corps de l'armée. Accompagné du maréchal Berthier, major général de la Grande-Armée, rapporte l'auteur des *Mémoires sur la guerre de* 1809, il veille lui-même à ce qui concerne les ponts; il s'occupe du passage des blessés et du transport des vivres dans l'île de Lobau. »

COMBAT DE MAUTERN

(EN STYRIE)

25 MAI 1809

Peint par H. LECOMTE, gravé par OUTHWAITE.

Lorsque l'armée d'Italie marchait sur Knittelfeld, le prince vice-roi fut informé qu'une partie des troupes autrichiennes, sous les ordres du général Iellachich repoussé de l'Allemagne, venait de se rallier à plusieurs bataillons de l'intérieur, et que le général autrichien se dirigeait sur Léoben avec sa colonne, forte de sept à huit mille hommes. Une des divisions de l'armée d'Italie, commandée par le général Serras, eut aussitôt ordre de forcer de marches pour le prévenir.

Le 25 au matin l'avant-garde française rencontra les troupes du général Iellachich qui débouchaient par la route de Mautern. Les troupes autrichiennes s'étaient établies sur la position avantageuse de Saint-Michel.

« La droite appuyée à des montagnes escarpées, la gauche à la Muer, et le centre occupant un plateau d'un accès difficile...

« Vers deux heures l'attaque commença sur toute la ligne; les troupes autrichiennes furent partout repoussées. Le plateau fut emporté, et la cavalerie acheva la défaite. Huit cents Autrichiens sont restés sur le champ de bataille, douze cents ont été blessés; quatre mille deux cents, dont soixante-dix officiers, ont été faits prisonniers; on a pris deux pièces de canon et un drapeau...

« Le général Serras est entré à six heures du soir à Léoben, où il a encore pris six cents hommes. » Nous avons eu cinq cents hommes hors de combat.

Le lendemain 26, à midi, l'armée d'Italie est arrivée à Bruck, où elle a fait sa jonction avec les troupes venant d'Illyrie, sous les ordres du général comte de Lauriston, et avec l'armée d'Allemagne.

(*Campagne d'Autriche*, treizième bulletin.)



Ornement tiré du Salon de Repos du Roi, dessiné par GIRARDET, gravé par LACOSTE jeune.



Combat de [illegible]

BATAILLE DE RAAB,

14 JUIN 1809.

Peint par HIPP. LECOMTE, gravé par BRUNELIÈRE.

Le *dix-neuxième Bulletin de la Grande-Armée* rapporte : « L'anniversaire de la bataille de Marengo a été célébré par la victoire de Raab, que la droite de l'armée, commandée par le vice-Roi, a remportée sur les corps de l'armée autrichienne.

« Le 14, à onze heures du matin, le vice-Roi range son armée en bataille, et avec trente-cinq mille hommes en attaque cinquante mille. L'ardeur de nos troupes est encore augmentée par le souvenir de la victoire mémorable qui a consacré cette journée.

« A deux heures après midi, la canonnade s'engagea. A trois heures, le premier, le second et le troisième échelons en vinrent aux mains. La fusillade devint vive, la première ligne autrichienne fut culbutée; mais la seconde ligne arrêta un instant l'impétuosité de notre premier échelon qui fut aussitôt renforcé, et la culbuta. Alors la réserve autrichienne se présenta; le vice-Roi, qui suivait tous les mouvements de l'ennemi, marcha de son côté, avec sa réserve : la belle position des Autrichiens fut enlevée, et à quatre heures la victoire était décidée.

« L'armée autrichienne en pleine retraite se serait difficilement ralliée, si un défilé ne s'était opposé aux mouvements de notre cavalerie. Trois mille hommes faits prisonniers, six pièces de canon et quatre drapeaux sont les trophées de cette journée. Trois mille Autrichiens sont restés sur le champ de bataille; notre perte s'est élevée à neuf cents hommes tués ou blessés. »

(*Campagne d'Autriche, dix-neuvième Bulletin.*)

Après la bataille de Raab, le prince vice-Roi avait dirigé le général comte de Lauriston sur la ville de Raab. « Cette ville, dit le *vingt-deuxième Bulletin*, est une excellente position au centre de la Hongrie. Son enceinte est bastionnée, ses fossés sont pleins d'eau, et une inondation en couvre une partie; elle est située au confluent de trois rivières.

« Le général comte de Lauriston continue le siége de Raab avec la plus grande activité. La ville brûle déjà depuis vingt-quatre heures. »

La place a capitulé, ajoute le *Bulletin*. « Sa garnison, forte de dix-huit cents hommes, était insuffisante. On comptait y laisser cinq mille hommes; mais par la bataille de Raab l'armée autrichienne a été séparée de la place. La ville a souffert huit jours d'un bombardement qui a détruit ses plus beaux édifices... etc. etc. »

(*Campagne d'Autriche, vingt-deuxième Bulletin.*)



N° 895.
(Série VII, Section 3.)





Bivouac de Napoléon
sur le champ de bataille de Wagram, nuit du 5 au 6 juillet 1809

BIVOUAC DE NAPOLÉON

SUR LE CHAMP DE BATAILLE DE WAGRAM,

NUIT DU 5 AU 6 JUILLET 1809.

Peint par Adolphe Roehn, gravé par Aubert.

BATAILLE DE WAGRAM,

6 JUILLET 1809.

Tableau peint par Bellangé, gravé par Aubert. — Tableau peint par H. Vernet, gravé par Dutilloy.

Après avoir passé la nuit du 5 au 6 juillet à rassembler ses forces et à prendre ses dispositions, l'Empereur se retira à son bivouac sur le champ de bataille. Napoléon était entouré de ses généraux et du duc de Bassano, qui l'accompagnait dans cette campagne.

« Le 6, à la pointe du jour, le prince de Ponte-Corvo occupa la gauche, ayant en seconde ligne le duc de Rivoli. Le vice-roi se liait au centre, où le corps du comte Oudinot, celui du duc de Raguse, ceux de la garde impériale et les divisions de cuirassiers formaient sept ou huit lignes. »

L'Empereur concentra son armée devant les hauteurs de Russbach pour renouveler l'attaque de la veille et prévenir la jonction du prince Jean. De son côté, l'archiduc Charles attaqua la ligne française sur les deux flancs et la déborda dans la plaine du Danube.

Le duc d'Auerstaedt marcha de la droite pour arriver au centre, tandis que le corps autrichien du maréchal de Bellegarde se dirigeait sur Stadelau. Le corps de Rosenberg, qui en faisait partie, et le corps français du duc d'Auerstaedt, opérant un mouvement inverse, se rencontrèrent aux premiers rayons du soleil et donnèrent le signal de la bataille. « L'Empereur se porta aussitôt sur ce point, fit renforcer le duc d'Auerstaedt par la division de cuirassiers du duc de Padoue, et fit prendre le corps de Rosenberg en flanc par une batterie de douze pièces de la division du général comte de Nansouty. En moins de trois quarts d'heure le beau corps du duc d'Auerstaedt eut repoussé le corps de Rosenberg qui se retira au-delà de Neusiedel.

« Pendant ce temps la canonnade s'engageait sur toute la ligne, et les dispositions de l'ennemi se développaient de moment en moment. Toute sa gauche se garnissait d'artillerie.

« L'Empereur ordonna au duc de Rivoli de faire une attaque sur le village qu'occupait l'ennemi et qui pressait un peu l'extrémité du centre de l'armée. Il ordonna au duc d'Auerstaedt de tourner la position de Neusiedel et de pousser de là sur Wagram, et il fit former en colonne le duc de Raguse et le général Macdonald pour enlever Wagram au moment où déboucherait le duc d'Auerstaedt.

« Sur ces entrefaites on vint prévenir que l'ennemi attaquait avec fureur le village qu'avait enlevé le duc de Rivoli, que notre gauche était débordée de trois mille toises, qu'une vive canonnade se faisait déjà entendre à Gross-Aspern, et que l'intervalle de Gross-Aspern à Wagram paraissait couvert d'une immense ligne d'artillerie.

« L'Empereur ordonna sur-le-champ au général Macdonald de disposer les divisions Broussier et Lamarque en colonne d'attaque. Il les fit soutenir par la division du général Nansouty, par la

garde à cheval et par une batterie de soixante pièces de la garde et de quarante pièces de différents corps. Le général comte de Lauriston, à la tête de cette batterie de cent pièces d'artillerie, marcha au trot à l'ennemi, s'avança sans tirer jusqu'à la demi-portée de canon, et là commença un feu prodigieux qui éteignit celui de l'armée autrichienne et porta la mort dans ses rangs. Le général Macdonald marcha alors au pas de charge; le général de division Reille, avec la brigade de fusiliers et de tirailleurs de la garde, soutenait le général Macdonald. La garde avait fait un changement de front pour rendre cette attaque infaillible. Dans un clin d'œil le centre de l'ennemi perdit une lieue de terrain; sa droite épouvantée sentit le danger de la position où elle s'était placée et rétrograda en grande hâte...

« Le duc de Rivoli l'attaqua alors en tête. Pendant que la déroute du centre portait la consternation et forçait les mouvements de la droite de l'ennemi, sa gauche était attaquée et débordée par le duc d'Auerstaedt, qui avait enlevé Neusiedel et qui, étant monté sur le plateau, marchait sur Wagram; il n'était alors que dix heures du matin.

« Le duc d'Istrie, au moment où il disposait l'attaque de la cavalerie, a eu son cheval emporté d'un coup de canon; le boulet est tombé sur sa selle et lui a fait une légère contusion à la cuisse.

« Le duc de Rivoli ayant atteint les bords du Danube, le duc de Tarente ayant formé la colonne du centre, appuyée par les réserves, le duc d'Auerstaedt ayant franchi le Russbach et enlevé Markgrafen, l'Empereur ordonna une attaque générale sur toute la ligne.

« A midi, le comte Oudinot marcha sur Wagram pour aider à l'attaque du duc d'Auerstaedt; il y réussit et enleva cette importante position. Dès dix heures l'armée autrichienne ne se battait plus que pour sa retraite; dès midi elle était prononcée et se faisait en désordre, et beaucoup avant la nuit l'ennemi était hors de vue. Notre gauche était placée à Jetelsée et Ebersdorf, notre centre sur Obersdorf et la cavalerie de notre droite avait des postes jusqu'à Shonkirchen.

« Le 7, à la pointe du jour, l'armée était en mouvement et marchait sur Korneubourg et Wolkersdorf et avait des postes sur Nicolsbourg. Les Autrichiens, coupés de la Hongrie et de la Moravie, se trouvaient acculés du côté de la Bohême.

« Tel est le récit de la bataille de Wagram, bataille décisive et à jamais célèbre, où trois à quatre cent mille hommes, douze à quinze cents pièces de canon se battaient pour de grands intérêts... Dix drapeaux, quarante pièces de canon, vingt mille prisonniers, dont trois ou quatre cents officiers, et bon nombre de généraux, de colonels et de majors, sont les trophées de cette victoire. Les champs de bataille sont couverts de morts. »

(*Campagne d'Autriche, vingt-cinquième bulletin.*)





Bataille de Wagram — deuxième partie

6 Juillet.



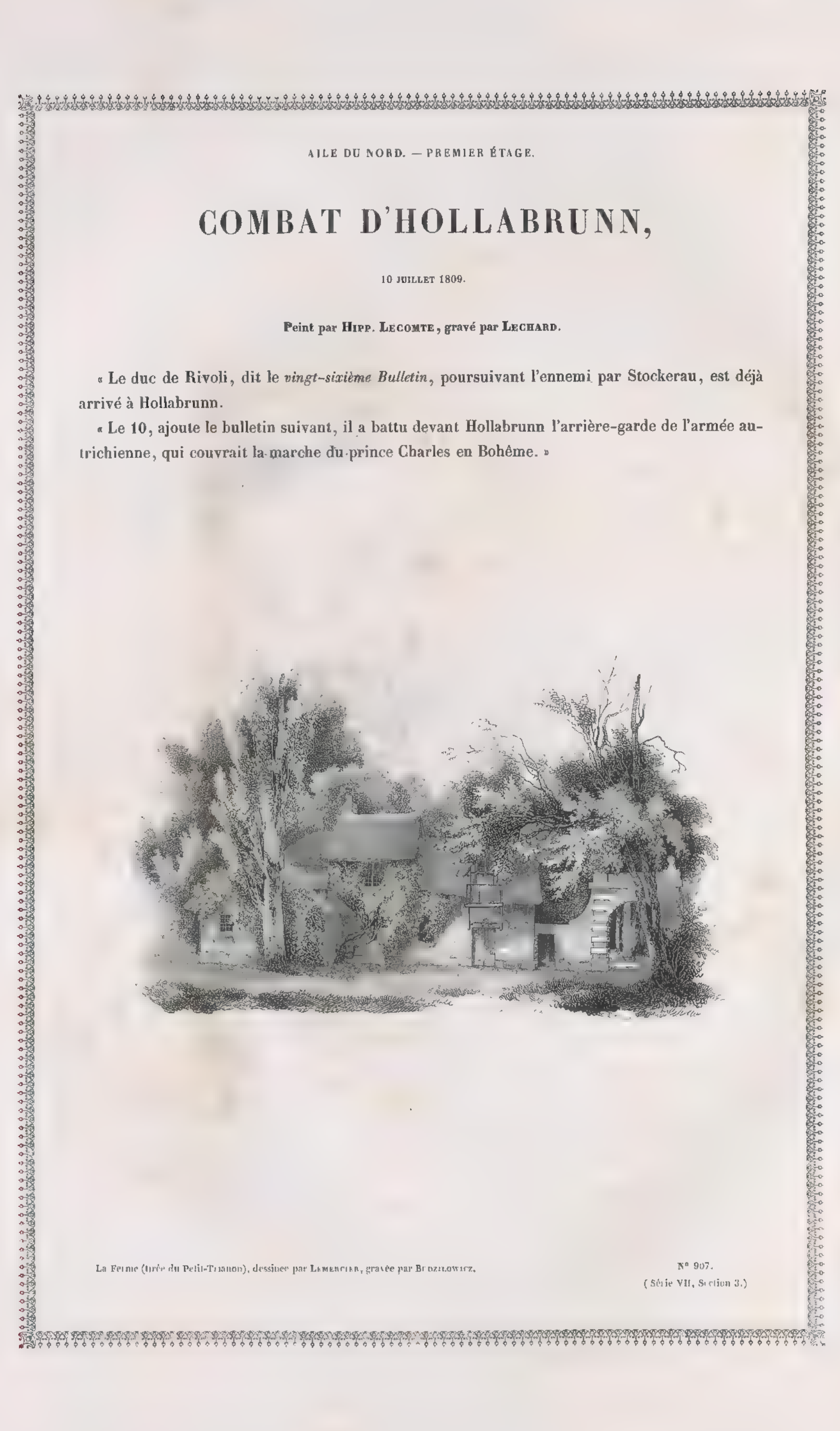
COMBAT D'HOLLABRUNN,

10 JUILLET 1809.

Peint par Hipp. Lecomte, gravé par Lechard.

« Le duc de Rivoli, dit le *vingt-sixième Bulletin*, poursuivant l'ennemi par Stockerau, est déjà arrivé à Hollabrunn.

« Le 10, ajoute le bulletin suivant, il a battu devant Hollabrunn l'arrière-garde de l'armée autrichienne, qui couvrait la marche du prince Charles en Bohême. »



La Ferme (tirée du Petit-Trianon), dessinée par Lemercier, gravée par Brozilowicz.



Combat d'Hollabrunn

10 Juillet 1809

COMBAT DE ZNAÏM,

10 JUILLET 1809.

Aquarelle de STORELLI, d'après Bagetti, gravure de SKELTON.

Le 10 juillet le duc de Raguse était sur les hauteurs de Znaïm; là, rapporte le *vingt-sixième Bulletin*, il vit les bagages et l'artillerie de l'ennemi qui se dirigeaient sur la Bohême.

« Le général Bellegarde lui écrivit que le prince Jean de Lichtenstein se rendait auprès de l'Empereur avec une mission de son maître pour traiter de la paix, et demanda en conséquence une suspension d'armes. Le duc de Raguse répondit qu'il n'était pas en son pouvoir d'accéder à cette demande, mais qu'il allait en rendre compte à l'Empereur. En attendant il attaqua l'ennemi, lui enleva une belle position, lui fit des prisonniers et prit deux drapeaux. Le même jour, au matin, le duc d'Auerstædt avait passé la Taya vis-à-vis Nicolsbourg, et le général Grouchy avait battu l'arrière-garde du prince de Rosemberg et lui avait fait quatre cent cinquante prisonniers du régiment du prince Charles.

« Le 11 à midi l'Empereur arriva vis-à-vis Znaïm. Le combat était engagé. Le duc de Raguse avait débordé la ville et le duc de Rivoli s'était emparé du pont et avait occupé la fabrique de tabac. On avait pris à l'ennemi dans les différents engagements de cette journée trois mille hommes, deux drapeaux et trois pièces de canon. »

(*Campagnes d'Autriche*, vingt-sixième et vingt-septième bulletins.)

Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par GIRARDET, gravé par BREVAL.



Combat de Znaim.

10 Juillet 1809



VUE DE L'ESCAUT

(23 AOUT 1809)

Le gouvernement anglais, dont les subsides avaient fourni à l'Autriche les moyens d'entrer en campagne, voulut lui prêter une assistance plus efficace et porter un coup redoutable à Napoléon, pendant qu'il était occupé sur les bords du Danube.

Une expédition, composée de trente mille hommes d'infanterie et huit mille chevaux, de trente-neuf vaisseaux de ligne et trente-six frégates, mit à la voile le 29 juillet et fut dirigée vers les bouches de l'Escaut. Lord Chatam, grand maître de l'artillerie, commandait les troupes de débarquement; l'armée navale était sous les ordres de sir Richard Strachan.

Le jour même où elle était partie des ports de l'Angleterre, la flotte anglaise vint mouiller au nord des îles de Cadsand et de Walcheren, et entreprit le siége de Flessingue.

L'Empereur, instruit dès préparatifs du gouvernement anglais, avait pris des mesures pour la défense des ports de France et surtout de ceux des ports de la Manche et de l'Escaut, qui étaient plus particulièrement menacés. Plusieurs corps de troupes avaient été dirigés sur l'île de Walcheren, sur celle de Cadsand, et sur Boulogne.

Cette expédition anglaise n'eut aucune suite; tout se borna à d'inutiles canonnades contre les batteries de Doel et de Frédéric. Le général anglais n'arriva à Batz que le 25. Lord Chatam reçut le 2 septembre l'ordre de ramener l'armée en Angleterre. Le 4 septembre, à deux heures du soir, Batz était évacué.

LE FRIEDLAND

LANCÉ DANS LE PORT D'ANVERS

(2 MAI 1810)

Pendant son séjour à Anvers, Napoléon visita les travaux du port et les fortifications. Le vaisseau de ligne *le Friedland*, de quatre-vingts canons, fut lancé le 2 mai, en présence de l'Empereur et de l'Impératrice. Un riche pavillon avait été élevé sur une estrade à l'extrémité droite de la cale; Leurs Majestés s'y placèrent avec le roi et la reine de Westphalie. M. l'archevêque de Malines à la tête de son clergé, après leur avoir présenté l'eau bénite, fit la bénédiction du vaisseau qui, pendant cette cérémonie, avait été séparé de tous ses accores, ne reposait plus que sur son berceau, et n'était retenu que par les saisines placées en avant, le vaisseau devant entrer dans l'eau par l'arrière. M. Sané, inspecteur général du génie maritime, dirigeait toutes les opérations qui s'exécutaient avec un ordre et une précision parfaite, sous le commandement de M. Lair, ingénieur en chef. Les saisines furent coupées en un instant à coups de hache, et à trois heures précises le vaisseau s'élança de sa cale et entra majestueusement dans le fleuve au bruit des acclamations de tous les spectateurs. Poussé par la marée, il remonta le fleuve et ne s'arrêta qu'après avoir mouillé deux ancres entre les corps-morts que M. de Kersaint, chef militaire, avait fait établir vis-à-vis l'avant-garde de l'Arsenal.



COMBAT
DE LA FRÉGATE FRANÇAISE LA VÉNUS

CONTRE

LE VAISSEAU ANGLAIS LE CEYLAN,

AU VENT DE L'ILE BOURBON,

NUIT DU 16 AU 17 SEPTEMBRE 1809.

Peint par Gilbert en 1835, gravé par Skelton.

Les Anglais avaient préparé en 1809, dans le port de l'île de Bourbon, une expédition qu'ils destinaient à attaquer l'Ile-de-France. Le 17 septembre la frégate *le Ceylan*, partie de Madras pour se joindre à cette expédition, fut signalée en vue de l'Ile-de-France; elle portait le général Abercrombie, un nombreux état-major, des troupes d'embarquement et la caisse de l'armée. Sur l'ordre du capitaine général Decaen, gouverneur de l'Ile-de-France, le capitaine Hamelin, commandant la frégate *la Vénus*, sortit avec la corvette *le Victor* pour donner la chasse à la frégate anglaise. « *La Vénus*, laissant sa faible conserve bien en arrière, joignit *le Ceylan* dans la nuit près de l'île de Bourbon, manœuvra de manière à l'empêcher de gagner le port de Saint-Denis, et lui livra combat. Les deux frégates étaient d'égale force en artillerie, mais les troupes embarquées sur *le Ceylan* donnaient une immense supériorité à son feu de mousqueterie. Malgré cet avantage, après une action soutenue de part et d'autre avec acharnement pendant près de quatre heures, la frégate anglaise fut contrainte à se rendre.

« Le capitaine Gordon, qui la commandait, le général Abercrombie et une vingtaine d'officiers de différentes armes furent faits prisonniers. »



Ornement tiré de la galerie des Glaces, dessiné par Raynaud, gravé par Brown et Bréval.



BATAILLE D'OCANA,

18 NOVEMBRE 1809.

Gravé par François.

La guerre continuait toujours dans la Péninsule; le marquis (depuis duc) de Wellington commandait en chef les forces anglaises, et le feld-maréchal lord Beresford commandait sous ses ordres l'armée portugaise. Le Roi Joseph, généralissime des troupes françaises, occupait Madrid; le maréchal Soult, major général de l'armée, était alors près de lui. La junte centrale se tenait à Séville, d'où elle dirigeait et entretenait l'insurrection espagnole.

Elle résolut, contre les conseils du général anglais, d'envoyer à Madrid l'armée de Caroline sous les ordres du général Areizaga.

(*Extrait de l'Histoire de la guerre dans la Péninsule de* 1807 *à* 1814, par le lieutenant-colonel Napier, liv. X, ch. V.)

On lit dans le *Moniteur* du 5 décembre 1809 :

« Les insurgés espagnols avaient réuni cinquante-cinq mille hommes, dont sept mille de cavalerie, et une nombreuse artillerie. Le quatrième corps d'armée réuni au cinquième corps sous les ordres de M. le maréchal duc de Trévise, la division de dragons du général Milhaud, la division de cavalerie légère du cinquième corps, commandée par le général Beauregard, et la brigade de cavalerie légère du général Paris, ainsi que la garde du Roi et deux bataillons de troupes espagnoles, sont ce matin partis d'Aranjuez pour se porter à la rencontre de l'armée ennemie, que tous les renseignements indiquaient en position à Ocana. A neuf heures, l'avant-garde a effectivement reconnu cette armée; à onze heures le combat s'est engagé, et à deux heures la bataille était gagnée. Les Espagnols ont fait bonne résistance : la supériorité de leur nombre les encourageait; mais ils ont été abordés si franchement par toutes les troupes que leur position a été enlevée sans la moindre hésitation.

« Toute l'artillerie et les bagages ont été pris. On compte déjà plus de cinquante pièces de canon, quinze drapeaux et beaucoup de prisonniers, parmi lesquels trois généraux, six colonels et sept cents autres officiers sont au pouvoir des troupes impériales. »



MORTIER (Adolphe-Edouard-Casimir-Joseph)

DUC DE TRÉVISE,

Né au Cateau (Nord) en 1768; — capitaine au premier bataillon du Nord en 1791; chef de bataillon, adjudant général en 1793; chef de brigade en 1795; général de brigade et de division en 1799; maréchal de France en 1804; duc de Trévise en 1808; — mort à Paris en 1835.

Portrait tiré de la Salle de 1792.

N 912.
(Série VII, Section 3)





Bataille d' [illegible]

ARRIVÉE DE MARIE-LOUISE A COMPIÈGNE,

28 MARS 1810.

Peint par mademoiselle AUZOU, gravé par NARGEOT.

L'Empereur attendait l'Impératrice à Compiègne : ayant appris son arrivée à Vitry, il s'empressa d'aller au-devant d'elle; il la rencontra à quelques lieues en avant de Compiègne, monta dans sa voiture et l'accompagna jusqu'au palais.

« A neuf heures du soir le canon annonça l'arrivée de Leurs Majestés, et l'on vit le cortége traverser les avenues à la lueur des flambeaux.

« Les princes et les princesses de la famille impériale, qui attendaient Leurs Majestés à la descente de la voiture, furent présentés par l'Empereur à Sa Majesté l'Impératrice, qui fut conduite à ses appartements, précédée par toute la cour. Les diverses autorités du pays étaient réunies dans la galerie, où un groupe de jeunes demoiselles offrit à l'Impératrice un compliment et des fleurs. »

(*Moniteur* du 30 mars 1810.)



Dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE.



MARIAGE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON
ET DE MARIE-LOUISE, ARCHIDUCHESSE D'AUTRICHE,
AU PALAIS DU LOUVRE.

2 AVRIL 1810.

Peint par ROUGET, gravé par L. MASSARD.

L'Empereur, après avoir reçu l'Impératrice à Compiègne, se rendit avec elle au palais de Saint-Cloud, où le mariage civil fut célébré le 1er avril.

La cérémonie religieuse devant avoir lieu à Paris, le lendemain 2 avril, Napoléon et Marie-Louise firent leur entrée solennelle dans la capitale.

La galerie du Musée avait été disposée pour cette pompeuse cérémonie; elle avait été ouverte, dès dix heures du matin, à quatre mille femmes dans tout l'éclat de la parure la plus brillante, et le même nombre d'hommes avaient été placés sur le passage du cortége.

« Une chapelle avait été dressée dans le grand salon, à l'extrémité de la grande galerie du Musée, et deux rangs de tribunes avaient été élevés au pourtour de ce vaste vaisseau d'une dimension parfaitement carrée. L'autel était placé en face de la galerie.

« La chapelle rassemblait dans le sanctuaire, dans la nef et dans les tribunes, les Princes, les grands dignitaires, les ministres, les grands officiers de l'empire, les cardinaux et évêques, des députations du Sénat, du Conseil d'état et du Corps-Législatif, le corps diplomatique, les étrangers de distinction et un grand nombre d'officiers et dames de la cour.

« L'Empereur et l'Impératrice, précédés par le grand-maître des cérémonies, le grand-chambellan, le grand-écuyer, et suivis du grand-maréchal du palais, du colonel général de la garde de service, prirent place sur le trône.

« L'Impératrice à la gauche de l'Empereur. A droite de l'Empereur et au bas de l'estrade : le Prince Louis-Napoléon, Roi de Hollande; le Prince Jérôme-Napoléon, Roi de Westphalie; le Prince Borghèse, Duc de Guastalla; le Prince Joachim-Napoléon, Roi de Naples; le Prince Eugène-Napoléon, Vice-Roi d'Italie; le Grand-Duc héréditaire de Bade; le Prince Archi-Chancelier; le Prince Archi-Trésorier; le Prince Vice-Connétable; le Prince Vice-Grand-Electeur. A gauche de l'Impératrice, au bas de l'estrade : Madame; la Princesse Julie, Reine d'Espagne; la Princesse Hortense, Reine de Hollande; la Princesse Catherine, Reine de Westphalie; la Princesse Elisa, Grande-Duchesse de Toscane; la Princesse Pauline; la Princesse Caroline, Reine de Naples; le Grand-Duc de Wurtzbourg; la Princesse Auguste, Vice-Reine d'Italie; la Princesse Stéphanie, Grande-Duchesse héréditaire de Bade. »

La bénédiction nuptiale fut donnée aux augustes époux par Son Eminence le Cardinal Fesch, grand-aumônier, avec toutes les cérémonies usitées aux mariages des Rois.

(*Moniteur* du 10 avril 1810.)



Mariage de l'Empereur Napoléon et de Marie-Louise archiduchesse d'Autriche
au palais du Louvre

NAPOLÉON ET MARIE-LOUISE

VISITENT L'ESCADRE MOUILLÉE DANS L'ESCAUT DEVANT ANVERS

1er MAI 1810.

Peint par Van Brée, gravé par Chavane.

On lit dans le *Moniteur* du 28 avril 1810 : « Leurs Majestés sont parties de Compiègne aujourd'hui 27 pour se rendre à Saint-Quentin; demain 28 elles continueront leur voyage, parcourant le canal qui est terminé, et iront à Cambrai. Le 29 elles arriveront à Lacken. »

« Aujourd'hui 30 avril (*Moniteur* du 4 mars) Leurs Majestés sont parties du château de Lacken et se sont embarquées sur le canal avec le Roi et la Reine de Westphalie, et à quatre heures elles sont arrivées à Wilbroeck, où le canal communique avec le Ruppel. Le ministre de la marine, le vice-amiral Missiessy, le préfet des Deux-Nèthes se trouvaient à l'écluse. Les canots de Sa Majesté, montés par les marins de la garde impériale, ont reçu Leurs Majestés, qui ont descendu le Ruppel et l'Escaut au milieu des vaisseaux de la flotte qui étaient à l'ancre et pavoisés. L'arrivée de Leurs Majestés à Anvers a été annoncée par des décharges réitérées de l'artillerie de tous les bâtiments de la flotte et des fortifications de la ville. Elles ont mis pied à terre à la cale de l'arsenal, où le maire et le commandant de la place ont eu l'honneur de présenter les clefs à Sa Majesté l'Empereur. La foule du peuple était immense; elle exprimait la reconnaissance des habitants de cette importante cité pour son second fondateur. On ne pouvait s'empêcher de comparer l'état du port et de la ville d'Anvers il y a sept ans, lors du premier voyage de Sa Majesté, avec la situation où ils se trouvent aujourd'hui. »



Dessiné par Massard, gravé par H. Breval.





GALERIES

HISTORIQUES

DE VERSAILLES



Arrivée à Moscou. F. Duverger, typ.

SÉRIE VII – SECTION IV

EMPIRE

DU 14 MAI 1810 AU 20 AVRIL 1814

CONTINUATION DE LA CAMPAGNE D'ESPAGNE

ET CAMPAGNES DE RUSSIE ET DE FRANCE

SIÉGE DE LERIDA,

14 MAI 1810.

Peint par Rémond, gravé par Aubert.

Le général Suchet, qui avait été nommé au commandement de l'armée d'Aragon, fut chargé, après la soumission de cette province, de prendre possession de quelques-unes des places de la Catalogne. Le 13 avril il s'établit en vue de Lerida et fit aussitôt former l'investissement de la place.

« Les fortifications étaient en bon état et renfermaient une garnison et une artillerie capables d'en prolonger la défense, sous le commandement du maréchal-de-camp Garcia Conde, général jeune et actif. »

Le 29 avril, au soir, on ouvrit la tranchée; les opérations du siége furent dirigées par le colonel du génie Haxo.

Dans la nuit du 12 au 13 mai on s'empara des redoutes du fort Garden, et, dans la journée suivante, le général Suchet ordonna l'assaut de la ville.

« A sept heures, un peu avant la nuit, il fit donner le signal par quatre bombes à la fois.

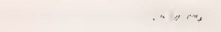
« L'impétuosité des assaillants culbuta d'abord tout ce qui défendait les brèches. Bientôt à tous les feux du château et du pont se joignit une fusillade terrible sur nos têtes de colonnes, qui en furent un moment ébranlées; le général Haxo les entraîna en faisant battre la charge. Le colonel Rouelle fut blessé d'un coup de baïonnette en attaquant la grande rue. Le lieutenant de mineurs Romphleur eut un combat difficile à soutenir avant de pouvoir ouvrir la porte de la Madeleine. A gauche, par l'avancée du Carmen, le capitaine de génie Vallentin se porta vivement sur une barrière qui le séparait du quai, et qu'il fallait franchir sous la mitraille d'une pièce de flanc et sous la mousqueterie des maisons. Le sergent de sapeurs Baptiste, bravant une mort presque certaine, monta dessus, l'ouvrit, et donna passage aux troupes qui se précipitèrent sur le quai. Les Espagnols qui défendaient les coupures de la grande rue se trouvèrent entièrement tournés. Au même moment le général Harispe, qui avait l'ordre d'agir dès qu'il verrait la brèche occupée et l'affaire engagée dans l'intérieur de la ville, attaqua la tête du pont sur la rive gauche. Le général en chef fit avancer les réserves et passa lui-même la brèche pour les diriger. Ce développement de forces ne permit plus aux Espagnols de continuer la résistance, et mit fin à un combat sanglant que le jour cessait d'éclairer. Le pont, le quai et les rues furent abandonnés, couverts de morts, et la garnison commença à se retirer vers le château.

« Le 14, à midi, un drapeau blanc flotta sur le donjon, et bientôt après un parlementaire vint proposer de se rendre et demander des conditions. Le général en chef envoya au château le général Valée et le colonel Saint-Cyr-Nugues, son sous-chef d'état-major, et au fort Garden le colonel du génie Haxo, pour conclure et signer cette capitulation, en accordant aux deux garnisons les honneurs de la guerre. Elles défilèrent par la brèche, mirent bas les armes et restèrent prisonnières.

« La conquête de Lerida mit en notre pouvoir cent trente-trois bouches à feu, un million de cartouches, cent milliers de poudre, dix mille fusils, dix drapeaux et beaucoup de magasins. »

(*Campagnes d'Espagne*, par le maréchal Suchet, t. Ier, p. 115 à 149.)

N° 921.
(Serie VII, Section 4.)





Siège de Lérida
(14 Mai 1810)

COMBAT DE GRAND-PORT

(ILE-DE-FRANCE)

24 AOUT 1810.

Peint par GILBERT, gravé par CHAVANE aîné.

Le capitaine Duperré commandait une division française, composée des frégates *la Bellone* et *la Minerve*, et de la corvette *le Victor*, venant des mers de l'Inde, et s'était embossé le 23 août dans le port Impérial (Grand-Port, Ile-de-France) sous la protection des forts, lorsqu'il fut attaqué par une division anglaise de quatre frégates, *la Néréide*, *le Sirius*, *l'Iphigénie* et *la Magicienne*. Le capitaine Duperré montait *la Bellone*. Le combat commença à cinq heures et demie du soir. « Les premières volées des frégates anglaises coupèrent les embossures de *la Minerve* et du *Ceylan*, qui viennent en s'échouant prolonger *la Bellone* du côté de la terre. Ce mouvement ayant masqué leur feu, celle-ci resta seule alors pour prêter côté aux frégates ennemies embossées par son travers. Ce fut dans cette position que le combat s'engagea avec fureur de part et d'autre; à huit heures *la Néréide*, réduite au silence, se vit forcée de céder à la supériorité du feu de *la Bellone*; celui des autres frégates bien ralenti annonçait leur désavantage, tandis qu'au contraire celui de la frégate française, alimenté par les munitions que lui fournissait *la Minerve*, n'en devenait que plus vif : on put présager dès lors de quel côté se déclarerait la victoire.

« Le combat durait depuis cinq heures, lorsque Duperré, frappé au visage par une mitraille, fut renversé de dessus le pont dans la batterie, et emporté sans connaissance. Le capitaine Bouvet passa alors de *la Minerve* sur *la Bellone*.

« Le feu continua presque toute la nuit sans interruption. Le 24, au point du jour, on vit *la Néreide* entièrement dématée et dans l'état le plus affreux; sur un tronçon de mât flottait encore le pavillon anglais, mais il fut bientôt remplacé par les couleurs françaises. *La Magicienne*, criblée de boulets, combattait encore; mais bientôt les débris de son équipage se réfugièrent vers l'île de la Passe et sur les deux autres frégates, et le soir le feu s'y manifesta de toutes parts. »



Dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE.



REDDITION DE TORTOSE,

2 JANVIER 1811.

Peint par **Remond**, gravé par **Chavane**.

La prise de Lerida avait été suivie de celle de Mequinenza, sur la rive gauche de la Sègre. L'armée d'Aragon, sous les ordres du général Suchet, ayant soumis une partie de la Catalogne, se dirigea sur le royaume de Valence et s'empara du fort de Morella. Le 29 mai le major général de l'armée écrivait de Paris au général Suchet, commandant en chef de l'armée d'Aragon :

« L'Empereur suppose que vous êtes maître de Mequinenza; dès lors prenez toutes les mesures pour vous emparer de Tortose; le maréchal duc de Tarente se portera en même temps sur Tarragone. Occupez-vous aussi de réunir l'artillerie et tous les moyens nécessaires pour marcher sur Valence et forcer cette ville; mais il faut, pour entreprendre cette opération, que Tortose et Tarragone soient en votre pouvoir. »

« Tortose, par sa situation près de la grande route et de l'embouchure de l'Ebre, servait de point d'appui et de lien aux armées espagnoles de Valence et de Catalogne. »

Mequinenza était devenu le principal entrepôt de nos munitions de guerre et de bouche. « De là à Tortose la communication existe par l'Ebre; mais son cours, dans plusieurs endroits, est entravé par des barrages... La communication par terre était plus difficile... Une route propre aux opérations d'une armée était à créer presque entièrement. Cependant il existait la trace ou le souvenir de celle qu'avait, dit-on, ouverte le duc d'Orléans dans la guerre de la Succession. » Cette route fut entreprise sous la direction du général Rogniat.

(*Campagnes d'Espagne*, par le maréchal Suchet, t. Ier, p. 176 à 178.)

La place de Tortose se trouva investie dans les premiers jours de juillet sur les deux rives de l'Ebre, mais le siége ne fut commencé que vers la fin de l'année.

« Le général Suchet (rapporte le *Moniteur* du 18 janvier 1811) n'avait pu depuis le mois de septembre ouvrir le siége de Tortose, et en avait été constamment empêché par les basses eaux de l'Ebre, qui ne lui ont pas permis de faire arriver son artillerie de siége. Le duc de Tarente s'étant porté à Mora pour en favoriser le siége, le 13 décembre le général Suchet a investi la place.

« Le 17 la garnison tenta une sortie et fut repoussée par les cent seizième et cent dix-septième régiments. Nos tirailleurs arrivèrent au pied de la muraille. Le camp retranché et toutes les redoutes furent enlevés.

« Le 1er janvier, après treize jours de tranchée ouverte, Tortose et ses forts se sont rendus à discrétion. La garnison, composée de plus de neuf mille cinq cents hommes, y compris quatre cents officiers, douze drapeaux, cent quatre-vingt-douze bouches à feu, deux millions de cartouches, dix mille fusils, deux cents milliers de poudre, cinq cents milliers de plomb et une grande quantité de vivres, sont tombés en notre pouvoir. »



N° 924.
(Série VII, Section 4.)



Reddition de [illegible]

[illegible]



PRISE DE TARRAGONE,

28 JUIN 1811.

Peint par Rémond, gravé par Outhewaite.

Le major général de l'armée, le prince Berthier, écrivait de Paris, sous la date du 10 mars 1811, au général Suchet, commandant le troisième corps d'armée et gouverneur de l'Aragon :

« L'Empereur vient de décider que le gouvernement de l'Aragon qui vous est confié sera augmenté des provinces de Tortose, de Lerida, de Tarragone, etc... Il appartiendra à l'armée d'Aragon de faire le siége de Tarragone. »

Tarragone, capitale de l'ancienne province romaine en Espagne, est située au bord de la mer, à l'extrémité des hauteurs qui séparent les eaux de la Gaya de celles du Francoli : « Elle est assise sur un rocher d'une élévation considérable, isolée et escarpée de trois côtés qui regardent le nord, l'est, le sud. Du côté de l'ouest et du sud-ouest, le terrain s'abaisse par une pente douce vers le port et le Francoli. La ville haute est entourée de murailles antiques qui couronnent les escarpements, dont une seconde enceinte, bastionnée irrégulièrement, suit les contours. Le côté de l'est, route de Barcelonne, était en outre couvert par cinq lunettes formant une ligne qui s'appuyait à la mer; deux autres grandes lunettes protégeaient le côté du nord.

« La ville basse, bâtie dans cette partie, au fond du port, était protégée du côté de la campagne par le fort Royal, petit carré bastionné, situé à trois cents toises de la ville haute et à deux cents toises de la mer. Ce fort lui-même, ainsi que la ville basse, était enveloppé par une seconde enceinte qui s'appuyait d'un côté à la ville haute, de l'autre au port, défendue par trois bastions réguliers et quelques autres ouvrages. L'ensemble des deux villes, haute et basse, formait ainsi un grand parallélogramme deux fois plus long que large.

« Cette position formidable et cet ensemble d'ouvrages relevés et mis en bon état présentaient des moyens de défense importants; mais ce qui ajoutait surtout à la force de Tarragone, ce fut la construction d'un nouveau fort sur le plateau de l'*Olivo*, point dont la hauteur égale celle de la ville, et qui n'en est éloigné que de quatre cents toises.

« Le fort de l'Olivo, armé d'une cinquantaine de bouches à feu, contenait habituellement douze cents hommes de garde. La flotte anglaise protégea Tarragone pendant toute la durée du siége. »

Le 4 mai l'armée d'Aragon était devant cette place. Une division, commandée par le commodore Adams, vint attaquer le 9 mai le fort de la Rapita à l'embouchure de l'Ebre, occupé par un détachement de troupes françaises. Il ne put s'en emparer, mais il parvint à le détruire.

Le siége de Tarragone présentait des difficultés sans nombre; l'armée d'Aragon opposa la plus grande persévérance aux obstacles qui se renouvelaient sans cesse. Elle eut à soutenir contre l'armée espagnole et contre la garnison une foule de combats partiels à Aleovar, à Gratallops, etc.

« Si Tarragone n'eût pas été une place maritime et que notre armée de terre eût pu la bloquer entièrement, ces combats journaliers nous auraient offert l'avantage d'épuiser peu à peu la garnison et d'affaiblir son moral par l'inutilité des résultats. Mais il en était tout autrement; le port offrait un mouvement continuel de bâtiments anglais et espagnols. »

Enfin le 29 mai on parvint à s'emparer du fort de l'Olivo, et dans la nuit du 1er au 2 juin la tranchée fut ouverte contre la basse-ville; le 7 on donna l'assaut au fort Francoli, et l'on s'en empara.

PRISE DE TARRAGONE.

La lunette du Prince fut prise d'assaut le 16 juin au commencement de la nuit, et on put ordonner celui de la ville le 21, à sept heures du soir.

L'attaque fut vive et précipitée. Les troupes éprouvèrent une grande résistance. « A huit heures, dit l'auteur des *Campagnes d'Espagne*, le fort Royal, le bastion des Chanoines, celui de Saint-Charles, la batterie du Moulin et toute la ville-basse étaient en notre pouvoir. L'ennemi y avait perdu quatre-vingts bouches à feu. »

Enfin le 23 juin le général commandant en chef était arrivé devant la ville-haute. « On ouvrit la première parallèle, et l'emplacement des batteries de brèche fut déterminé. »

Le général espagnol Campa Verde fit alors quelques tentatives; mais elles n'eurent aucun résultat, et ses troupes se retirèrent devant celles du général Suchet.

Le 28 on battit la place en brèche; l'assaut fut bientôt ordonné. « A cinq heures de l'après-midi le signal est donné; notre feu cesse, et celui de l'ennemi redouble à la vue de nos braves qui sortent de la tranchée, franchissent à la course un espace découvert de soixante toises, et s'élancent à la brèche... Ce moment décisif fut marqué par un trait de courage qui pourra figurer parmi les beaux souvenirs de l'histoire. Lors de l'assaut du fort Olivo, le caporal de grenadiers Bianchini, du sixième régiment italien, avait fait prisonniers au pied même des murs de la ville quelques soldats espagnols, et les avait amenés au général en chef, qui, admirant son courage, lui demanda quelle récompense il pouvait lui offrir : « L'honneur de monter le premier à l'assaut de Tarragone, » dit Bianchini. Cette réponse pouvait n'être que de la présence d'esprit; c'était de l'héroïsme. Le 28 juin, ce brave homme, devenu sergent, vient au moment de l'assaut se présenter dans la plus belle tenue au général en chef, et réclame de lui la faveur qui lui a été promise. Il s'élance des premiers, reçoit une blessure, continue de monter avec sang-froid, exhortant ses camarades à le suivre, est atteint deux fois encore sans être arrêté, et tombe enfin la poitrine traversée d'un coup de feu. »

Les Espagnols résistent en désespérés; une foule de nos braves périssent, mais en tombant ils assuraient la victoire à leurs compagnons; la résistance de l'ennemi avait porté l'armée au plus haut point d'exaltation. Le soldat écoutait à peine la voix de ses chefs. « Cependant, il faut le dire, un nombre considérable d'Espagnols, poursuivis sous les yeux et jusque dans les bras des officiers français, dont ils imploraient la protection, durent la vie à ces mêmes officiers, qui demandèrent grâce pour eux à leurs propres soldats. Le gouverneur Coutresas, blessé d'un coup de baïonnette, eut le bonheur d'être sauvé par un officier du génie. Une masse d'Espagnols s'était retirée dans la cathédrale, vaste et solide édifice, élevé et d'un difficile accès. Nos soldats les poursuivirent et durent essuyer un feu meurtrier pour franchir les soixante marches qui précèdent l'entrée. Ils s'en rendirent bientôt maîtres : après une si opiniâtre résistance, leur rage contre les combattants ne connut plus de bornes; mais ils s'arrêtèrent à la vue de neuf cents blessés étendus dans l'intérieur, et leurs baïonnettes les respectèrent. Le général en chef apprit ce trait d'humanité et en exprima sa satisfaction.

« Nous prîmes près de dix mille hommes et vingt drapeaux; en comptant les canons de l'Olivo et de la basse-ville, nous fûmes en possession de trois cent trente-sept bouches à feu, de quinze mille fusils, cent cinquante milliers de poudre, quarante mille boulets ou bombes, quatre millions de cartouches, etc. »





COMBAT NAVAL

DE LA FRÉGATE FRANÇAISE LA POMONE

CONTRE LES FRÉGATES ANGLAISES L'ALCESTE ET L'ACTIVE,

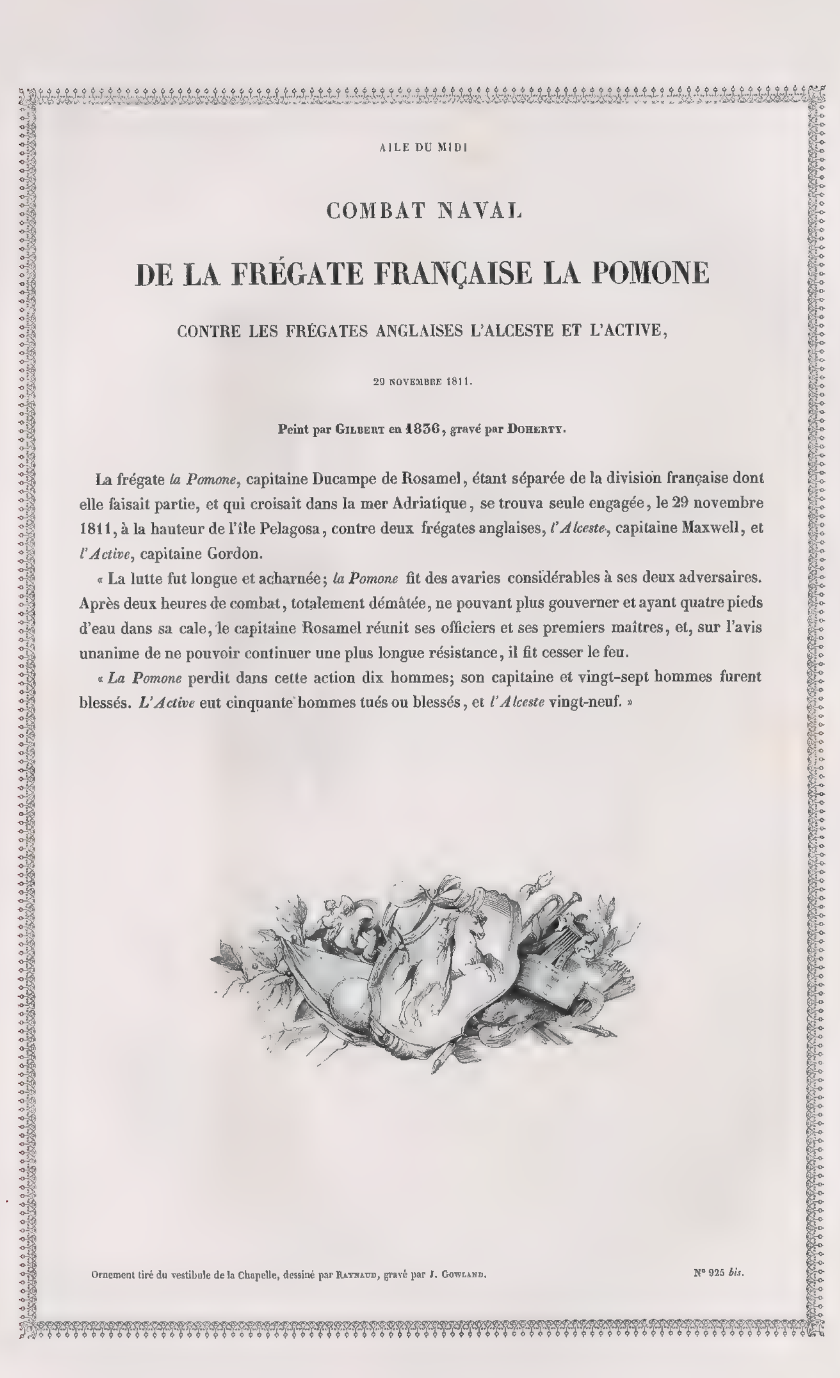
29 NOVEMBRE 1811.

Peint par GILBERT en 1836, gravé par DOHERTY.

La frégate *la Pomone*, capitaine Ducampe de Rosamel, étant séparée de la division française dont elle faisait partie, et qui croisait dans la mer Adriatique, se trouva seule engagée, le 29 novembre 1811, à la hauteur de l'île Pelagosa, contre deux frégates anglaises, *l'Alceste*, capitaine Maxwell, et *l'Active*, capitaine Gordon.

« La lutte fut longue et acharnée; *la Pomone* fit des avaries considérables à ses deux adversaires. Après deux heures de combat, totalement démâtée, ne pouvant plus gouverner et ayant quatre pieds d'eau dans sa cale, le capitaine Rosamel réunit ses officiers et ses premiers maîtres, et, sur l'avis unanime de ne pouvoir continuer une plus longue résistance, il fit cesser le feu.

« *La Pomone* perdit dans cette action dix hommes; son capitaine et vingt-sept hommes furent blessés. *L'Active* eut cinquante hommes tués ou blessés, et *l'Alceste* vingt-neuf. »



Ornement tiré du vestibule de la Chapelle, dessiné par RAYNAUD, gravé par J. GOWLAND.



Combat de la Frégate Française la Pomone, contre les frégates anglaises l'Alceste et l'Active.

COMBAT NAVAL EN VUE DE L'ILE D'AIX,

27 DECEMBRE 1811.

Gravé par CHAVANE aîné.

Un convoi français venant de La Rochelle, poursuivi le 27 décembre 1811 par cinq péniches de l'escadre anglaise mouillée en rade des Basques, était venu se réfugier au fond de la baie entre La Rochelle et l'île d'Aix. Le commandant des forces navales à La Rochelle dirigea quelques embarcations pour protéger le convoi et couper la retraite aux péniches anglaises. En conséquence, il fit appareiller trois chaloupes canonnières, sous les ordres de M. Duré, lieutenant de vaisseau, et quatre canots des vaisseaux, commandés par M. Constantin, enseigne du *Régulus*.

« Aussitôt que l'escadre anglaise aperçut ce mouvement, un vaisseau, deux frégates et un brick appareillèrent pour venir dégager leurs embarcations. Le brick, soutenu d'assez près par le vaisseau, tirait sur les canonnières qui le repoussèrent vivement à différentes fois.

« L'enseigne de vaisseau Constantin, montant une péniche armée de vingt-deux hommes, a attaqué une péniche anglaise montée par trente hommes d'équipage.

« Cet officier avait engagé le combat avec ses espingoles et sa mousqueterie; mais craignant que l'ennemi ne lui échappât, il fit porter dessus et l'aborda. Les Anglais, forts de la supériorité de leur nombre, s'élancèrent aussi à l'abordage; mais M. Constantin se précipita sur eux et les culbuta sur le bord opposé de leur péniche, que ce mouvement fit remplir. Les Français remontèrent à leur bord et sauvèrent vingt-six hommes, dont un aspirant et un chirurgien. L'officier commandant la péniche a été tué et trois hommes dangereusement blessés.

« Pendant cette action les trois canonnières attaquaient les quatre autres péniches toutes armées de caronades, d'espingoles et de mousqueterie. Le lieutenant de vaisseau Duré, tout en contenant le brick anglais qui voulait protéger ces péniches, en amarina une de dix-huit hommes, dont deux aspirants; les trois autres, harcelées par le canot de l'amiral Jacob, commandé par l'aspirant Porgi, percées de boulets et coulant bas, arrivèrent sur la côte, où il les poursuivit, et fit prisonniers les équipages montant à soixante-dix hommes, dont un officier et cinq aspirants.

« Le résultat de cette affaire est donc la prise de cinq péniches et de cent dix-huit hommes, dont deux officiers, huit aspirants et un chirurgien. Dans ce nombre, un officier et quatre matelots ont été tués, deux autres morts immédiatement après et cinq blessés grièvement. »

(*Moniteur*, 2 janvier 1812.)



Dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE.

N° 926.
(Série VII, Section 4.)

COMBAT DE CASTALLA,

21 JUILLET 1812.

Peint par **Ch. Langlois**, gravé par **Dien**.

Après la prise de Valence, le maréchal Suchet avait presque achevé la soumission de toute la province; il venait de s'emparer de Denia, port de mer peu éloigné d'Alicante, et il se proposait de diriger ses opérations sur cette ville et sur Carthagène, lorsque l'armée d'Aragon fut affaiblie par le départ de plusieurs régiments appelés à d'autres destinations.

Le maréchal Suchet dut alors renoncer à prendre l'offensive pour conserver le pays qu'il avait conquis.

Pendant ce temps l'armée espagnole avait reçu des renforts, et de tous côtés l'ennemi faisait de nouvelles tentatives; une flotte anglaise, sortie d'Alicante le 21 juillet 1812, s'était montrée en vue de Denia et menaçait d'opérer un débarquement.

« Ces divers mouvements sur les flancs de l'armée ou sur ses derrières, dit le maréchal Suchet dans ses *Mémoires*, n'avaient pour but que de diviser nos forces et de les occuper au loin, pendant qu'une attaque de front était dirigée contre le général Harispe, placé en première ligne sur Alicante. Ce général, ayant avec lui une réserve à Alcoy, avait établi une brigade à Ibi sous le colonel Mesclop, et le général Delort en avant-garde à Castalla. Le 21 au matin, Joseph O'Donell, à la tête de dix mille hommes en quatre colonnes, se porta sur Castalla. Le général Delort, avec le septième de ligne, se retira en bon ordre sur une position en arrière, rapprochée d'Ibi et reconnue d'avance; il donna ordre en même temps au vingt-quatrième de dragons, cantonné à Onil et Biar, de le rejoindre, et au colonel Mesclop de l'appuyer...

« En position avec son infanterie et son artillerie, le général Delort tenait en échec le général espagnol et attendait le vingt-quatrième de dragons qui arrivait par sa droite. La marche de cette cavalerie en plaine donna aux Espagnols de l'inquiétude pour leur gauche; ils dirigèrent contre elle une batterie de canons. Le général Delort, quittant la défensive, se mit alors en mouvement et attaqua avec vivacité... Avec ses forces réunies il pousse, culbute toutes les colonnes du général O'Donell, les poursuit jusque dans Castalla. Là elles s'efforcent de se rallier et de résister dans les rues; mais après un combat sanglant, elles cèdent de nouveau et prennent la fuite en désordre vers Alicante. Le chef de bataillon Herremberger fait mettre bas les armes aux derniers fuyards qui cherchaient à se réfugier dans le château de Castalla.

« Pendant ce temps le colonel Mesclop repoussait les Espagnols à Ibi... La vue du général Harispe, qui accourait d'Alcoy avec le cent-seizième, acheva de décider la retraite de l'ennemi. Battus sur les deux points, les Espagnols se retirèrent dans Alicante, ayant perdu trois drapeaux, deux pièces de huit attelées, avec trois caissons et plus de dix mille fusils. Ils eurent près de quatre mille hommes tués, blessés ou pris; parmi ces derniers, quatre colonels, cinq lieutenants-colonels et cent vingt-cinq officiers. Leur perte égalait le nombre des soldats français qui avaient combattu contre eux. L'habileté et la décision du général Delort déterminèrent ce succès important. »

(*Campagnes d'Espagne*, par le maréchal Suchet, t. II, p. 258 à 260.)

Ornement tiré du vestibule de la Chapelle, dessiné par Raynaud.



BATAILLE DE SMOLENSK,

17 AOUT 1812.

Peint par CH. LANGLOIS, gravé par AUBERT père.

Après le passage du Niémen, le quartier-général de la Grande-Armée avait été successivement porté de Kowno à Wilna, de Wilna à Witepsk.

Le 10 août l'Empereur résolut de marcher sur Smolensk. « Le 16, dit le *Bulletin*, les hauteurs de cette ville furent couronnées, et pendant la moitié de la journée du 17 on resta en observation. La fusillade se soutint sur la ligne; les Russes occupaient Smolensk avec trente mille hommes, et le reste de leur armée se formait sur les belles positions de la rive droite du fleuve, vis-à-vis la ville, communiquant par trois ponts. Smolensk est considéré par les Russes comme ville forte et comme boulevard de Moscou. »

Vers les deux heures après midi l'action devint générale; on se battit avec acharnement; la cavalerie française étant parvenue à repousser les cosaques et la cavalerie russe, on s'empara de quelques hauteurs; « alors une batterie de soixante pièces, établie sur un plateau qui dominait l'infanterie russe, lui fit opérer un mouvement en arrière, etc.

« Le général Wittgenstein, commandant en chef l'armée russe, reconnaissant alors qu'on avait des projets sérieux sur la ville, fit passer deux divisions et deux régiments d'infanterie de la garde pour renforcer les quatre divisions qui étaient dans la ville. Ces forces réunies composaient la moitié de l'armée russe. Le combat continua toute la nuit; les trois batteries de brèche tirèrent avec la plus grande activité. Deux compagnies de mineurs furent attachées aux remparts.

« Cependant la ville était en feu; au milieu d'une belle nuit d'août Smolensk offrait aux Français le spectacle qu'offre aux habitants de Naples une éruption du Vésuve.

« A une heure après minuit l'ennemi abandonna la ville et repassa la rivière. A deux heures, les premiers grenadiers qui montèrent à l'assaut ne trouvèrent plus de résistance; la place était évacuée; deux cents pièces de canon et mortiers de gros calibre et une des plus belles villes de la Russie étaient en notre pouvoir, et cela à la vue de toute l'armée ennemie.

« Le combat de Smolensk, qu'on peut à juste titre appeler bataille, puisque cent mille hommes ont été engagés de part et d'autre, coûta aux Russes la perte de quatre mille sept cents hommes restés sur le champ de bataille, de deux mille prisonniers, la plupart blessés, et de sept à huit mille blessés. Parmi les morts se trouvent cinq généraux russes. Notre perte se monte à sept cents morts et à trois mille cent ou trois mille deux cents blessés. Le général de brigade Grabouski a été tué; les généraux de brigade Grandeau et Dalton ont été blessés. »

(*Treizième Bulletin de la campagne de Russie.*)



N° 929.
(Série VII, Section 4.)



Bataille de Smolensk

COMBAT DE POLOTSK,

18 AOUT 1812.

Peint par CH. LANGLOIS, gravé par POURVOYEUR.

Le *quatorzième Bulletin* rapporte : « Après le combat de Drissa (ville frontière des provinces de Minsk et de Witepsk), le duc de Reggio, sachant que le général Wittgenstein s'était renforcé de douze troisièmes bataillons de la garnison de Danabourg, et voulant l'attirer à un combat en-deçà du défilé sous Polotsk, vint ranger les deuxième et sixième corps en bataille sous Polotsk. Le général Wittgenstein le suivit, l'attaqua les 16 et 17, et fut vigoureusement repoussé. La division bavaroise de Wrede du sixième corps s'est distinguée. Au moment où le duc de Reggio faisait ses dispositions pour profiter de la victoire et acculer l'ennemi sur le défilé, il a été frappé à l'épaule par un biscaïen; sa blessure, qui est grave, l'a obligé à se faire transporter à Wilna, mais il ne paraît pas qu'elle doive être inquiétante pour les suites.

« Le général comte Gouvion-Saint-Cyr a pris le commandement des deuxième et sixième corps. Le 17, au soir, l'ennemi s'était retiré au-delà du défilé. Le général Maison a été reconnu général de division et l'a remplacé dans le commandement de sa division. Notre perte est évaluée à mille hommes tués ou blessés. La perte des Russes est triple; on leur a fait cinq cents prisonniers.

« Le 18, à quatre heures après midi, le général Gouvion-Saint-Cyr, commandant les deuxième et sixième corps, a débouché sur l'ennemi en faisant attaquer la droite par la division bavaroise du comte de Wrede. Le combat s'est engagé sur toute la ligne; l'ennemi a été mis dans une déroute complète et poursuivi pendant deux lieues autant que le jour l'a permis. Vingt pièces de canon et mille prisonniers sont restés au pouvoir de l'armée française. Le général bavarois Deroy a été blessé. »

Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par BOURGUIGNON, gravé par BUDZILOWICZ.



BATAILLE DE LA MOSKOWA,

7 SEPTEMBRE 1812

Peint par LANGLOIS, gravé par BRUNELLIÈRE.

Après la prise de Smolensk l'armée française continuait toujours son mouvement sur la capitale de l'empire de Russie.

Le 5 septembre, elle était près de Mojaisk. « A deux heures après midi on découvrit l'armée russe placée, la droite du côté de la Moskowa, la gauche sur les hauteurs de la rive gauche de la Kologha. A douze cents toises en avant de la gauche, l'ennemi avait commencé à fortifier un beau mamelon entre deux bois, où il avait placé neuf à dix mille hommes. L'Empereur l'ayant reconnu résolut de ne pas différer un moment et d'enlever cette position. A quatre heures l'attaque commença; en une heure de temps la redoute ennemie fut prise avec ses canons.

« Le 6, on passa la journée à se reconnaître; le 7, à cinq heures et demie, le soleil se leva sans nuage; la veille il avait plu. « C'est le soleil d'Austerlitz, dit l'Empereur. »

« A six heures le général comte Sorbier commença le feu; le général Pernetty, avec trente pièces de canon, prit la tête de la division Compans (quatrième du premier corps), qui longea le bois, tournant la tête de la position de l'ennemi. A six heures et demie le général Compans est blessé. A sept heures le prince d'Eckmühl a son cheval tué. L'attaque avance, la mousqueterie s'engage. Le vice-roi, qui formait notre gauche, attaque et prend le village de Borodino que l'ennemi ne pouvait défendre, ce village étant sur la rive gauche de la Kologha. A sept heures le maréchal duc d'Elchingen se met en mouvement, et, sous la protection de soixante pièces de canon que le général Foucher avait placées la veille contre l'ennemi, se porte sur le centre. Mille pièces de canon vomissent de part et d'autre la mort.

« Mais la garde impériale russe avait attaqué le centre de l'armée, quatre-vingts pièces de canon françaises arrêtent ses efforts; pendant deux heures, dit le *Bulletin*, l'infanterie russe, affrontant le danger, marche en colonnes serrées sous la mitraille. La bataille était encore indécise; le Roi de Naples fait alors avancer le quatrième corps de cavalerie qui pénètre par les brèches que la mitraille de nos canons a faites dans les masses serrées des Russes et les escadrons de leurs cuirassiers, culbute tout, entre dans la redoute de gauche par la gorge. Dès ce moment plus d'incertitude, la bataille est gagnée; il tourne contre les ennemis les vingt-une pièces de canon qui se trouvent dans la redoute. Le comte de Caulaincourt, qui venait de se distinguer par cette belle charge, avait terminé ses destinées; il tombe mort, frappé par un boulet.

« Il est deux heures après midi, la bataille est finie, la canonnade continue; l'artillerie française a tiré près de soixante mille coups de canon; les Russes ne combattent plus pour la victoire, mais pour assurer leur retraite.

« Douze à treize mille hommes et huit à neuf mille chevaux ont été comptés sur le champ de bataille, soixante pièces de canon et cinq mille prisonniers sont restés en notre pouvoir.

« Nous avons eu deux mille cinq cents hommes tués et le triple de blessés. Notre perte totale peut être évaluée à dix mille hommes; celle de l'ennemi à quarante ou cinquante mille. Jamais on n'a vu un pareil champ de bataille. »

(*Dix-huitième bulletin de la Campagne de Russie.*)

N° 931.
(Serie VII, Section 4.)













DÉFENSE DU CHATEAU DE BURGOS,

OCTOBRE 1812

Peint par Heim, gravé par Aubert fils.

Au milieu de septembre 1812, le général Clauzel, commandant de l'armée de Portugal, s'était retiré de Valladolid pour opérer sa jonction avec l'armée du Nord en Espagne. En passant par Burgos, il y avait laissé le général Dubreton pour occuper le château de cette ville avec une garnison de dix-huit mille hommes.

Le général Dubreton fut bientôt cerné par les troupes anglo-portugaises sous les ordres de Wellington; il opposa pendant trente-cinq jours la plus vive résistance à tous les efforts de l'ennemi, qui avait réuni sur ce point une grande partie de ses forces.

Les deux armées françaises ayant opéré leur jonction, le fort de Burgos fut débloqué le 22 octobre.

Le général comte Caffarelli, commandant l'armée du Nord, dans une lettre datée de Briviesca, le 21 octobre 1812, et adressée au ministre de la guerre, rend ainsi compte des opérations militaires :

« Depuis hier nous sommes en présence; l'armée de Portugal occupe les hauteurs de Monasterio, et nous voyons les camps des ennemis.

« Les deux armées de Portugal et du Nord peuvent être en ligne dans vingt-quatre heures. Notre cavalerie est très belle, l'artillerie nombreuse et en très bon état.

« Hier après midi nous avons replié tous les avant-postes de l'ennemi; nos soldats ont montré beaucoup d'ardeur; le canon a dû être entendu du fort de Burgos, qui fait toujours une défense très opiniâtre et qui a fait éprouver à l'ennemi, d'après tous les rapports, une perte de plus de quatre mille hommes. On ajoute que, les ennemis ayant mis en batterie quatre pièces de vingt-quatre, elles ont été aussitôt démontées, à la réserve d'une pièce qui même ne tire plus. Les ennemis ont perdu plusieurs officiers de marque, notamment un major, Murray, du quarante-deuxième régiment (Ecossais).

« J'espère que le fort sera bientôt dégagé, et je demanderai alors à Votre Excellence, en lui faisant connaître le journal du siége, une récompense honorable pour le général Dubreton et pour les officiers et soldats qui se sont si vaillamment comportés. »

Une autre lettre du général baron Thiébault, commandant supérieur à Vittoria, adressée au ministre de la guerre, et datée du 23 octobre à neuf heures du soir, rapporte :

« Les armées de Portugal et du Nord sont entrées hier à six heures du matin à Burgos; vers deux heures du soir, et après l'échange de quelques coups de canon, l'ennemi a passé le ravin de Buniel et s'est mis en pleine retraite, etc. »

(*Moniteur* du 31 octobre 1812.)

N° 932.
(Série VII, Section 4.)



Défense du Château de Burgos
Octobre 1812

COMBAT DE KRASNOÉ,

18 NOVEMBRE 1812

Aquarelle de Simeon Fort, gravure de Chavane.

La prise de Moscou fut le résultat de la bataille de la Moscowa, et l'Empereur Napoléon établit son quartier-général au Kremlin. Le général comte de Lauriston, qui avait été ambassadeur de Russie, y fut appelé, et l'Empereur l'envoya au quartier-général du feldmaréchal Kutusoff qui avait pris le commandement de l'armée russe. Des communications s'établirent alors entre les avant-postes français et ceux de l'ennemi : il y eut des pourparlers pour la paix, et un armistice fut même conclu. Mais on le dénonça peu de temps après, et les hostilités recommencèrent le 18 octobre. L'armée russe, en se retirant, avait brûlé Moscou; tout le pays était dévasté. L'Empereur, ne pouvant espérer d'y faire subsister ses troupes, dut se résoudre à entreprendre le mouvement rétrograde, dont la France apprit plus tard les funestes résultats par la publication du *vingt-neuvième Bulletin.*

L'Empereur quitta Moscou le 19 octobre, le quartier-général impérial était le 1er novembre à Viasma et le 9 à Smolensk.

« L'armée russe de Volhynie était opposée à notre droite. Notre droite quitta la ligne d'opération de Minsk, et prit pour pivot de ses opérations la ligne de Varsovie. L'Empereur apprit à Smolensk, le 9, ce changement de ligne d'opérations, et présuma ce que ferait l'ennemi; quelque dur qu'il lui parût de se mettre en mouvement dans une si cruelle saison, le nouvel état de choses le nécessitait. Il espérait arriver à Minsk, ou du moins sur la Bérésina, avant l'ennemi; il partit le 13 de Smolensk, le 16 il coucha à Krasnoé. Le froid, qui avait commencé le 7, s'accrut subitement, et au 14, au 15 et au 16, le thermomètre marqua 16 et 18 degrés au-dessous de glace. Les chemins furent couverts de verglas; les chevaux de cavalerie, d'artillerie, de train, périssaient toutes les nuits, non par centaines, mais par milliers, surtout les chevaux de France et d'Allemagne. Plus de trente mille chevaux périrent en peu de jours; notre cavalerie se trouva toute à pied; notre artillerie et nos transports se trouvaient sans attelage. Il fallut abandonner et détruire une bonne partie de nos pièces et de nos munitions de guerre et de bouche.

« L'ennemi qui voyait sur les chemins les traces de cette affreuse calamité qui frappait l'armée française chercha à en profiter. Il enveloppait toutes les colonnes par ses cosaques qui enlevaient, comme les Arabes dans les déserts, les trains et les voitures qui s'écartaient. »

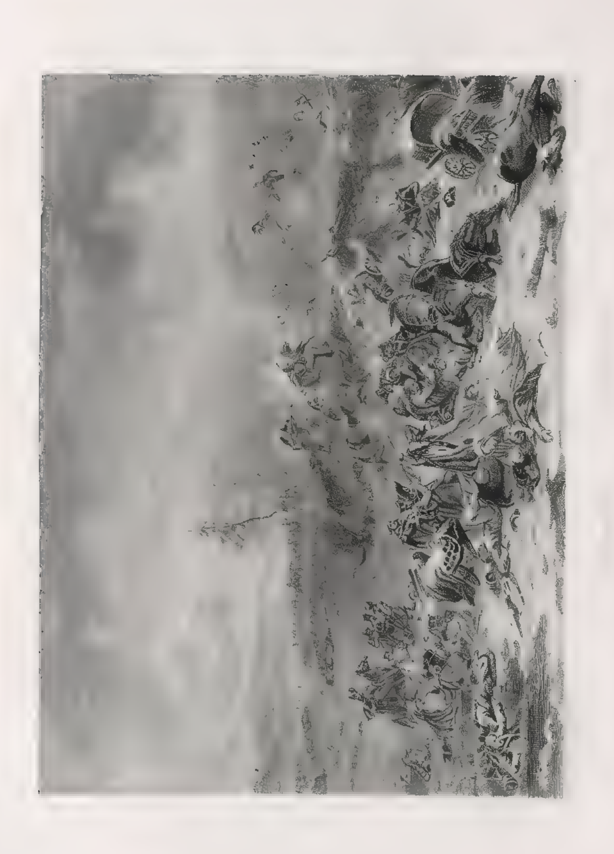
Le 18 novembre, à neuf heures du matin, l'arrière-garde de l'armée française rencontra l'armée russe qui occupait sur plusieurs lignes la route de Krasnoé. La division Ricard soutint l'attaque...

« Le duc d'Elchingen, qui avec trois mille hommes faisait l'arrière-garde, avait fait sauter les remparts de Smolensk. Il fut cerné et se trouva dans une position critique; il s'en tira avec cette intrépidité qui le distingue. Après avoir tenu l'ennemi éloigné de lui pendant toute la journée du 18, et l'avoir constamment repoussé, à la nuit il fit un mouvement par le flanc droit, passa le Borysthène et déjoua tous les calculs de l'ennemi. Le 19, l'armée passa le Borysthène à Orza, et l'armée russe fatiguée, ayant perdu beaucoup de monde, cessa là ses tentatives. »

(*Vingt-neuvième Bulletin de la campagne de Russie.*)

N° 933.
(Serie VII, Section 4.)





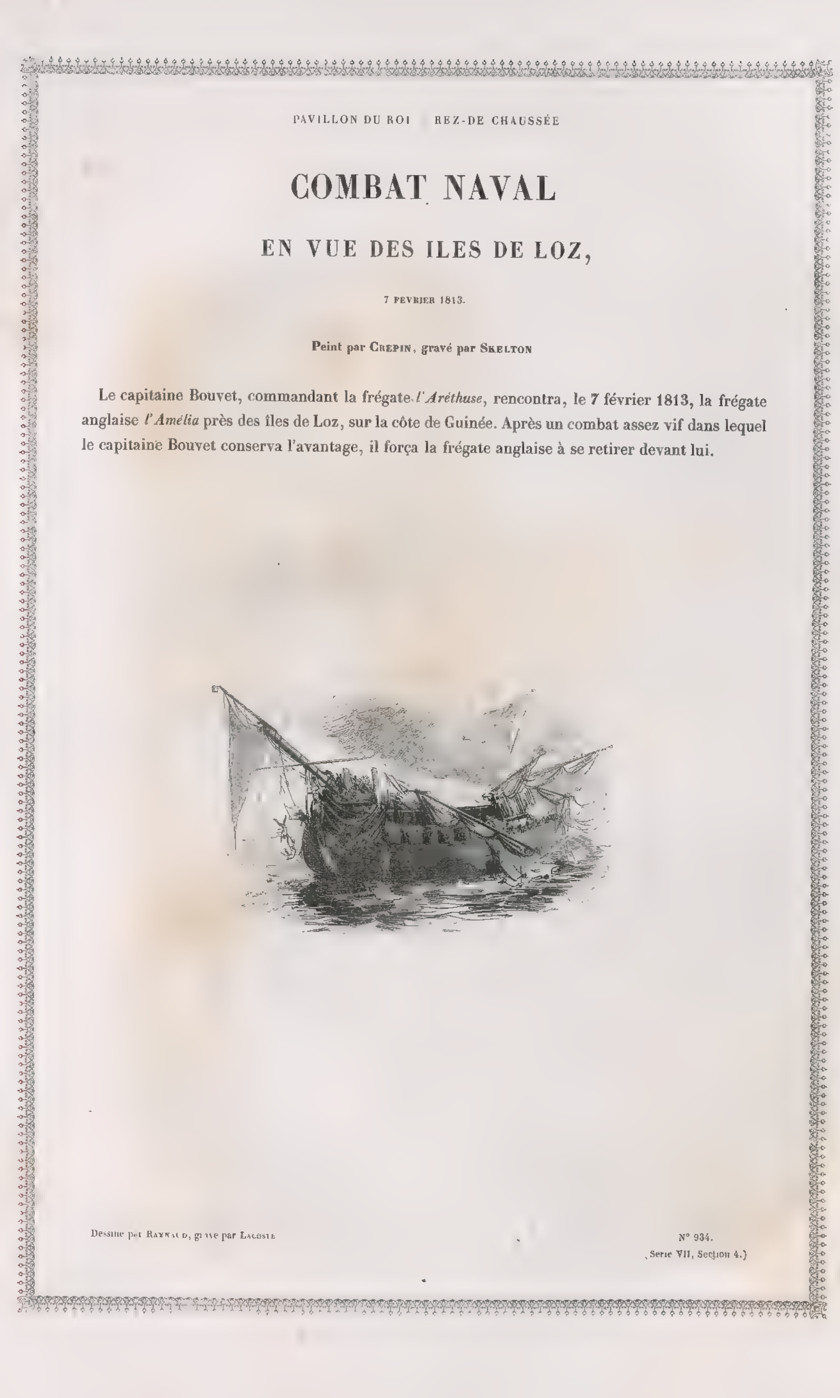
COMBAT NAVAL

EN VUE DES ILES DE LOZ,

7 FEVRIER 1813.

Peint par Crepin, gravé par Skelton

Le capitaine Bouvet, commandant la frégate *l'Aréthuse*, rencontra, le 7 février 1813, la frégate anglaise *l'Amélia* près des îles de Loz, sur la côte de Guinée. Après un combat assez vif dans lequel le capitaine Bouvet conserva l'avantage, il força la frégate anglaise à se retirer devant lui.



Dessiné par Raynaud, gravé par Lacoste

N° 934.
(Série VII, Section 4.)



BATAILLE DE LUTZEN,

2 MAI 1813.

Peint par **Beaume**, gravé par **Brunellière**.

L'Empereur Alexandre et le Roi de Prusse, qui étaient arrivés à Dresde avec toutes leurs forces dans les derniers jours d'avril, apprenant que l'armée française avait débouché de la Thuringe, adoptèrent le plan de lui livrer bataille dans les plaines de Lutzen.

« Au 2 mai et à neuf heures du matin, la gauche de l'armée française, formée par le vice-roi, s'appuyait à l'Elster; le centre était commandé par le prince de la Moskowa, au village de Kaïa. L'Empereur, avec la jeune et la vieille garde, était à Lutzen.

« Le duc de Raguse était au défilé de Poserna et formait la droite. Enfin le général Bertrand marchait pour se rendre à ce défilé. L'ennemi débouchait et passait l'Elster aux ponts de Zwenkau, Pegau et Zeits. Sa Majesté ordonna au général Lauriston, dont le corps formait l'extrémité de la gauche, de se porter sur Leipsick afin de déconcerter les projets de l'ennemi.

« Le 2 mai, à neuf heures du matin, l'Empereur, ayant entendu une canonnade du côté de Leipsick, s'y était porté au galop; ce fut le signal de l'action. A dix heures l'armée ennemie déboucha vers Kaïa sur plusieurs colonnes d'une noire profondeur... L'Empereur fit sur-le-champ ses dispositions. La bataille embrassait une ligne de deux lieues, couverte de feu, de fumée et de tourbillons de poussière. »

Les attaques principales se dirigèrent sur Kaïa. Ce village avait déjà été pris et repris plusieurs fois; il était au pouvoir de l'ennemi, « lorsque le comte Lobau dirigea le général Ricard pour le reprendre : il fut repris. »

« Cependant on commençait à apercevoir dans le lointain la poussière et les premiers feux du corps du général Bertrand; au même moment le vice-roi entrait en ligne sur la gauche, et le duc de Tarente attaquait la réserve de l'ennemi et abordait au village où l'ennemi appuyait sa droite. Dans ce moment l'ennemi redoubla ses efforts sur le centre; le village de Kaïa fut emporté de nouveau; notre centre fléchit. Quelques bataillons se débandèrent; mais cette valeureuse jeunesse, à la vue de l'Empereur, se rallia en criant : *Vive l'Empereur!* Sa Majesté ordonna au duc de Trévise de se porter avec seize bataillons de la jeune garde au village de Kaïa, de donner tête baissée, de culbuter l'ennemi et de reprendre le village. Les généraux Dulauloy, Drouot et Devaux partirent au galop avec quatre-vingts bouches à feu placées en un même groupe. Le feu devint épouvantable; l'ennemi fléchit de tous les côtés. Le duc de Trévise emporta sans coup férir le village de Kaïa, culbuta l'ennemi et continua à se porter en avant en battant la charge. Cavalerie, infanterie, artillerie de l'ennemi, tout se mit en retraite.

« Au commencement de la bataille l'Empereur avait dit aux troupes : « C'est une bataille « d'Egypte; une bonne infanterie, soutenue par de l'artillerie, doit savoir se suffire. »

« Notre perte se monte à dix mille tués ou blessés; celle de l'ennemi peut être évaluée de vingtcinq à trente mille hommes. »

(Extrait du *Moniteur* du 9 mai 1813.)

N° 935.

(Série VII, Section 4.)



Bataille de Lutzen

2 Mai 1813



BATAILLE DE WURTCHEN,

21 MAI 1813.

Peint par Beaume, gravé par Aubert fils.

Après la bataille de Lutzen, l'Empereur continua à prendre l'offensive; il suivit les armées russe et prussienne qui se retirèrent sur Dresde.

Dans les premiers jours du mois de mai les armées combinées occupaient les positions de Bautzen et de Hochkirch, où elles s'étaient retranchées dans un camp fortifié. « On apprit que les corps russes de Barclay de Tolly, de Langeron et de Sass, et le corps prussien de Kleister, avaient rejoint l'armée combinée, et que sa force pouvait être évaluée de cent cinquante à cent soixante mille hommes. »

L'Empereur dirigea à son tour les corps de l'armée française sur le camp de Bautzen. Il partit de Dresde le 18; le 19 il arriva à dix heures du matin devant Bautzen. « Il employa toute sa journée à reconnaître les positions de l'ennemi. »

L'armée combinée s'étant retranchée dans la plaine de Bautzen, « appuyait sa gauche à des montagnes couvertes de bois et perpendiculaires au cours de la Sprée, à peu près à une lieue de Bautzen. Bautzen soutenait son centre. Cette ville avait été crénelée, retranchée et couverte par des redoutes. La droite de l'ennemi s'appuyait sur des mamelons fortifiés qui défendaient les débouchés de la Sprée, du côté du village de Niemenschütz; tout son front était couvert sur la Sprée. Cette position très forte n'était qu'une première position.

« On apercevait distinctement, à trois mille toises en arrière, de la terre fraîchement remuée et des travaux qui marquaient leur seconde position. La gauche était encore appuyée aux mêmes montagnes, à deux mille toises en arrière de celles de la première position, et fort en avant du village de Hochkirch. Le centre était appuyé à trois villages retranchés, où l'on avait fait tant de travaux qu'on pouvait les considérer comme des places fortes. Un terrain marécageux et difficile couvrait les trois quarts du centre. Enfin leur droite s'appuyait en arrière de la première position à des villages et à des mamelons également retranchés. »

Tous les corps de l'armée reçurent l'ordre de forcer le passage de la Sprée; le duc de Reggio, en face de la gauche de l'armée combinée, le duc de Tarente devant Bautzen, le duc de Raguse vis-à-vis de Niemenschütz, et le comte Bertrand en face de la droite du camp retranché.

Le corps du général comte de Lauriston avait été détaché et dirigé par Hoyerwersda pour tourner la position de l'ennemi; il rencontra à Weissig le corps du général York; le combat s'engagea, et les troupes prussiennes furent repoussées de l'autre côté de la Sprée.

Cette affaire précéda d'un jour la bataille de Bautzen.

« Le combat de Weissig, disait l'Empereur, serait seul un événement important. »

Le 20, à huit heures du matin, Napoléon se porta sur la hauteur en arrière de Bautzen. L'armée se mit en mouvement; à midi la canonnade s'engagea. La Sprée fut passée sur tous les points, et le soir à huit heures l'Empereur était à Bautzen. « Cette journée qu'on pourrait appeler, si elle était isolée, la bataille de Bautzen, n'était que le prélude de la bataille de Wurtchen.

« Le 21, à cinq heures du matin, l'Empereur se porta sur les hauteurs, à trois quarts de lieue en avant de Bautzen. Déjà toutes les dispositions de l'ennemi étaient changées. Le destin de la

bataille ne devait plus se décider derrière ses retranchements; ses immenses travaux et trois cents redoutes devenaient inutiles. »

Les armées s'engagèrent avec le jour : d'après les ordres de l'Empereur, les corps des ducs de Reggio et de Tarente entretinrent le combat afin d'empêcher la gauche de l'ennemi de se dégarnir et pour lui masquer la véritable attaque.

Pendant ce temps le prince de la Moskowa qui, la veille, était resté en arrière hors de ligne sur la route de Berlin, rejoignait le corps de bataille. Après s'être emparé du village de Klix, il passa la Sprée.

« Le duc de Dalmatie commença à déboucher à une heure après midi. L'ennemi, qui avait compris tout le danger dont il était menacé par la direction qu'avait prise la bataille, sentit que le seul moyen de soutenir avec avantage le combat était de nous empêcher de déboucher; il voulut s'opposer à l'attaque du duc de Dalmatie. Le moment de décider la bataille se trouvait dès lors bien indiqué. L'Empereur, par un mouvement à gauche, se porta en vingt minutes avec la garde, les quatre divisions du général Latour-Maubourg et une grande quantité d'artillerie, sur le flanc de la droite de la position de l'ennemi, qui était devenue le centre de l'armée russe. »

Toute l'armée était engagée. Sur tous les points on se battait avec un acharnement sans égal.

« Le général Devaux établit une batterie dont il dirigea le feu sur les masses qui voulaient reprendre la position. Les généraux Dulauloy et Drouot, avec soixante pièces de batterie de réserve, se portèrent en avant. Enfin le duc de Trévise, avec les divisions Dumoutier et Barrois de la jeune garde, se dirigea sur l'auberge de Klein-Baschwitz, coupant le chemin de Wurtchen à Bautzen.

« L'ennemi fut obligé de dégarnir sa droite pour parer à cette nouvelle attaque. Le prince de la Moskowa en profita et marcha en avant. Il prit le village de Preisig, et s'avança, ayant débordé l'armée ennemie, sur Wurtchen. Il était trois heures après midi, et lorsque l'armée était dans la plus grande incertitude du succès, et qu'un feu épouvantable se faisait entendre sur une ligne de trois lieues, l'Empereur annonça que la bataille était gagnée. »

« A sept heures du soir, le prince de la Moskowa et le général Lauriston arrivèrent à Wurtchen. Le duc de Raguse reçut alors l'ordre de faire un mouvement inverse de celui que venait de faire la garde, occupa tous les villages retranchés et toutes les redoutes que l'ennemi était obligé d'évacuer, s'avança dans la direction d'Hochkirch, et prit ainsi en flanc toute la gauche de l'ennemi, qui se mit alors dans une épouvantable déroute. Le duc de Tarente de son côté poussa vivement cette gauche et lui fit beaucoup de mal.

« L'Empereur coucha sur la route au milieu de sa garde, à l'auberge de Klein-Baschwitz. Ainsi l'ennemi, forcé dans toutes ses positions, laissa en notre pouvoir le champ de bataille couvert de ses morts et de ses blessés et plusieurs milliers de prisonniers. »

(*Extrait du Moniteur* du 30 mai 1813.)



Dessiné par Girardet, gravé par Czechowicz.

N° 936.
(Série VII, Section 4.)



BATAILLE DE WACHAU,

16 OCTOBRE 1813.

Aquarelle de SIMÉON FORT, gravure de SKELTON.

La déclaration de guerre de l'Autriche entraîna bientôt celle de la Bavière. Les armées combinées devenant tous les jours plus considérables, l'Empereur se trouvait dans la nécessité de concentrer ses forces et de se mettre sur la défensive en attendant les renforts dont il avait besoin.

« Le 15, la position de l'armée était la suivante : le quartier-général de l'Empereur était à Reidnitz, à une demi-lieue de Leipsick.

« Le quatrième corps, commandé par le général Bertrand, était au village de Lindenau.

« Le sixième corps était à Libenthal.

« Le Roi de Naples, avec les deuxième, huitième et cinquième corps, avait sa droite à Dœlitz et sa gauche à Liberwolkowitz.

« Les troisième et septième corps étaient en marche d'Eulenbourg pour flanquer le sixième corps.

« La grande armée autrichienne de Bohême avait le corps de Giulay vis-à-vis Lindenau, un corps à Zwenckau et le reste de l'armée, la gauche appuyée à Grobern et la droite à Naumdorf.

« Les ponts de Wurzen et d'Eulenbourg, sur la Mulde et la position de Taucha sur la Partha, étaient occupés par nos troupes. Tout annonçait une grande bataille.

« Le 15, le prince de Schwartzemberg, commandant l'armée ennemie, annonça à l'ordre du jour que le lendemain 16 il y aurait une bataille générale et décisive.

« Effectivement le 16, à neuf heures du matin, la grande armée alliée déboucha sur nous. Elle opérait constamment pour s'étendre sur sa droite. On vit d'abord trois grosses colonnes se porter, l'une le long de la rivière de l'Elster, contre le village de Dœlitz; la seconde contre le village de Wachau, et la troisième contre celui de Liberwolkowitz. Ces trois colonnes étaient précédées par deux cents pièces de canon.

« L'Empereur fit aussitôt ses dispositions. A dix heures, la canonnade était de plus fortes, et à onze heures les deux armées étaient engagées aux villages de Dœlitz, Wachau et Liberwolkowitz. Ces villages furent attaqués six à sept fois; l'ennemi fut constamment repoussé et couvrit les avenues de ses cadavres. Le comte Lauriston, avec le cinquième corps, défendait le village de gauche (Liberwolkowitz); le prince de Poniatowski, avec ses braves Polonais, défendait le village de droite (Dœlitz), et le duc de Bellune défendait Wachau.

« A midi, la sixième attaque de l'ennemi avait été repoussée; nous étions maîtres de trois villages, et nous avions fait deux mille prisonniers.

« Tous les corps de l'armée prirent part à l'action. A midi, le duc de Tarente se battait à Holzhausen; le duc de Reggio, avec deux divisions de la jeune garde, était engagé à Wachau, tandis que le duc de Trévise se portait sur Liberwolkowitz. En même temps l'Empereur faisait avancer sur le centre une batterie de cent cinquante pièces de canon, que dirigeait le général Drouot.

« L'ensemble de ces dispositions eut le succès qu'on en attendait. L'artillerie ennemie s'éloigna. L'ennemi se retira, et le champ de bataille nous resta en entier.

« Il était trois heures après midi. Toutes les troupes de l'ennemi avaient été engagées. Il eut recours à sa réserve. Le combat s'engagea de nouveau sur tous les points avec une opiniâtreté

sans exemple; la droite de l'armée se trouva menacée. Le Roi de Naples chargea alors avec la cavalerie.

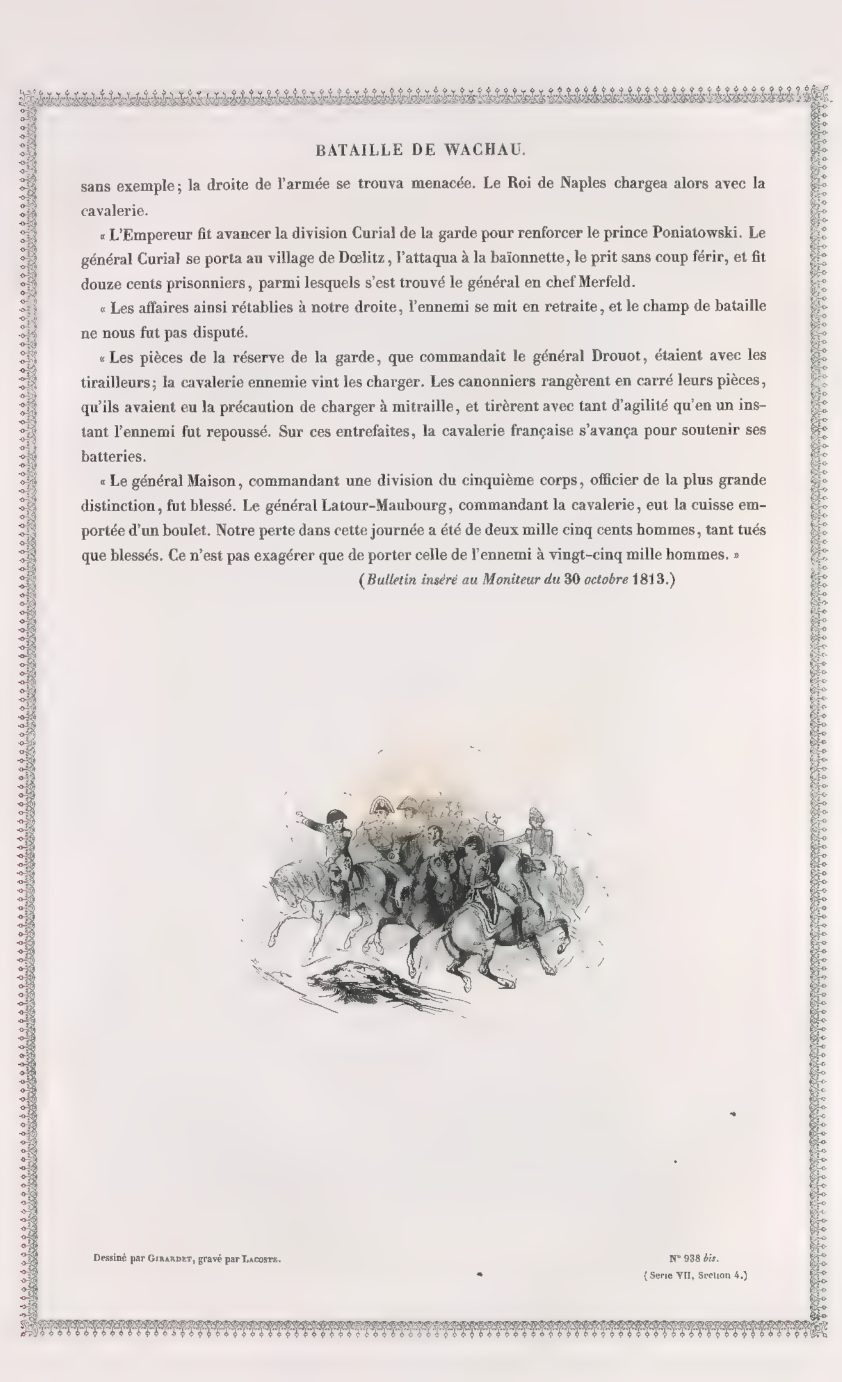
« L'Empereur fit avancer la division Curial de la garde pour renforcer le prince Poniatowski. Le général Curial se porta au village de Dœlitz, l'attaqua à la baïonnette, le prit sans coup férir, et fit douze cents prisonniers, parmi lesquels s'est trouvé le général en chef Merfeld.

« Les affaires ainsi rétablies à notre droite, l'ennemi se mit en retraite, et le champ de bataille ne nous fut pas disputé.

« Les pièces de la réserve de la garde, que commandait le général Drouot, étaient avec les tirailleurs; la cavalerie ennemie vint les charger. Les canonniers rangèrent en carré leurs pièces, qu'ils avaient eu la précaution de charger à mitraille, et tirèrent avec tant d'agilité qu'en un instant l'ennemi fut repoussé. Sur ces entrefaites, la cavalerie française s'avança pour soutenir ses batteries.

« Le général Maison, commandant une division du cinquième corps, officier de la plus grande distinction, fut blessé. Le général Latour-Maubourg, commandant la cavalerie, eut la cuisse emportée d'un boulet. Notre perte dans cette journée a été de deux mille cinq cents hommes, tant tués que blessés. Ce n'est pas exagérer que de porter celle de l'ennemi à vingt-cinq mille hommes. »

(*Bulletin inséré au Moniteur du* 30 *octobre* 1813.)



Dessiné par Girardet, gravé par Lacoste.



Bataille de Hanau

BATAILLE DE HANAU,

30 OCTOBRE 1813

Peint par H. VERNET, gravé par SAM. CHOLET.

« Après la bataille de Leipsick, l'armée française, se repliant d'abord sur Erfurt, continua sa retraite vers Francfort et Mayence. Une armée austro-bavaroise, commandée par le comte de Wrede, tenta vainement d'intercepter sa marche devant Hanau, ville de la Hesse électorale.

« Le 29 octobre 1813, rapporte le baron Fain dans ses *Mémoires sur la campagne de* 1813, Napoléon fait établir son quartier-général à Langen-Sébold, dans le château du Prince d'Isembourg. Là il reçoit des renseignements qui ne laissent plus aucun doute sur l'occupation de Hanau. Deux fois dans la matinée des colonnes qui précédaient notre avant-garde ont réussi à forcer le passage; mais elles n'avaient eu affaire qu'à quelques éclaireurs. Le corps d'armée bavarois est arrivé dans l'après-midi; il a fait sa jonction avec les cosaques; il est en mesure de nous barrer le chemin... Il faut s'apprêter au combat.

« Une épaisse forêt, que la route traverse, couvre les approches de Hanau. Au-delà du bois, la Kintzig forme un coude qui resserre le débouché de la forêt. La ville se présente sur la rive opposée; la route laisse sur la gauche, en suivant les contours de la rivière, pour gagner la chaussée de Francfort. Tel est le long défilé dont il faut forcer le passage. L'Empereur passe la nuit à faire ses dispositions.

« Le 30 au matin l'Empereur n'a encore sous la main que l'infanterie du duc de Tarente et celle du duc de Bellune, qui ne présentent guère que cinq mille baïonnettes réunies. Il les jette en tirailleurs dans la forêt, et les fait soutenir par la cavalerie du général Sébastiani. Le duc de Tarente prend le commandement de cette première ligne.

« En peu de temps nous parvenons au débouché de la forêt; mais alors une ligne de quarante mille hommes s'offre à la vue de nos tirailleurs et les arrête. L'armée ennemie est couverte par quatre-vingts bouches à feu.

« De Wrede est persuadé que l'armée française n'a pas cessé, depuis Leipsick, d'être talonnée à outrance par la grande armée des alliés; il s'imagine que devant des troupes rompues, exténuées, hors d'haleine, il n'y a plus qu'à se présenter pour leur faire déposer les armes, et, dans son empressement, négligeant toute considération de prudence, il est venu nous attendre sur la lisière du bois, la rivière à dos.

« L'Empereur ne peut réellement disposer que des braves qui se sont portés à l'avant-garde; ils sont tout au plus dix mille; c'est assez du moins pour forcer le passage.

« A mesure que l'artillerie de la garde arrive, le général Drouot met les pièces en batteries. Il commence à tirer avec quinze pièces. Sa ligne s'accroît de moment en moment et finit par présenter cinquante bouches à feu. Elle s'avance alors sans qu'aucunes troupes soient derrière elle. Mais à travers l'épaisse fumée qu'elle vomit, l'ennemi croit entrevoir dans l'enfoncement des arbres l'armée française tout entière. Ce prestige a frappé les Bavarois de terreur; leur effroi est à son comble quand ils reconnaissent les bonnets à poil de la vieille garde : c'est le général Curial qui débouche à la baïonnette avec quelques bataillons. Après le premier moment d'hésitation, les Bavarois se décident à faire charger leur cavalerie sur nos pièces, et bientôt une nuée de chevaux environne les batteries. Mais nos canonniers saisissent la cavalerie et restent inabordables derrière

leurs affûts. Le général Drouot leur donne l'exemple; il a mis l'épée à la main et oppose un front calme à l'orage. Le secours ne se fait pas attendre longtemps; la cavalerie de la garde s'élance : Nansouty est à sa tête; en un clin d'œil elle dégage cette partie du champ de bataille. Les dragons, commandés par Letort, les grenadiers, commandés par Laferrière-l'Évêque, et les vieux cuirassiers du général Saint-Germain se précipitent sur les carrés, enfoncent ceux qui résistent et dispersent tout à coups de sabre. Le reste de la cavalerie Sébastiani chasse au loin les cosaques. Bientôt la ligne bavaroise est en déroute... De Wrede se voit dans la position la plus critique; il n'a plus qu'une ressource : c'est de porter tous ses efforts sur sa droite pour dégager sa gauche et donner à sa ligne de bataille le temps de gagner le pont.

« Cependant nos troupes ne cessaient d'arriver; elles s'entassaient au milieu de la forêt, où Napoléon lui-même était arrêté, non loin du coude que fait la route. Une foule inquiète l'entourait. Il se promenait en long et en large sur le chemin, donnant des ordres et causant avec le duc de Vicence. Un obus tombe près d'eux, dans le fossé qui borde la route; le duc de Vicence se place aussitôt entre Napoléon et le danger, et ils continuent leur conversation comme si rien ne les menaçait. Autour d'eux on respirait à peine! Heureusement l'obus enfoui dans la terre n'a pas éclaté.

« Tout à coup la fusillade se rapproche de notre gauche; la cime des arbres est agitée plus violemment par les boulets, et les cris des combattants se font entendre. C'est l'attaque désespérée que de Wrede essaie par sa droite. L'Empereur envoie de ce côté les grenadiers de la vieille garde. Il charge le général Friant de les conduire, et bientôt ils ont triomphé de ce dernier obstacle. Dès ce moment le chemin de Francfort nous est abandonné; de Wrede n'est plus occupé que de retrouver celui d'Aschaffenbourg, et la victoire de la garde est complète.

« La cavalerie du général Sébastiani prend aussitôt les devants pour gagner Francfort. Quelques colonnes la suivent, mais la plus grande partie de l'armée passe la nuit dans la forêt. L'Empereur y reste au bivouac. Au jour toute l'armée défile, laissant la ville de Hanau sur sa gauche. On s'est contenté de la faire occuper par un détachement qui s'y est introduit dans la nuit.

« A peine l'Empereur a-t-il fait quelques lieues qu'il apprend que la bataille recommence derrière lui. Les Bavarois, voyant que nous sommes plus pressés de gagner le Rhin que de les poursuivre, ont repris confiance et sont revenus sur leurs pas; mais le général Bertrand et le duc de Raguse viennent d'arriver à Hanau et sont en mesure de les recevoir.

« Ce qui se passe derrière nous n'apporte aucune hésitation dans la marche de l'armée sur Francfort. La division bavaroise qui occupait cette ville la cède aux fourriers de l'Empereur, et peu de moments après Napoléon vient y prendre son logement dans une maison du faubourg appartenant au banquier Bethman*... »

(*Notices sur les Tableaux du Palais-Royal*, par M. Vatout, t. IV, p. 435 à 442.)

(*) Le moment que représente le tableau est celui où le général Drouot, qui s'était porté en avant sur la lisière du bois avec la seule artillerie de la garde, reçoit la charge des chevau-légers bavarois, qui pénétrèrent jusqu'au milieu des pièces. Le général Drouot aurait été tué par un de ces chevau-légers si, à l'instant où il allait être frappé, un canonnier français n'avait cassé les reins du Bavarois par un coup de son levier de pointage. Sur la gauche du général Drouot on voit quelques officiers qui se détachent pour le dégager. On distingue parmi eux le jeune Oudinot, alors dans les chasseurs à cheval de la garde, le jeune Moncey, mort depuis si malheureusement, et surtout le lieutenant Guindet(**), qui y fut tué, et qu'on voit par-derrière. La gauche du tableau représente la charge des chasseurs et des dragons de la garde, qui s'élancent sur les Bavarois. Le général Nansouty qui les commandait est représenté vu par-derrière, lorsqu'il venait de donner des ordres au comte Elie de Périgord, alors son aide-de-camp. Près de lui se trouve le général Flahaut, qui est à cheval, parlant à un officier d'ordonnance, et le général Excelmans, qui est à pied, portant encore sur son habit les marques d'une chute de cheval qu'il vient de faire.

Sur la droite du tableau on aperçoit l'infanterie de la vieille garde accourant au secours de l'artillerie, et prête à déboucher de la forêt.

(**) Il avait été fait officier pour sa brillante conduite dans l'affaire où le prince Louis de Prusse avait été tué par lui-même, deux jours avant la bataille d'Iéna.

N° 939
(Série VII, Section 4.)

COMBAT DE CHAMP-AUBERT,

10 FÉVRIER 1814.

Gravé par POURVOYEUR.

Envahie sur tous les points par les armées de l'Autriche, de la Russie et de la Prusse, la France se trouvait appelée en 1814 à se défendre contre toutes les forces de l'Europe réunies.

Parti le 25 janvier pour se mettre à la tête de ses armées, l'Empereur se trouvait le 28 à Saint-Dizier et se battait le 29 à Brienne, où il défaisait les armées combinées.

« Le 10 février il avait son quartier-général à Sézanne.

« Le duc de Tarente était à Meaux, ayant fait couper les ponts de La Ferté et de Tréport.

« Le général Sacken et le général York étaient à La-Ferté, le général Blücher à Vertus, et le général Alsuffiew à Champ-Aubert. L'armée de Silésie ne se trouvait plus qu'à trois marches de Paris; cette armée, sous le commandement en chef du général Blücher, se composait des corps de Sacken et de Langeron, formant soixante régiments d'infanterie russe, et de l'élite de l'armée prussienne.

« Le 10, à la pointe du jour, l'Empereur se porta sur les hauteurs de Saint-Prix pour couper en deux l'armée du général Blücher. A dix heures le duc de Raguse passa les étangs de Saint-Gond et attaqua le village de Baye. Le neuvième corps russe, sous le commandement du général Alsuffiew, et fort de douze régiments, se déploya et présenta une batterie de vingt-quatre pièces de canon. Les divisions Lagrange et Ricard, avec la cavalerie du premier corps, tournèrent les positions de l'ennemi par sa droite. A une heure après midi nous fûmes maîtres du village de Baye.

« A deux heures, la garde impériale se déploya dans les belles plaines qui sont entre Baye et Champ-Aubert. L'ennemi se reployait et exécutait sa retraite. L'Empereur ordonna au général Girardin de prendre, avec deux escadrons de la garde de service, la tête du premier corps de cavalerie et de tourner l'ennemi, afin de lui couper le chemin de Châlons. L'ennemi qui s'aperçut de ce mouvement se mit en désordre. Le duc de Raguse fit enlever le village de Champ-Aubert. Au même instant, les cuirassiers chargèrent à la droite et acculèrent les Russes à un bois et à un lac entre la route d'Epernay et celle de Châlons. L'ennemi avait peu de cavalerie; se voyant sans retraite, ses masses se mêlèrent. Artillerie, infanterie, cavalerie, tout s'enfuit pêle-mêle dans les bois; deux mille hommes se noyèrent dans le lac. Trente pièces de canon et deux cents voitures furent prises. Le général en chef, les généraux, les colonels, plus de cent officiers et quatre cents hommes furent faits prisonniers. » (*Moniteur* du 16 février 1814.)



Dessiné par RAYNAUD, gravé par BUDZILOWICZ.





Bataille de Montmirail.

11 Février 1814

BATAILLE DE MONTMIRAIL,

11 FÉVRIER 1814.

Peint par HORACE VERNET, gravé par LECHARD.

« Le 11 février 1814, vers cinq heures du matin, Napoléon mit son armée en mouvement sur Montmirail, et y arriva de sa personne à dix heures. D'un regard il saisit l'ensemble du champ de bataille : c'est un beau plateau couvert de bouquets de bois, de fermes et de buissons, limité au sud par un vallon étroit où coule le petit Morin. Le hameau de l'Epine-aux-Bois, situé à égale distance de Fontenelle et de Vieux-Maisons, à gauche de la route de Paris, dans un léger pli de terrain, en occupe à peu près le milieu.

« Le premier soin de Napoléon, après sa reconnaissance, fut d'envoyer le général Ricard garder le village de Pormesonne, situé dans le fond du vallon par où les Russes semblaient vouloir déboucher, et d'ordonner au prince de la Moskowa de porter ses deux divisions dans le vallon de Marchaix; la cavalerie vint se placer sur deux lignes, à droite, entre les routes de Château-Thierry et de La Ferté. Les deuxième et quatrième légers, détachés de la division Ricard, prirent position pour la soutenir à la lisière du petit bois de Bailly, sur la droite de la ferme de Haute-Epine. La division Friant occupa la route de Châlons en colonne serrée par pelotons, chaque bataillon à cent pas de distance.

« Le général russe, baron Sacken, dans la vue de forcer le passage par le vallon du petit Morin, forma sa droite, aux ordres du comte de Liéven, près de la ferme de Haute-Epine, située sur le bord de la route de Châlons à La Ferté. Son front se trouva couvert sur une étendue de mille mètres par un ravin tapissé de buissons, qui conduit de la ferme au village de l'Epine-aux-Bois. Quarante pièces de canon en défendaient les approches. Des essaims de tirailleurs garnissaient les buissons, derrière lesquels s'étendaient ses lignes d'infanterie en colonnes par bataillons. La cavalerie se prolongeait à l'extrême gauche sur deux lignes.

« Dès que le duc de Trévise eut amené la division Michel, le signal de l'attaque fut donné. Il était deux heures. Napoléon prescrivit au général Ricard de céder avec mesure le village de Pormesonne, afin d'enhardir Sacken par l'apparence d'un succès sur

Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par GIRARDET, gravé par BUDZILOWICZ.

le Morin. En même temps le général Friant, avec deux bataillons de chasseurs et deux de gendarmes, s'avança à trois cents pas de la tête de colonne de la vieille garde, prêt à fondre sur la ferme. Le général Sacken, donnant dans le piége, dégarnit le point important pour renforcer à la fois sa gauche menacée et sa droite victorieuse. Tout à coup le prince de la Moskowa, à la tête de quatre bataillons conduits par le général Friant, se jette avec intrépidité dans la ferme de Haute-Epine. Le baron Sacken, reconnaissant trop tard sa méprise, chercha du moins à se lier aux Prussiens; il y parvint vers Fontenelle. Le général York ordonna à quatre bataillons de s'avancer sur le flanc droit des Français; mais le duc de Trévise s'avança au même moment avec six bataillons de la division Michel, nettoya le bois, balaya tout ce qui se trouvait devant lui, et entra de vive force dans Fontenelle.

« Napoléon, désirant terminer la journée par un coup d'éclat, ordonna au comte de France de se porter avec les gardes d'honneur sur la route de La Ferté, jusqu'à la hauteur de l'Epine-aux-Bois, et là de faire un à-gauche pour couper la retraite aux Russes qui tenaient Marchaix. Au même instant deux bataillons de la vieille garde, conduits l'un par le maréchal duc de Dantzick, l'autre par le grand-maréchal du palais, comte Bertrand, marchent baïonnettes croisées sur le village. A la vue de cette double attaque, le général Ricard se précipite de Pormesonne dans le vallon pour le mettre entre deux feux. Les trois colonnes y pénétrant en même temps, les Russes se défendent pendant quelques minutes avec le courage du désespoir; mais, chassés du village, ils se débandent et cherchent un refuge dans les bois. On courut à leur poursuite jusqu'à la lisière de la forêt de Nogent, dans laquelle la division Ricard tua ou prit tout ce qui fut rencontré les armes à la main.

« La nuit vint enfin arrêter la poursuite des vainqueurs, entre les mains desquels restèrent six drapeaux, vingt-six bouches à feu, tant russes que prussiennes, deux cents voitures de bagages et de munitions, et sept cent huit prisonniers seulement; mais plus de trois mille tués ou blessés ensanglantèrent le champ de bataille.

« A huit heures l'armée française établit ses bivouacs sur le champ de bataille. Napoléon coucha dans la ferme de Haute-Epine; le duc de Trévise, à Fontenelle*. »

(*Notices sur les tableaux du Palais-Royal*, par M. Vatout, t. IV, p. 333 à 337.)

(*) Le moment que le peintre a choisi est celui où les chasseurs de la vieille garde, conduits par le duc de Dantzick, se précipitèrent sur l'ennemi, dont ils font un effroyable carnage. Sur la droite du tableau on voit le maréchal dirigeant et animant cette course intrépide. L'officier qui donne des ordres a ses côtés est M. le baron Athalin, général du génie, aujourd'hui aide-de-camp du Roi.



COMBAT
DU VAISSEAU FRANÇAIS LE ROMULUS
CONTRE TROIS VAISSEAUX ANGLAIS,
A L'ENTRÉE DE LA RADE DE TOULON.

13 FÉVRIER 1814.

Peint par GILBERT en 1837, gravé par DOHERTY.



Le vaisseau *le Romulus*, commandé par le capitaine Rolland, faisait partie, en 1814, de la division du contre-amiral Cosmao. Cette division, composée de trois vaisseaux et trois frégates, était chargée de protéger l'entrée à Toulon du vaisseau *le Scipion*, venant de Gênes, où il avait été construit.

Sortie le 12 février, elle eut connaissance le 13 de la flotte navale anglaise qui n'avait pas moins de quinze vaisseaux. Le contre-amiral manœuvra alors pour faire rentrer la division dans le port de Toulon, en passant par les îles d'Hyères.

« Le vent favorisait cette manœuvre. L'armée anglaise, qui venait au plus près du vent, força de voiles pour couper la route aux vaisseaux français. *Le Romulus* se trouvait en serre-file. Le capitaine Rolland, qui connaissait parfaitement la côte, la serra le plus près possible, résolu d'échouer et de brûler son vaisseau plutôt que de se rendre. Mais bientôt *le Boyne*, de cent quatre canons, que montait l'amiral Pelew (depuis lord Exmouth), ainsi que *le Caledonia*, de cent dix, commencèrent à canonner *le Romulus*. Le feu le plus vif régnait de part et d'autre à portée de pistolet, lorsqu'un troisième vaisseau à trois ponts vint se joindre aux deux premiers. Le capitaine Rolland ne se dissimulait pas qu'en prolongeant ainsi la côte dans ses sinuosités, le combat devait durer plus longtemps; mais son intention était de se faire abandonner ou d'entraîner ses adversaires à la côte avec lui; et, en effet, *le Romulus* se trouva si souvent rapproché de terre, que plusieurs hommes furent blessés à bord par les éclats de rochers que faisaient voler les boulets ennemis. Le combat avait commencé à midi, et il durait depuis plus d'une heure, lorsque Rolland, qui avait déjà reçu plusieurs blessures, fut frappé à la tête par un biscaïen qui le renversa sur le pont. Mais, revenu bientôt à lui, il continua de donner ses instructions pour la route à tenir et les manœuvres à exécuter. Cependant *le Romulus* s'approchait de la rade de Toulon, et les vaisseaux qui le combattaient, craignant de s'engolfer dans la baie, l'abandonnèrent enfin par le travers du cap Brun.

« Le vice-amiral anglais avait été si maltraité, que ce ne fut qu'à grand'peine qu'il parvînt à doubler le cap Sesset, à l'aide d'une remorque que lui donna l'une de ses frégates.

« On se figurerait difficilement l'état du *Romulus* lorsqu'il entra dans la rade de Toulon. Ses mâts étaient coupés ou hors de service, ses voiles criblées et toutes ses manœuvres courantes hachées. Presque tous les officiers étaient blessés, dont trois mortellement. Cent cinquante hommes de l'équipage avaient été tués ou blessés. Le lendemain de ce combat, *le Scipion* rentra en rade sans avoir été inquiété dans sa traversée. »

(*Extrait de la Biographie maritime.*)

Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par RAYNAUD, gravé par J. COWLAND.



Combat du Vaisseau français le Romulus,
Contre trois Vaisseaux anglais à l'entrée de la rade de Toulon

BATAILLE DE MONTEREAU,

18 FÉVRIER 1814.

Peint par **Langlois**, gravé par **Monin**.

L'armée prussienne, vaincue à Champ-Aubert, à Montmirail et à Vauchamps, était en pleine retraite; mais pendant ce temps, le prince de Schwartzemberg, à la tête des Autrichiens, avait passé la Seine et s'avançait sur Paris. Il fallut que Napoléon, par une de ces marches rapides et hardies qui lui avaient tant de fois donné la victoire, se reportât dans la vallée de la Seine pour y arrêter le nouvel ennemi qui menaçait la capitale.

« Le 18, à dix heures du matin, le général Château arriva devant Montereau; mais dès neuf heures le général Bianchi, commandant le premier corps autrichien, avait pris position avec deux divisions autrichiennes et la division wurtembergeoise sur les hauteurs en avant de Montereau, couvrant les ponts et la ville. Le général Château l'attaqua; n'étant pas soutenu par les autres divisions du corps d'armée, il fut repoussé.

« Le général Gérard soutint le combat pendant toute la matinée. L'Empereur s'y porta au galop. A deux heures après midi il fit attaquer le plateau. Le général Pajol, qui marchait par la route de Melun, arriva sur ces entrefaites, exécuta une belle charge, culbuta l'ennemi et le jeta dans la Seine et dans l'Yonne. Les braves chasseurs du septième débouchèrent sur les ponts, que la mitraille de plus de soixante pièces de canon empêcha de faire sauter, et nous obtînmes en même temps le double résultat de pouvoir passer les ponts au pas de charge, de prendre quatre mille hommes, quatre drapeaux, six pièces de canon, et de tuer quatre à cinq mille hommes à l'ennemi.

« Les escadrons de service de la garde débouchèrent dans la plaine. Le général Duhesme, officier d'une rare intrépidité et d'une longue expérience, déboucha sur le chemin de Sens; l'ennemi fut poussé dans toutes les directions, et notre armée défila sur les ponts. »

(Extrait du *Moniteur* du lundi 21 février 1814.)



Dessiné par Raynaud, gravé par Oleszczowicz.



Bataille de Montereau

NAPOLÉON

AU PONT D'ARCIS-SUR-AUBE

(20 MARS 1814)

Napoléon, avec un petit nombre de soldats, résista à une armée de quatre-vingt mille hommes et arrêta pendant deux jours la marche de l'armée alliée devant Arcis. Les maisons du faubourg avaient été crénelées; mais la ville fut presque entièrement incendiée par les obus et les boulets. L'Empereur combattit, l'épée à la main, à la tête de son escorte. Un boulet tomba à ses pieds et le couvrit d'un nuage de poussière sous lequel il disparut un moment; on le croyait perdu; cependant il se releva bientôt, n'ayant pas trouvé la mort qu'il cherchait, et courut de nouveau affronter les batteries ennemies. La victoire d'Arcis-sur-Aube fut sans utilité, car si les Français restèrent en possession du champ de bataille, ils ne purent empêcher les Autrichiens de passer la rivière.

ADIEUX DE NAPOLÉON

A LA GARDE IMPÉRIALE A FONTAINEBLEAU

(20 AVRIL 1814)

Peint par Horace VERNET.

Après son abdication, Napoléon resta à Fontainebleau jusqu'au 20 avril, jour fixé pour son départ.

A midi, les voitures de voyage viennent se ranger dans la cour du Cheval-Blanc, au bas de l'escalier du Fer-à-Cheval; la garde impériale prend les armes et forme la haie. A une heure, Napoléon sort de son appartement; il trouve rangé sur son passage ce qui lui restait de la cour brillante dont il avait été entouré : c'est le duc de Bassano, le général Belliard, le colonel de Bussy, le colonel Anatole de Montesquiou, le comte de Turenne, le général Fouler, le baron de Mesgrigny, le colonel Gourgaud, le baron Fain, le colonel Athalin, le baron de Laplace, le baron Lelorgne-d'Ideville, le chevalier Jouanne, le général Kosakowski et le colonel Vonsowitch.

Napoléon tend la main à chacun, descend vivement l'escalier, s'avance vers la garde et fait signe qu'il veut parler. On se tait, et dans le silence le plus religieux on écoute ses dernières paroles :

« Soldats de ma vieille garde, dit-il, je vous fais mes adieux. Depuis vingt ans je vous ai trouvés constamment sur le chemin de l'honneur et de la gloire; dans ces derniers temps, comme dans ceux de notre prospérité, vous n'avez cessé d'être des modèles de bravoure et de fidélité. Avec des hommes tels que vous, notre cause n'était pas perdue; mais la guerre était interminable : c'eût été la guerre civile, et la France n'en serait devenue que plus malheureuse. J'ai donc sacrifié tous mes intérêts à ceux de la patrie; je pars! Vous, mes amis, continuez de servir la France; son bonheur était mon unique pensée; il sera toujours l'objet de mes vœux! Ne plaignez pas mon sort : si j'ai consenti à me survivre, c'est pour servir encore à votre gloire. Je veux écrire les grandes choses que nous avons faites ensemble!... Adieu, mes enfants! je voudrais vous presser tous sur mon cœur! que j'embrasse au moins votre drapeau!... »

A ces mots, le général Petit, saisissant l'aigle, s'avance. Napoléon reçoit le général dans ses bras et baise le drapeau. Le silence d'admiration que cette grande scène inspire n'est interrompu que par les sanglots des soldats. Napoléon, dont l'émotion est visible, fait un effort et reprend d'une voix plus ferme : « Adieu encore une fois, mes vieux compagnons; que ce dernier baiser passe dans vos cœurs! »



COMBAT DE CLAYE,

27 MARS 1814

Peint par EUG. LAMY, gravé par BRUNELLIÈRE.

Le 27 mars 1814 l'ennemi faisait déboucher ses colonnes sur le pavé de Paris, lorsque le général Vincent, à la tête d'un régiment de cuirassiers, d'un régiment de cosaques polonais et de quelques escadrons de gardes d'honneur et de dragons, le chargea en avant de Claye.

Le général Vincent repoussa la colonne ennemie jusque dans la ville et lui fit de trois à quatre cents prisonniers.



Dessiné par RAYNAUD, gravé par BUDZILOWICZ.



Combat de Clayes.

BATAILLE DE TOULOUSE,

10 AVRIL 1814

Peint par **Beaume**, gravé par **Aubert** père.



L'armée, commandée par le duc de Dalmatie, après tous les combats qu'elle avait eu à soutenir sur l'Adour, se trouvait réduite à trente mille hommes de pied et à moins de trois mille chevaux, lorsqu'elle arriva le 24 mars sous les murs de Toulouse. « Le maréchal, qui avait pris la résolution de résister dans cette position aux soixante-cinq mille ennemis qui le poursuivaient, jugea avec raison qu'il ne pouvait rétablir un certain équilibre entre des forces aussi disproportionnées sans le secours de l'art de la fortification, et il dut s'empresser d'en faire usage avant que son adversaire ne vînt le relancer dans son camp.

« La ville de Toulouse est située sur la rive droite de la Garonne, au-dessus de l'embouchure du canal du Languedoc. Son enceinte, formée d'épaisses murailles flanquées de tours, est couverte à l'est et au nord par le canal, à l'ouest par la Garonne, en sorte qu'elle n'est accessible qu'au midi, entre le canal et le fleuve. Le faubourg Saint-Cyprien, placé sur la rive gauche et enveloppé d'une bonne muraille en briques, communique avec la ville par un pont en pierre. Sur la rive droite, et à quatre kilomètres environ au nord de Toulouse, coule la rivière de l'Ers, qui se jette dans la Garonne près de la petite ville de Grenade, à l'ouest de Saint-Cyprien; sur la rive gauche se trouve le Touch, petite rivière qui se jette dans la Garonne à Saint-Michel. Six grandes routes partent de la ville et du faubourg Saint-Cyprien dans différentes directions, à l'est, au nord, à l'ouest et au sud.

« Le duc de Dalmatie mit à profit tous les accidents du terrain pour rendre sa position formidable. »

Le duc de Wellington arriva en vue de Toulouse le 27 mars; il commença le passage de la Garonne le 4 et le 8 avril, et le 10, à six heures du matin, il attaquait sous Toulouse le corps d'armée du duc de Dalmatie.

Le combat dura pendant toute la journée; on se battit de part et d'autre avec un acharnement sans égal, et à la fin du jour le maréchal Soult occupait encore le faubourg Saint-Etienne. « Sa retraite était assurée, dit l'auteur des *Victoires et Conquêtes*, et il se trouvait en mesure d'accepter un nouveau combat.

« La perte des Français à la bataille de Toulouse s'était élevée à trois mille deux cent trente-un hommes hors de combat. Les alliés en comptèrent quatre mille quatre cent cinquante-huit, dont deux mille cent vingt-quatre Anglais, dix-sept cent vingt-sept Espagnols et six cent sept Portugais. » (*Victoires et Conquêtes*, t. XXIII, p. 348 à 356.)

SOULT (Jean-de-Dieu), soldat en 1785, capitaine en 1793, général de brigade en 1794, général de division en 1799, maréchal de France en 1804, duc de Dalmatie en 1808. Portrait tiré de la Salle de 1792.

N° 947.

(Série VII, Section 4.)



Bataille de Lutzen

[illegible]





